



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

3 Volumes

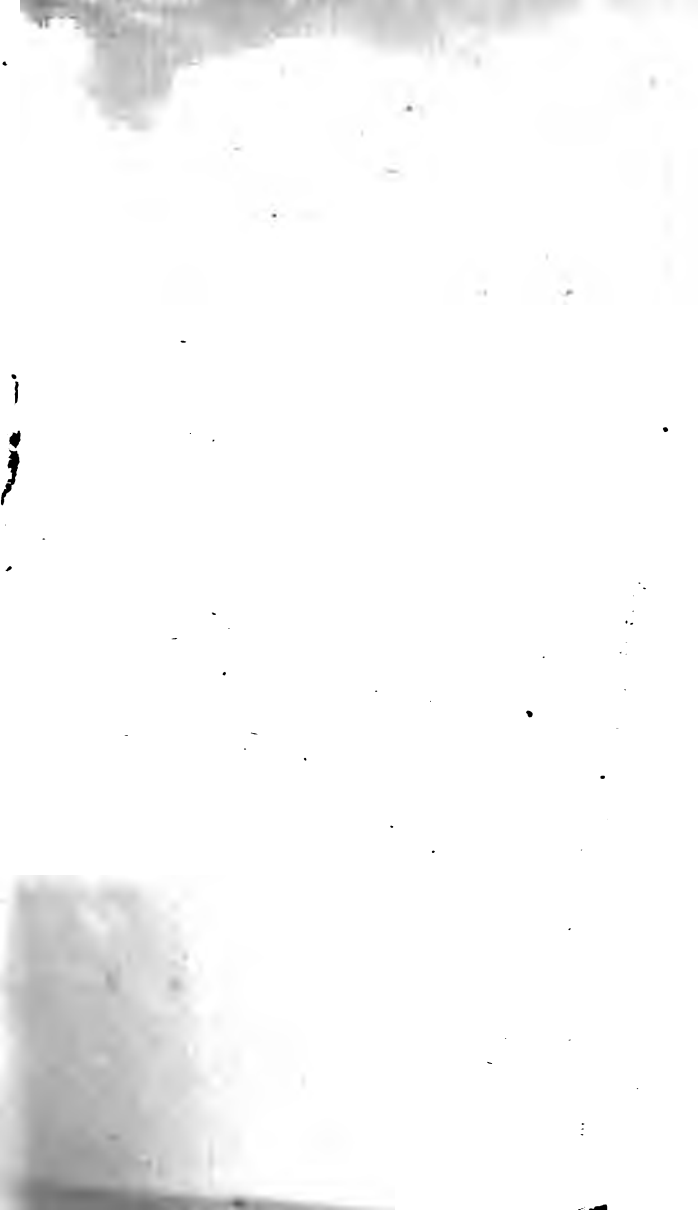
4
548

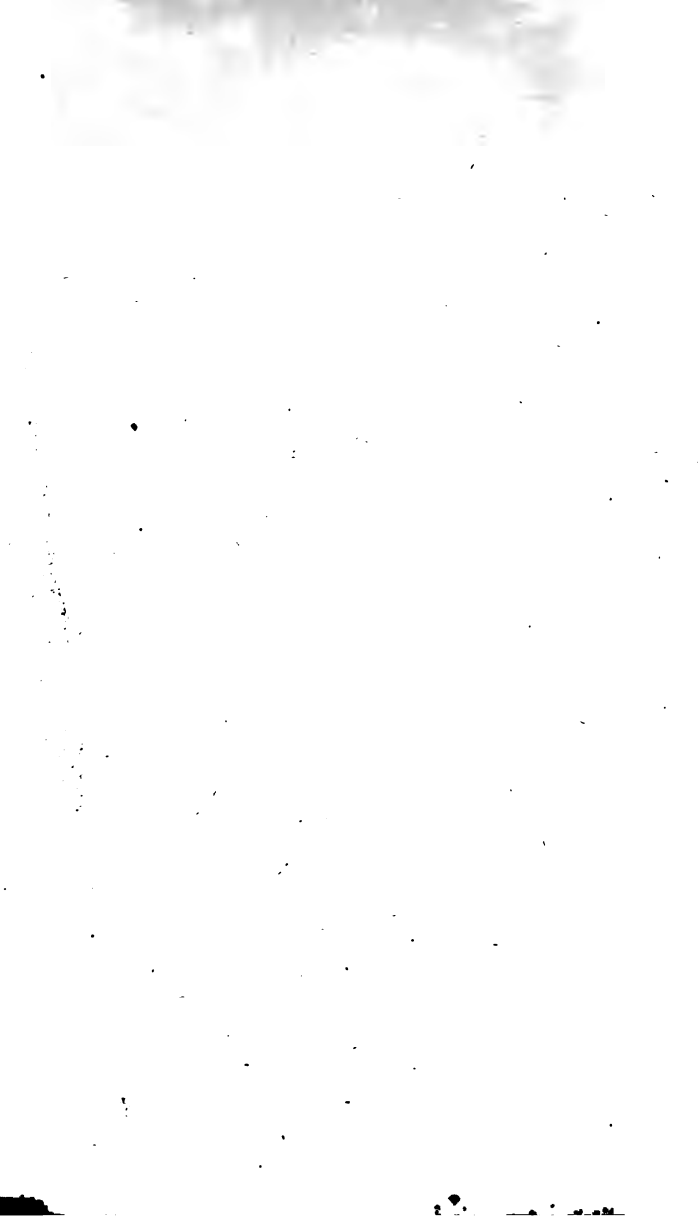
316

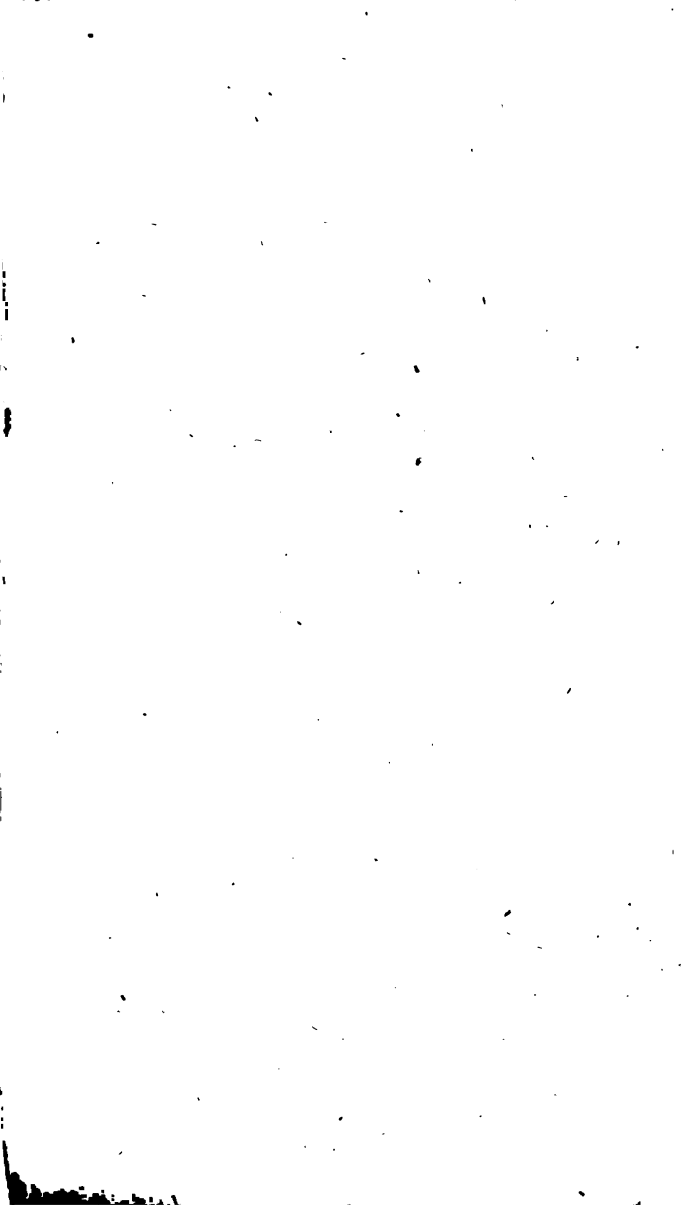
157-

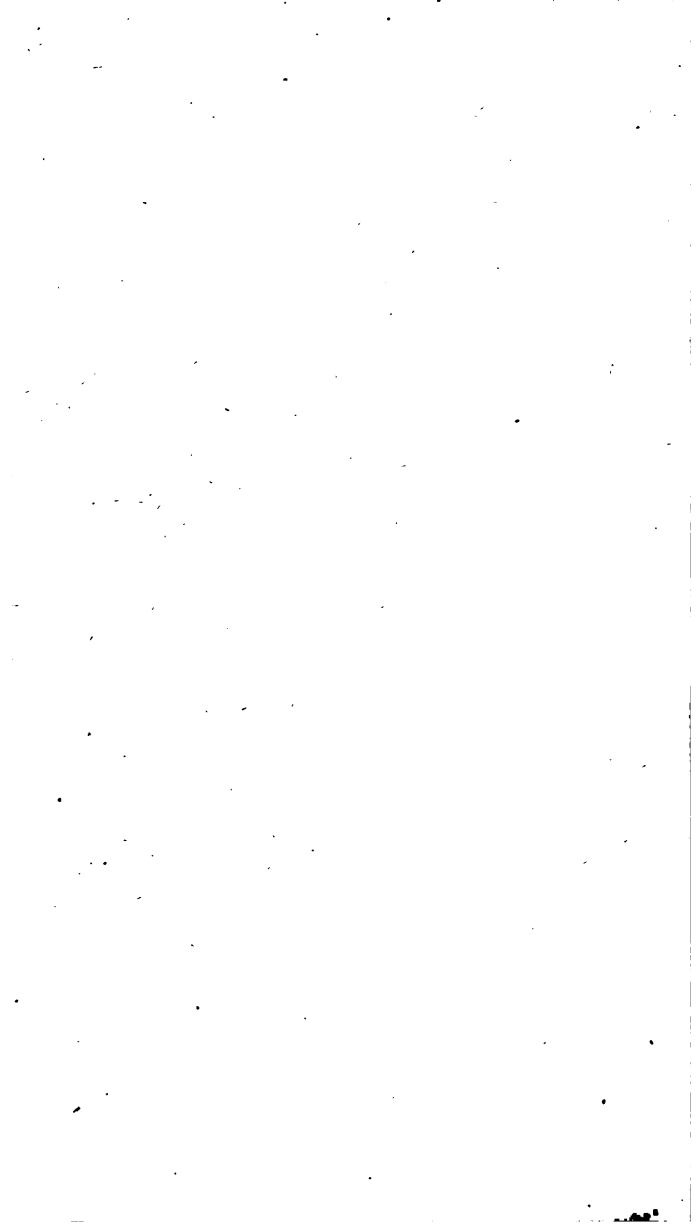
ONE PAIR











LE
DANGER
DES LIAISONS.

3 Volumes

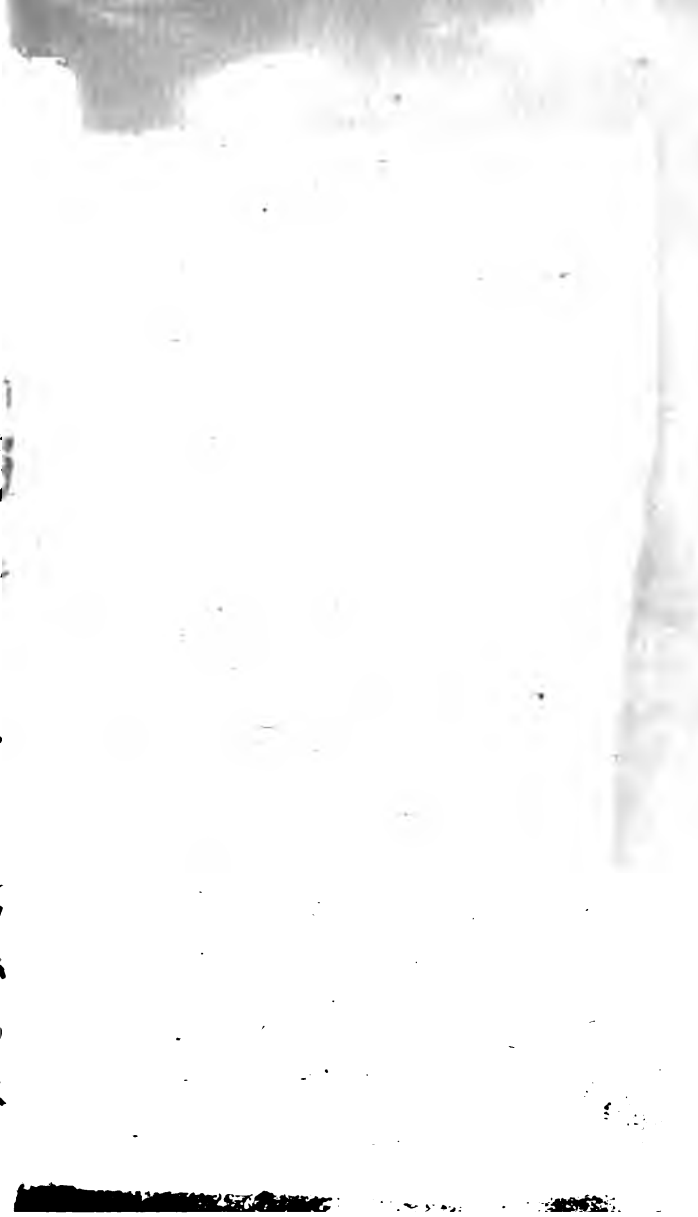
4/5

3 vols

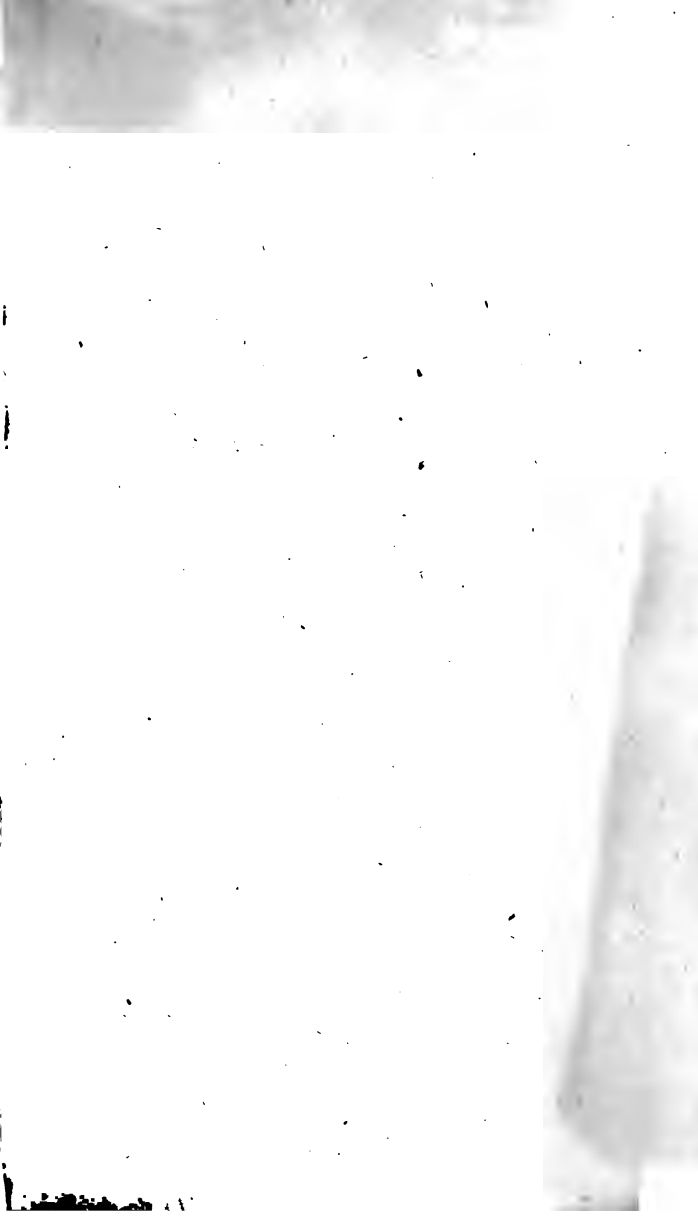
157-

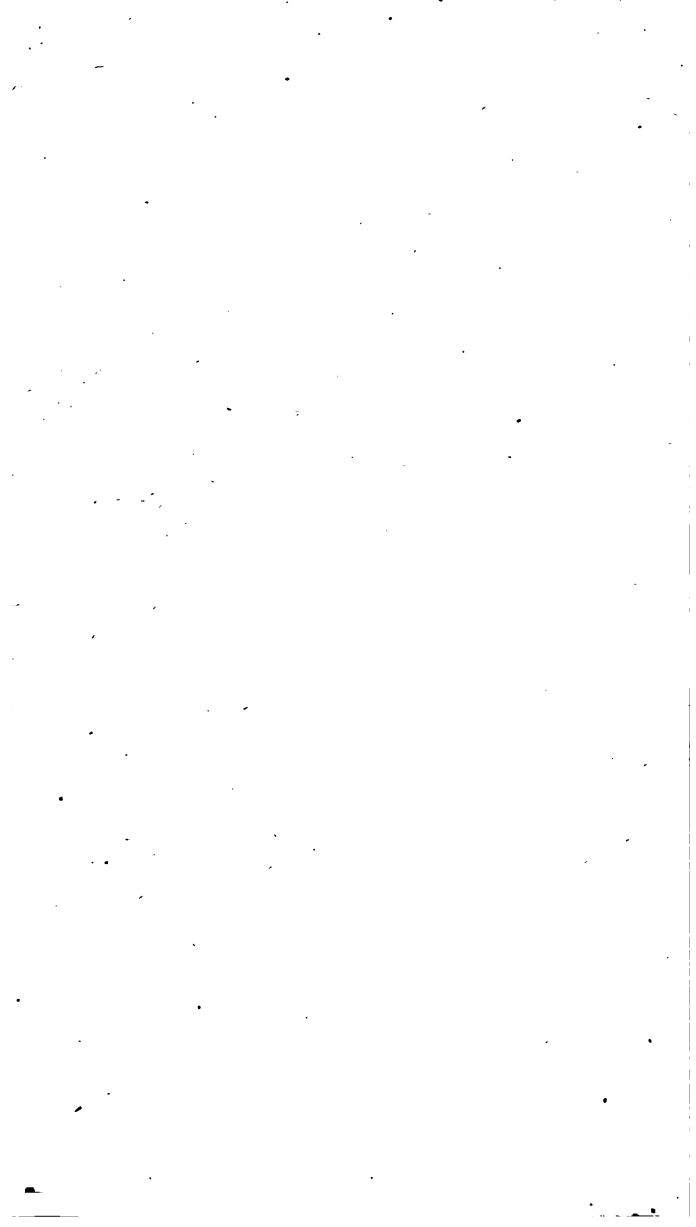
UNIV. OF CALIF. LIB.











LE
DANGER
DES LIAISONS.

22

1914

1913

LE DANGER

DES LIAISONS,

OU

MEMOIRES DE LA BARONNE *DE BLEMON.*

Par Madame la M....de....

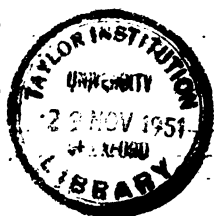
TOME PREMIER.

PREMIERE PARTIE.



A GENEVE,

M. DCC. LXIII.





LE DANGER
DES LIAISONS,
O U
MEMOIRES
DE LA
BARONNE DE BLÉMON.

PREMIERE PARTIE.

J'ENTRE dans ma trente-cinquième année : si la nature m'avoit formé pour être belle à vingt ans, aidée d'un peu d'art, je pourrois l'être encore à trente-cinq ; mais, revenue

I. Part.

A

de toute espèce d'égaremens, guérie de toute sorte de foiblesse, voyant les objets tels qu'ils sont, libre des idées fausses qui les embellissent, affranchie des passions tumultueuses qui les déguisent, j'ai quitté le monde il y a un an, & je l'ai quitté sans regret & sans retour.

Je me suis choisi une retraite charmante ; maison commode, jardins délicieux, situation riante, sans soins gênans qui m'assujettissent, sans embarras fâcheux qui me tourmentent, beaucoup de livres, peu d'amis me procurent les seuls plaisirs que j'y desire. Enfin rien ne manqueroit à mon bonheur, si, contente du présent, tranquille sur l'avenir, j'étois sans regret pour le passé ; mais, il le faut avouer, le souvenir de quelques années de ma vie, empoisonne

de la Baronne de Blémond. 3

souvent le repos que je cherche à me procurer pour celles qui me restent : c'est dans quelques-uns de ces momens de honte & de repentir, que la vertu fait naître dans un cœur fait pour l'aimer, & qui sembloit l'être pour la suivre, que je me suis occupée à tracer l'histoire de mes égaremens; mon but principal a été, en les écrivant, de prouver aux jeunes personnes qui les liront, que les plus dangereux ennemis de leur innocence ne sont pas toujours leurs propres passions. Une femme vertueuse seroit trop heureuse, si elle n'avoit à combattre, pour l'être toujours, que ses seuls penchans : j'en juge d'après mon expérience & celle de plusieurs femmes que j'ai connues, dont on verra quelques aventures dans ces Mémoires.

A ij

Les hommes qu'on nous peint si dangereux, & contre lesquels on veut que nous soyons si fort en garde, ne sont pas non plus l'écueil que nous avons le plus à redouter pour une ame qui n'est que tendre. L'amant aimé est seul à craindre ; peut-il y avoir du danger avec celui qu'on n'aime pas ?

Mon cœur, comme on le verra par la suite, n'a eu qu'une part bien légère aux erreurs qui me font rougir aujourd'hui. Cet aveu est humiliant, mais je suis de bonne foi ; &, quoi qu'il m'en coûte, je suis forcée de convenir que, dans tout le cours de ma vie, je n'ai eu que deux attachemens que je ne me reproche point. L'innocence du premier m'en rend le souvenir cher encore, & la tendresse du second, malgré la force des préjugés qu'on nous inspire,

de la Baronne de Blémon. 5

n'est point ce qui excite aujourd'hui mes remords. J'aimois ardemment, j'étois aimée de même. La honte n'est point à la suite du véritable amour ; elle n'est faite que pour ces goûts avilissans qui osent si souvent en usurper le nom.

Ce qui s'appelle entre femmes liaison intime, qu'un rapport apparent d'humeur a commencé de former, que le goût pour les mêmes plaisirs entretient, que l'habitude d'être ensemble fortifie, est souvent, pour une jeune personne qui entre dans le monde, l'écueil le plus redoutable, & celui contre lequel elle doit user de plus de précaution. Sans m'expliquer davantage, les exemples que je vais donner, instruiront mieux que tout ce que je pourrois dire ; j'ajouterai seulement, pour ce qui me regarde, que, tant que j'ai

vêcu avec des femmes vertueuses, j'ai paru l'être ; & je l'étois en effet comme elles. L'époque qui me coûte aujourd'hui mon repos, après m'avoir coûté mon innocence, est marquée par la connoissance d'un monstre né pour le vice & pour ma honte ; c'est ce que prouvera l'histoire de ma vie : il est temps de la commencer.

Le Comte d'Oville, mon pere, étoit d'une famille ancienne & distinguée dans l'Auvergne : il avoit épousé une fille de condition de sa province, aussi avantageusement partagée des dons de la nature, qu'elle l'étoit mal des biens de la fortune : celle de mon pere, sans être considérable, étoit honnête, & les parens de ma mere, qui n'avoient rien trouvé de mieux pour elle, la lui avoient accordé volontiers. Quoique M.

de la Baronne de Blémond. 7

d'Oville eût passé sa première jeunesse, ma mère prit pour lui les sentimens que devoit lui inspirer l'espèce de fortune qu'il lui avoit faite, & les attentions les plus tendres & les mieux soutenues.

Mais leur bonheur dura peu ; après dix années de mariage, mon pere tomba malade d'une fluxion de poitrine, dont il mourut. Accablée de ce malheur, Madame d'Oville, grosse de quatre mois, avec un fils âgé de cinq ans, quitta Clermont, où elle demouroit, & se retira dans une terre de son mari, à quatre lieues de cette ville. Ce fut là où je reçus le jour & où le perdit ma mère peu d'instans après me l'avoir donné. La Marquise de Clarcy, sœur de mon Pere, qui n'avoit point quitté sa belle-sœur, les derniers mois de sa grossesse, & à qui elle nous

avoit recommandé en mourant, voulut bien se charger de mon frere & de moi. Nous fumes donc transportés l'un & l'autre à la terre qu'habitoit la Marquise, & où elle s'étoit retirée à la mort de son mari.

Quoique dix années se fussent écoulées depuis la perte qu'elle en avoit faite ; qu'elle eût été très-belle, qu'elle le fût encore, rien n'avoit été capable de la consoler ; son unique occupation, ses seuls plaisirs se bornoient à l'éducation de deux fils qu'il lui avoit laissés, dont l'aîné, à la mort de ma mere, avoit douze ans, & le cadet onze.

Nous eumes bientôt, mon frere & moi, part aux bontés de la Marquise. Ses plus tendres soins nous furent prodigués ; mais quelque plaisir qu'elle éprouvât à nous les

de la Baronne de Blémon. 9

faire partager avec ses enfans , notre intérêt la fit résoudre , quoiqu'avec peine , à nous séparer d'elle. Dès que j'eus atteint ma huitième année , je fus envoyée dans un Couvent à Clermont ; mon frere fut mis dans un Collège ; & lorsqu'il fut en âge de prendre un état , s'étant décidé pour les armes , Madame de Clarcy obtint pour lui une Compagnie de Dragons dans le Régiment de B*** , où servoient Messieurs ses fils.

Pour moi , je passai six années au Couvent , où rien ne fut négligé pour mon éducation. La Marquise , satisfaite de mes progrès , dont elle avoit eu soin de se faire rendre compte (l'éloignement de sa Terre ne lui ayant pas permis d'en venir juger elle-même) céda volontiers au desir que

A v

je lui marquois de retourner auprès d'elle ; elle vint me chercher à Clermont avec mon frere , qui pour lors se trouvoit chez elle : elle parut surprise de me voir aussi grande & aussi formée que je l'étois , m'accabla de caresses , & donna beaucoup d'éloges à ma figure ; je fus de mon côté très-satisfaite de celle de mon frere ; il étoit grand, bien fait , l'air noble , la physionomie spirituelle , & auroit en tout été très-aimable , s'il eût voulu prendre la peine de l'être ; mais un goût dominant pour les sciences lui ayant fait préférer dès sa plus tendre jeunesse le soin de cultiver son esprit , à celui de tirer parti des avantages de sa figure , il manquoit à la sienne ce desir de plaire , qui peut seul la faire valoir.

Nous quittames Clermont dès

de la Baronne de Blémond. 11

Le lendemain de leur arrivée, & primes la route de la Terre de la Marquise, où nous devions trouver Messieurs de Clarcy qui étoient depuis quinze jours de retour de leur Régiment. Il s'agissoit d'un mariage pour l'aîné, qui devoit se conclure incessamment. Leur mere me dit avec bonté que, cette affaire terminée, elle ne s'occupoit plus que du soin de m'établir d'une façon à me prouver sa tendresse, & à remplir les idées de bonheur que je pouvois me former.

Nous arrivames le quatrième jour de notre route; nous ne nous étions point vûs, Messieurs de Clarcy & moi, depuis mon entrée dans le Couvent; notre surprise, au premier abord, fut réciproque. J'étois effectivement très-jolie, & je commençois d'entrer dans cet

A vj.

Âge où le desir de la paroître embellit encore. A l'égard de Messieurs de Clarcy, dont l'aîné, qu'on appelloit le Marquis, avoit alors vingt-six ans, & son frere le Chevalier vingt-quatre, on ne peut être mieux faits, & avoir plus de régularité dans les traits. La seule différence de leur caractère faisoit celle de leur figure : l'aîné, naturellement tendre & sérieux, avoit cet air de mélancolie douce que donne le sentiment, & qui si souvent l'inspire ; le cadet, vif & dissipé, cet air d'enjouement qui ne respire que le plaisir, & qui presque toujours le fait naître. La Marquise, qui les adoroit l'un & l'autre, jouit avec satisfaction de notre mutuel étonnement : quel que fût le mien, il ne m'empêcha point d'être attentive à l'impression que je faisois sur le Marquis.

Je n'avois que quatorze ans ; mais est-il un âge où nous ne soyons éclairées par l'amour-propre sur le pouvoir de nos charmes : c'est chez toutes les femmes le premier des amours qui se fait sentir , & c'est chez beaucoup le seul qu'elles ne sentent jamais.

Le Chevalier m'embrassa d'un air libre , & m'accabla d'éloges les plus galans ; le Marquis se contenta de me baiser respectueusement la main , de me regarder beaucoup , & ne me dit presque rien ; mais , en me regardant , il avoit un air si occupé , cet air avoit je ne sçais quoi de si tendre , que , sans trop sçavoir ce qu'il pouvoit signifier , il me flattoit davantage que toutes les galanteries de son frere.

Les premiers jours de notre arrivée furent employés à rece-

voir les visites de la Noblesse des environs, qui venoit féliciter la Marquise sur le prochain établissement de son fils. La jeune personne qu'il devoit épouser, étoit fille unique d'un Gentilhomme voisin de la Terre de Madame de Clarcy, & son ami de tous les temps.

M. le Baron de Blémon (c'étoit son nom) étant veuf, & n'ayant point d'autre enfant, l'avoit confiée dès son bas âge à une de ses parentes, femme respectable dont il étoit sûr, pour être élevée auprès d'elle. Cette parente demouroit à Paris, & Mademoiselle de Blémon, âgée alors de dix-sept ans, n'en étoit pas encore de retour, lorsque son pere & la Marquise arrêterent son mariage. Quoique M. de Clarcy ne l'eût point vue, la réputation de la jeu-

de la Baronne de Blémon. 15
ne personne , qu'on disoit très-
jolie , une dot considérable pour
le présent , de grandes espérances
pour l'avenir , & plus que tout
cela , sa déférence aux conseils
de sa mere , qu'il aimoit tendre-
ment , l'avoit fait consentir sans
peine ni plaisir aux démarches
qu'on avoit exigées de lui.

Les choses étoient dans cet
état , lorsque je sortis du Couvent.
On attendoit de jour en jour Ma-
demoiselle de Blémon. Si le Mar-
quis avoit paru jusqu'alors sans
empressement pour son retour ,
bientôt il vint à le craindre. Je fus
la première à m'en appercevoir ,
& à en pénétrer la cause ; elle
flatta d'abord ma vanité , & finit
par intéresser mon cœur.

Près d'un mois s'étoit écoulé
depuis mon retour chez la Mar-
quise , lorsqu'un matin que nous

étions , son fils aîné & moi , dans son appartement , elle reçut une lettre de M. de Blémon , qui lui apprenoit enfin l'arrivée de sa fille. Après nous avoir lû ce qu'elle contenoit , elle nous annonça qu'il falloit nous préparer à partir le lendemain pour nous rendre chez le Baron , où nous étions attendus avec impatience pour prendre les derniers arrangemens. Le Marquis frémit à cette nouvelle , & j'éprouvai un saisissement peu différent du sien ; nos yeux , qui se rencontrèrent dans cet instant , nous instruisirent du trouble qu'elle nous causoit , & du tendre intérêt que nos cœurs nous y faisoient prendre. Le Marquis , cependant , après s'être un peu remis , répondit à sa mere qu'il seroit toujours disposé à suivre ses ordres ; mais j'oserai , Madame ,

●

de la Baronne de Blémon. 17

Vous représenter, continua-t-il avec embarras, qu'avant que de rien conclure, il est absolument nécessaire d'accorder, à Mademoiselle de Blémon & à moi, un temps suffisant pour nous bien connoître. Qui sçait si nous nous conviendrons ? Et quel malheur ne feroit-ce pas pour tous deux si, une fois engagés l'un à l'autre, nous allions ne nous pas convenir ? c'est un peu tard faire cette réflexion, lui dit la Marquise ; tout est disposé pour votre mariage ; vous y avez consenti ; votre parole & la mienne sont données ; le moindre retardement, aux termes où nous en sommes, seroit une offense, & pourroit vous faire manquer une affaire que vous devez regarder comme une fortune par les biens considérables qu'elle vous assure. Cette raison,

reprit avec vivacité son fils , ne déterminera jamais les vûes d'établissement que je pourrai avoir : je cherche le bonheur , & ce n'est pas toujours une grande fortune qui le donne ; je veux une femme que j'aime , ajouta-t-il en me regardant : voilà le bien réel , celui qui donne du prix à tous les autres , à qui en sçait véritablement jouir. Vous trouverez cette femme dans celle qu'on vous destine , répondit Madame de Clarcy ; je n'en peux douter après le portrait que j'en ai entendu faire ; mais , au reste , pour suivit-elle avec douceur , quelle que soit la cause du subit éloignement que vous paroissez prendre pour Mademoiselle de Blémon , je n'exige qu'une chose de vous , qui est que vous la voyez. Si elle ne produit pas sur votre cœur l'effet que je m'en étois promis , en

de la Baronne de Blémon. 19

prenant des mesures honnêtes pour engager son pere à rompre, vous resterez votre maître ; je ne vous en parlerai plus. A ces mots, la Marquise passa dans son cabinet, & me laissa seule avec son fils.

Pensez-vous comme ma mere ; me dit-il alors, & croyez-vous, ma chere *Laure*, (c'est le nom qu'on m'avoit donné dans mon enfance) que les charmes de Mademoiselle de Blémon puissent jamais faire impression sur mon cœur. Si elle est, répondis-je en rougissant, tout ce qu'on la dit être, la Marquise a sans doute raison de l'espérer ; vous êtes plus juste que vous ne le voulez paroître, reprit timidement M. de Clarcy, & je suis bien sûr que vous ne le croyez pas. Tout a dû vous dire que j'aime, tout sûre-

ment vous l'a dit ; je suis trop amoureux pour ne pas avoir l'air de l'être , & vous avez trop d'esprit pour ne pas voir que je le suis. Alors il m'avoua que , dès le premier instant qu'il m'avoit vûe , j'avois fait sur son cœur la plus vive impression , mais que l'engagement qu'il avoit pris avec M. de Blémon , l'éclat que son prochain mariage avoit fait dans la province , la crainte de déplaire à sa mere qui paroissoit le desirer avec ardeur , la difficulté de le rompre presqu'au moment de le conclure ; que tout cela , sans balancer dans son cœur sa passion pour moi , l'avoit engagé à la combattre. Pardonnez , charmante Laure , continua-t-il , si j'ai osé croire que je parviendrois à la vaincre. Ce que m'a fait éprouver de cruel la seule idée de vivre

pour une autre que vous, vous a suffisamment vengée de mes inutiles efforts. Je sens que c'est vous seule que je puis aimer, que c'est vous seule que j'aimerai jamais; daignez me dire que vous y consentez. Je connois la tendresse de ma mere : dès qu'elle sçaura mon amour, & que de cet amour dépend tout le bonheur de ma vie, elle trouvera, j'en suis sûr, des moyens pour m'affranchir du funeste engagement qu'on veut me faire prendre. Permettez seulement que je l'instruise ; je vole dans l'instant à ses pieds, & je reviens aux vôtres expirer de joie ou de douleur.

Le Marquis m'ajouta encore tant de choses, il me fit une peinture si touchante de ses sentimens, qu'il obtint facilement le consentement qu'il me demandoit : nous

conclumes donc que sur le champ il parleroit à sa mere , & je sortis de son appartement pour lui en laisser la liberté.

Je fus dans le jardin attendre qu'il vint me rendre compte de ce qu'il auroit obtenu. Quoique je n'eusse pas pour lui alors toute la tendresse que j'ai ressenti depuis , & que je fusse peut-être dans ce moment plus sensible au plaisir d'avoir inspiré de l'amour , que capable d'en ressentir , j'attendis avec inquiétude qu'il vint m'instruire du succès de sa démarche : après une heure de crainte & d'impatience , je le vis-enfin paroître ; l'amour , la joie , le bonheur , que sçais-je ? toutes les sensations les plus tendres & les plus vives étoient peintes dans ses yeux : mon cœur , s'écria-t-il avec transport , peut à peine suffire aux

de la Baronne de Blémon. 23

sentimens dont il est rempli. Je suis heureux , ma chere Laure , & je le suis de l'aveu de la plus tendre mere ; elle consent que je vous adore , & que je m'impose la douce loi de vous adorer toujours ; mais elle vous attend : venez , ajouta-t-il en me présentant la main ; unissons toute notre tendresse , elle peut seule payer celle qu'elle a pour nous.

Dans le trajet que nous avions à faire pour nous rendre à l'appartement de la Marquise , son fils me dit qu'elle n'avoit point été surprise de l'aveu qu'il venoit de lui faire ; qu'elle étoit convenue que notre air d'embarras , à la nouvelle de l'arrivée de Mademoiselle de Blémon , le délai qu'il avoit demandé , & mille autres circonstances qu'elle avoit rapprochées , lui avoient fait naître

le soupçon de la vérité ; que c'étoit la raison qui l'avoit fait nous quitter , pour s'occuper seule des moyens qu'elle pourroit prendre pour dégager sa parole ; qu'elle croyoit en avoir trouvé un qui pourroit convenir au Baron ; qu'ayant deux fils dont la fortune étoit à peu près égale , il lui seroit sans doute indifférent lequel des deux épousât sa fille , qui ne connoissoit encore ni l'un ni l'autre ; qu'elle partiroit seule le lendemain pour se rendre chez lui & lui faire agréer cet échange ; qu'au reste cela ne dérangeoit rien à ses idées , puisqu'elle avoit projeté de me faire épouser le Chevalier , & que c'étoit dans ce dessein qu'elle m'avoit retirée du Couvent. Il ne put m'en dire davantage ; nous étions à la porte de l'appartement de sa mere , qui , dès qu'elle m'aperçut ,

de la Baronne de Blémon. 25

perçut, me tendit les bras, où je courus me précipiter ; elle m'y retint long-temps à m'accabler de caresses : le Marquis, à ses pieds, s'étoit saisi d'une de ses mains qu'il baisoit avec ardeur. Le Chevalier & mon frere, qui entrèrent dans cet instant, regarderent avec surprise cette scène sans oser nous en demander la cause ; mais la Marquise la leur expliqua, & fit part au Chevalier de ses vûes au sujet de Mademoiselle de Blémon, en lui demandant s'il consentiroit à les remplir ; & sur la réponse qu'il lui fit, qu'elle seroit toujours maîtresse d'ordonner de son sort, il fut conclu que, supposé le consentement du Baron, dont on ne doutoit point, on prendroit des mesures pour les dispenses qui nous étoient nécessaires au Marq. & à moi, étant, comme on a dû le

B

remarquer, cousins-germains, & que, ces dispenses obtenues, on concluroit le double mariage. Toutes ces choses arrêtées, la Marquise partit le lendemain ; elle eut lieu d'être satisfaite de son voyage. Le Baron se prêta volontiers aux nouvelles propositions ; & , tout réglé entre eux, elle lui promit d'aller chez lui, avec sa famille, passer tout le temps qui devoit s'écouler jusqu'après les mariages qui devoient s'y célébrer, & vint nous rejoindre, très-contente du pere, & enchantée de la fille, dont elle nous fit les plus grands éloges.

Peu de jours après, nous partîmes tous pour nous rendre chez le Baron, où nous fumes reçus comme devant bientôt faire une même famille. Nous trouvâmes son aimable fille bien au-dessus

du portrait que nous en avoit fait la Marquise ; & , quoique pour l'ordinaire l'idée qu'on cherche à faire prendre d'une jolie personne , fasse souvent tort à la réalité , nous fumes forcés de convenir que Mademoiselle de Blémon étoit fort au-dessus de celle qu'on pouvoit donner d'elle. Elle n'étoit pas grande , mais elle avoit une de ces tailles sous lesquelles on se figure les graces , & étoit exactement faite comme on les représente. Ses traits n'étoient point absolument réguliers , mais ils formoient un ensemble si agréable , qu'il n'y avoit que les femmes qui eussent remarqué qu'il étoit possible d'avoir les yeux plus grands & la bouche plus petite ; en un mot , elle étoit tout ce qu'il faut être pour toucher & pour plaire. Le Marquis en convint ,

son frere l'éprouva; il l'aima éperdument dès le premier instant. Pour M. de Blémon, c'étoit un homme de quarante-cinq ans qui avoit été très-bien, & qui étoit très-bien encore. L'ancienne & tendre amitié qui l'unissoit à la Marquise, la plus respectable de toutes les femmes, suffit à son éloge. Je me contenterai simplement d'ajouter qu'il s'étoit acquis à juste titre l'estime de toute sa province.

Il ne négligea rien, dans les commencemens, de ce qui pouvoit contribuer à nous rendre agréable le séjour que nous devions faire chez lui; mais les plaisirs qu'on s'empressoit de nous y procurer, furent bientôt troublés par le changement sensible qui parut se faire dans l'humeur du pere & de la fille. Mademoiselle de Blémon tomba tout à coup dans

une mélancolie & une langueur dont rien ne la put tirer. Le Baron devint sombre & rêveur ; la Marquise même prit un air d'inquiétude qui nous allarma.

Nous étions depuis près de trois mois chez M. de Blémon : il y avoit plus de six semaines que les dispenses étoient obtenues. Loin de s'occuper des préparatifs des mariages , il sembloit qu'on en éloignât les apprêts. Messieurs de Clarcy , aussi affligés que surpris de ces retardemens , pressoient souvent leur mere de leur en apprendre la cause. La santé de Mademoiselle de Blémon , qui effectivement dépérissoit de jour en jour , étoit toujours le prétexte dont elle se servoit pour obtenir du temps. Le Marquis , à la fin , ennuyé de tous ces délais , un jour que nous nous trouvions ensem-

ble chez sa mere , malgré le tendre respect qu'il avoit pour elle , ne put s'empêcher de lui dire avec émotion , que , désolé des obstacles qu'on opposoit à son bonheur , il craignoit de se trouver forcé de lui demander l'effet de ses promesses d'une façon à ne devoir plus craindre de retardement. Après cette espèce de menace , il sortit. Le Chevalier , qui étoit présent , & à qui l'état de Mademoiselle de Blémon cauçoit les plus vives allarmes , suivit tristement son frere. La Marquise chargea le mien d'aller travailler à les calmer , & je restai seule avec elle. Je dois , me dit tristement Madame de Clarcy , pardonner à mon fils l'emportement qu'il vient de faire paroître. Ma conduite doit en effet le surprendre : je sens sa situation & je la partage.

C'est à nous , ma chere Laure , & à votre frere , que je veux confier le soin de l'adoucir. Le Marquis vous adore ; le Chevalier a pour vous & pour M. d'Oville la plus parfaite amitié. Servons-nous du pouvoir que nous donne sur tous deux leurs sentimens. C'est trop long-temps, continua-t-elle , vous cacher l'embarras où je me trouve : je connois votre prudence & votre raison ; je vais donc vous confier tous mes secrets. Alors elle mit le comble à mon étonnement , en m'apprenant que le Baron n'avoit pû se défendre de prendre pour moi la plus violente passion , qu'ayant honte de sa foiblesse , & voulant sincèrement la surmonter , il n'avoit pas craint de lui en faire l'aveu , espérant qu'il trouveroit dans ses conseils des moyens de la vaincre. Ni la

disproportion de vos âges , ni vos engagemens avec mon fils , pourfuivit la Marquise , n'ont pû garantir le Baron d'un amour que lui-même juge devoir être inutile , & qu'à tous égards il avoue être ridicule.... Mais, Madame, dis-je à Madame de Clarcy en l'interrompant , oserois-je vous demander quelles peuvent donc être les vûes de M. de Blémon ? Se flatte-t-il , & lui avez-vous promis que votre amitié pour lui pourroit à la fin l'emporter sur votre tendresse pour M. votre fils , & sur celle dont vous voulez bien m'honorer ? Croit-il qu'avec le temps , par égard pour cette même amitié , vous consentirez de rompre un engagement d'autant plus cher à mon cœur , qu'il devoit m'assurer pour jamais des droits sur le vôtre. Vous me connoissez trop

pour le craindre , me répondit la Marquise en m'embrassant , & vous sçavez , ma chere Laure , s'il est pour moi d'autre bonheur que celui de mes enfans & le vôtre. Jamais ma tendresse n'a mis de différence entre vous ; & c'est cette juste égalité qui redouble aujourd'hui l'embarras où je me trouve. Le Baron demande un délai de quelques mois ; il espère qu'aidé du temps & de l'absence (car il est arrêté que nous partons dans peu de jours) la raison reprendra sur lui son empire : on pourroit bien , il est vrai , continuer-elle , conclure votre mariage avec le Marquis ; M. de Blémon sçait bien qu'il ne peut y former d'obstacle ; mais il menace de ne consentir jamais à celui de sa fille , si l'on n'a pour lui la compaisance qu'il exige. Il ne m'a

B v.

d'ailleurs point dissimulé que Mademoiselle de Blémon, par une fatalité que lui-même avoit peine à comprendre, & dont je ne me suis que trop apperçue, avoit une répugnance extrême à s'unir au Chevalier ; qu'au reste il étoit possible que le temps opérât dans leurs cœurs les changemens nécessaires à leur bonheur ; qu'il pourroit affoiblir l'amour dans le sien, & le faire naître dans celui de sa fille, qu'on pouvoit être sûr qu'il feroit tous ses efforts pour détruire l'un & inspirer l'autre. J'avoueraicependant, ajouta Madame de Clarcy, que quelle que soit mon amitié pour le Baron, & quelle que puisse être la pitié que m'inspire sa foiblesse, il auroit difficilement obtenu ce qu'il me demandoit, si le Chevalier n'avoit eu rien à redouter de mon

refus ; mais ai-je dû , faute d'un peu de complaisance , lui faire courir le risque de perdre , & une maîtresse aimée & une fortune considérable. Je connois trop le Marquis , & je lui rends trop de justice , pour n'être pas certaine qu'il trouveroit l'avancement de son bonheur , payé de beaucoup trop cher , s'il en devoit coûter tout celui de son frere.

Pour conclusion , la Marquise me chargea d'employer tout le crédit que donne l'amitié , & tout l'empire que peut donner l'amour pour faire consentir ses fils au délai auquel elle s'étoit engagée.

Il fut convenu que je me taiserois sur la passion de M. de Blémon , que le dérangement de la santé de sa fille seroit la seule raison que je ferois valoir , ainsi que l'impossibilité où étoit son pere

de songer à la marier dans l'état où elle se trouvoit ; mais toutes ces précautions , pour obtenir ce qu'on en desiroit , devinrent inutiles : le hazard , qui prit soin de les instruire , leur en apprit plus que je ne devois leur en apprendre.

Dans le temps que je m'entretenois avec la Marquise , Messieurs de Clarcy , suivis de mon frère , étoient descendus dans les jardins : ils traversoient tristement une allée couverte qui faisoit face à la maison , & qui aboutissoit à un cabinet de charmilles , lorsque leurs noms qu'ils entendirent prononcer de l'autre côté , & les voix du Baron & de sa fille , qu'ils crurent reconnoître , tirèrent le Marquis & le Chevalier de la rêverie où ils étoient plongés. Ils s'approchèrent doucement , en faisant

signe à mon frere de ne point faire de bruit : ils virent effectivement, à travers les feuillages qui les couvroient, M. de Blémon assis sur un banc, & sa fille auprès de lui ; elle avoit l'air défait & abbatu, & sembloit même répandre des larmes.

Votre réserve avec moi, lui disoit le Baron, me touche autant qu'elle m'afflige ; je vous traite plus en ami qu'en pere ; & à ce titre, je croyois avoir droit à votre confiance ; envain vous voulez me persuader que votre éloignement pour le Chevalier de Clarcy, n'est fondé que sur les craintes que vous donne en général toute sorte d'engagement : foyez de meilleure foi, ma fille ; mon inquiétude tendresse, justement alarmée de l'état où je vous vois, m'a fait pénétrer jusqu'au fond de

vosre cœur ; je sçais mieux que vous ne pensez tout ce qui s'y passe : convenez donc que, jeune, aimable, amoureux, tel enfin qu'est vosre amant, il étoit digne de vous plaire, & qu'il vous auroit plû, s'il n'avoit point eu de frere..... Ah ! Monsieur, interrompit avec vivacité Mademoiselle de Blémon ; ce frere m'a préféré Mademoiselle d'Oville ; il l'aime ; il en est aimé ; ils sont au moment d'être unis, & vous pourriez penser que.... Mais, non ; continua-t-elle en baissant les yeux, mon pere ne me doit point croire capable d'un choix qui a cessé d'être le sien : vous me destinez au Chevalier ; je connois tout ce qu'il vaut, & je lui rends justice ; & puisque, malgré vos ordres, mon cœur semble se refuser, c'est une preuve sans doute

qu'il est impossible qu'il se donne :
quoi qu'il en puisse être , ajouta-
t-elle en laissant couler quelques
larmes ; il n'en fera pas moins dis-
posé à l'obéissance , lorsque vous
lui commanderez.

Je lis assez dans votre ame ;
reprit le Baron , pour sentir tout
le prix de cette obéissance ; mais ,
ma chere enfant , cessez de crain-
dre que je veuille en abuser. Loin
de ces maximes cruelles , qui font
des tyrans de la plûpart des pe-
res , je crois n'être le vôtre que
pour me faire une obligation es-
sentielle de votre bonheur ; que
ne peut-il dépendre de moi ! vous
n'auriez plus rien à desirer ; mais
il ne faut point se flatter. . . . Lais-
sez-moi poursuivre , continua-t-il ,
voyant qu'elle se dispoisoit encore
à l'interrompre , je ne vous presse
plus sur un aveu qui sans doute

doit vous coûter à faire ; mais , encore une fois , j'ai pénétré votre secret. Ah ! que ne puis - je vous donner à ce que vous aimez ! mais il en aime une autre , & il l'aimera toujours. Hélas ! les sentimens qu'elle inspire doivent durer autant que la vie : je plains , sans oser le blâmer , le tendre penchant qui vous entraîne : dépend - il en effet de nous d'aimer ou de n'aimer pas ? Mais , poursuivit-il après un moment de silence , si vous ne pouvez être au Marquis , je puis du moins vous assurer que je ne vous forcerai jamais d'être à son frere ; j'en ai prévenu leur mere en lui demandant du temps ; je l'ai déterminée à me le promettre ; je la connois ; elle me tiendra parole ; elle doit même proposer à sa famille de retourner à Clarcy : affranchis-

Tons-nous du danger de les retenir ici davantage. Quelque cruels que soient l'absence & les tourmens qu'elle cause, peuvent-ils être comparés à l'affreuse contrainte d'aimer sans oser le dire, & à la douleur déchirante de voir ce que nous aimons en aimer un autre? espérons tout du délai qu'on nous accorde : que d'efforts il faudra se faire ! que de combats il faudra se livrer. Ah ! votre cœur ne sera pas le seul qui en gémera.

Mais, Monsieur, reprit timidement, & à demi voix, Mademoiselle de Blémon, quand se doit donc conclure le mariage de Mademoiselle d'Oville. Madame de Clarcy est résolue d'attendre que vous soyez déterminée au vôtre, répondit son pere : je ne vous cache pas que je lui ai laissé l'espérance que, dans quelques mois,

vous pourriez y consentir ; je vous dis plus , je l'espère moi-même ; mais , quoi qu'il en soit , je vous réitère ma parole , de ne songer à la tenir au Chevalier , que lorsque vous aurez obtenu de votre cœur le triomphe que j'en attends , & que dans le vrai il mérite.

Mademoiselle de Blémon , pénétrée des bontés de son pere , ne put lui en marquer sa sensibilité que par ses caresses & ses pleurs. Le Baron , après quelques instans , ayant essuyé lui-même les larmes de sa fille , quitta avec elle la place où ils étoient , & reprit la route du Château.

Il seroit difficile de représenter quel avoit été l'état du Chevalier pendant cette conversation ; quoiqu'il eût conçu d'assez vives alarmes sur l'extrême indifférence de Mademoiselle de Blémon , qu'il

eût même fait part , à ce sujet , à mon frere & à moi , de quelques doutes qui l'approchoient assez de la vérité , comme il y a toujours loin du soupçon à la certitude , il fut frappé de ce coup presque aussi fortement que s'il ne s'y étoit pas attendu.

Ayant appris , en quittant Madame de Clarcy , que ses fils étoient dans les jardins , & m'étant rendue auprès d'eux , mon frere m'ayant instruite en peu de mots de ce qui venoit d'arriver , je fus témoin de tout le désespoir du Chevalier , & des efforts inutiles que faisoient son frere & le mien pour le calmer ; j'avouerai que de mon côté je fus un peu allarmée en apprenant la tendresse de Mademoiselle de Blémon pour le Marquis ; j'étois sur-tout surprise que , depuis plus de trois

mois que nous vivions ensemble ; elle eût pû la dérober à notre pénétration. Je l'avois presque toujours vûe sérieuse , assez souvent triste , très-indifférente pour le Chevalier. Mais , quoique m'eût pû dire son amant qui , sans avoir d'objet déterminé sur qui faire tomber ses soupçons , avoit cru appercevoir qu'elle étoit prévenue pour un autre , jamais je ne me serois avisée de penser que cette prévention eut pû regarder le Marquis ; rien ne lui étoit échappé qui en pût faire naître l'idée , si on en excepte cependant un air un peu plus que froid avec moi , qui m'avoit surpris d'abord , dont j'avois négligé d'approfondir la cause , & auquel je m'étois accoûtumée dans la suite.

Mademoiselle de Blémon , telle que je l'ai dépeinte , étoit sans

doute une rivale redoutable ; quelque assurée que je crusse être de l'amour du Marquis , je ne pus me défendre d'un peu d'inquiétude en apprenant qu'il en étoit aimé ; après m'être cependant remise de l'émotion que cette nouvelle m'avoit causé , je me joignis à Monsieur de Clarcy & à mon frere pour faire entendre raison au Chevalier. Nous eumes toutes les peines du monde à le calmer , & à obtenir de lui qu'il ne feroit point un inutile éclat , qui , loin de rapprocher les esprits , ne serviroit qu'à les éloigner davantage. Enfin , étant parvenus à le tranquilliser un peu , nous primes la résolution de ne rien laisser entrevoir des lumières que nous venions d'acquérir , & de presser la Marquise d'avancer son départ. Le

Marquis sur-tout , qui , dans la conversation qu'il venoit d'entendre du Baron , avoit aisément démêlé ses sentimens pour moi , insista vivement sur la nécessité de retourner à Clarcy. J'y jouirai du moins , me dit-il , de la liberté de vous jurer sans cesse que je vous adore , sans craindre qu'on puisse me troubler ni m'interrompre. . . . Et moi , interrompit le Chevalier , j'éprouverai sans doute tout ce que l'absence peut faire éprouver de tourmens ; mais j'aurai la consolation que l'ingrate qui me les fera souffrir , les souffrira tous elle-même.

La Marquise , M. & Mademoiselle de Blémon , que nous aperçumes venir nous joindre , l'empêcherent de poursuivre. Nous avançames au devant d'eux. Toutes les résolutions du Chevalier

penferent s'évanouir en approchant de Mademoiselle de Blémon ; jamais elle n'avoit été si belle ni si touchante.

Rassurée sur son mariage & le mien , qu'après la p role de son pere elle ne regardoit plus que dans une sorte d'éloignement , elle avoit un air satisfait & tranquille que nous ne lui avions jamais vû , & qui lui donnoit de nouveaux charmes ; ses yeux s'arrêterent languissamment & avec intérêt sur le Marquis : le Chevalier , qui l'examinait , ne put s'empêcher d'en frémir. Peut-être craignoit-il que la constance de son frere n'en fût ébranlée : moi-même qui la fixois dans cet instant , je sentis s'élever dans mon cœur un mouvement de jalousie qu'un tendre regard de mon amant dissipa cependant bientôt.

La Marquise , qui s'apperçut d'une forte d'altération sur nos visages , curieuse de sçavoir si elle étoit causée par la conversation qu'elle supposoit que je venois d'avoir avec ses fils , me proposa , sous prétexte de difficulté à marcher , d'entrer avec elle dans le cabinet qui terminoit l'allée.

Eh bien , ma chere Laure , me demanda-t-elle lorsque nous fumes seules , puis - je espérer que Messieurs de Clarcy ne mettront point d'obstacle à la parole que j'ai été contrainte de donner à M. de Blémon.

Je crus ne devoir rien taire à la Marquise de tout ce qui venoit de se passer; elle me parut peu surprise d'apprendre les sentimens de Mademoiselle de Blémon pour le Marquis , ce qui me fit penser ou qu'elle les avoit pénétrés , ou
que

de la Baronne de Blémon. 49

que le Baron l'en avoit instruite. Je la priai ensuite , au nom de ses fils , d'avancer notre départ.

Puisque vous le desirez tous , répondit-elle , nous partirons dès demain. Je crois qu'il sera bien de nous sauver l'embarras des adieux : je vais secrètement donner mes ordres , pour que tout soit préparé ; il faut sur-tout le taire au Chevalier ; il sera temps de l'instruire ce soir , lorsque M. & Mademoiselle de Blémon retirés , il ne lui sera plus possible de la voir . épargnons-lui l'inutilité des reproches qu'à l'instant de la quitter , il ne pourroit peut-être s'empêcher de lui faire : les explications ne conviennent qu'aux amans aimés ; elles sont toujours dangereuses pour ceux qui ne le sont pas. Espérons tout , ajouta-t-elle , de l'éloignement & des

I. Part.

C

réflexions du Baron & de sa fille. L'un a honte de sa foiblesse, l'autre gémit de la sienne : ils travailleront, je n'en doute pas, à la distraire. Une passion, quelque violente qu'elle puisse être, n'est, pour une ame vraiment vertueuse, qu'une erreur passagère : quand de bonne foi on la veut combattre, il y a tout lieu d'espérer qu'on parviendra à la vaincre.

Tout s'exécuta comme on l'avoit projeté ; notre départ fut si secrètement préparé, que M. & Mademoiselle de Blémon, n'en eurent pas le moindre soupçon.

Nous eumes bien quelques difficultés à surmonter de la part du Chevalier ; il ne pouvoit se résoudre à quitter sa maîtresse sans la voir encore une fois ; mais Madame de Clarcy, à force de prières & de raisons, obtint

de la Baronne de Blémon. 51

qu'il se contenteroit de lui écrire. L'ordre fut donc donné le soir pour partir le lendemain ; & , dès le jour naissant , nous partimes en effet.

La Marquise , avant de monter en carrosse , eut soin d'écrire au Baron une lettre fort tendre , où , après les conseils les plus ménagés sur sa passion pour moi , elle lui marquoit que l'espérance d'être bientôt rappelée par lui-même , la consoloit & sa famille du chagrin qu'elle éprouvoit d'être forcée de s'en séparer , sans avoir resserré pour jamais , par des nœuds plus étroits , la sincère amitié qu'elle conserveroit toute sa vie pour lui.

De retour à Clarcy , nous mîmes tous nos soins à imaginer des moyens d'arracher le Chevalier au chagrin dont il nous parut ac-

C ij

cablé. Si nous ne pumes parvenir à le dissiper, du moins fumes-nous assez heureux pour réussir quelquefois à l'en distraire

Pour le Marquis, quoiqu'il désirât avec ardeur d'unir son sort au mien, content du plaisir d'aimer, jouissant sans trouble de celui de l'être, il avoit consenti de bonne grace à voir son bonheur différé jusqu'à l'instant marqué pour celui de son frere ; leur mere nous faisoit toujours espérer qu'il n'étoit pas aussi éloigné que nous pouvions le penser ; elle avoit un commerce de lettres très-régulier avec le Baron, dont elle avoit obtenu pour le Chevalier la permission d'écrire quelquefois à sa fille ; c'étoit lui-même qui avoit bien voulu se charger du soin de lui remettre ses lettres ; c'étoit lui encore qui l'engageoit à y répon-

de la Baronne de Blémon. § 3

dre ; & , quoique ses réponses ne fussent que froidement polies , c'étoit toujours pour le Chevalier une consolation de les recevoir.

Près de quatre mois s'écoulerent de cette sorte , sans que rien parût nous présager le changement tant attendu & si fort souhaité dans le cœur de M. & de Mademoiselle de Blémon , lorsqu'un matin que j'étois encore au lit , je vis la Marquise entrer dans ma chambre , accompagnée de ses fils & de mon frere. L'air de satisfaction répandue sur la physionomie du Marquis , m'annonça d'abord quelque chose d'heureux ; mais , comme je remarquai que le Chevalier conservoit sur la sienne la même impression de tristesse , je ne sçavois plus que penser , lorsque Madame de Clarcy fixa mon incertitude en me donnant une lettre.

Tenez, ma chère Laure, me dit-elle en m'embrassant, lisez ce que le Baron vient de m'écrire; augmentez, s'il se peut, les transports du Marquis en les partageant, & aidez-moi à persuader au Chevalier, que l'aimable de Blémon, frappée de l'exemple de son pere, ne tardera pas à le suivre.

Je pris avec émotion la lettre des mains de la Marquise : elle contenoit ce qui suit.

Lettre du Baron de Blémon à la Marquise de Clarcy.

« Votre dernière lettre m'a vivement frappé, Madame; j'ai
« senti toute la force des raisons
« qu'elle contient; elles ont pénétré mon esprit; je ne vous dirai point qu'elles ont persuadé
« mon cœur : il s'en faut bien,
« hélas ! que l'un soit aussi facile

de la Baronne de Blémon. 55

« à convaincre que l'autre ; mais ,
« quoi qu'il en puisse être , fans en-
« trer ici dans l'inutile détail de ce
« que je pense & de ce que je sens ,
« il est tems de suivre la résolution
« que vous m'avez déterminé de
« prendre , & de justifier l'opinion
« avantageuse que vous daignez
« conserver encore de ma trop
« foible raison.

« Jouissez donc enfin , Mada-
« me , du fruit de vos conseils :
« s'ils n'ont pû obtenir un triom-
« phe entier sur ma passion , du
« moins en ont-ils obtenu que je
« ne négligeasse rien de ce qui
« pouvoit m'en faire triompher.

« Comme je ne sens que trop
« que le temps ne fera jamais un
« remède suffisant pour parvenir
« à la vaincre , il faut avoir recours
« au plus cruel de tous. Vous n'en
« connoissez point de plus sûr ;

Civ

« dites-vous, que l'union du Mar-
« quis avec l'aimable Laure. Eh
« bien ! quoi qu'il puisse m'en coû-
« ter, je suis déterminé d'en faire
« l'épreuve : j'en mourrai, cela
« est certain ; mais, n'importe,
« Laure, la divine Laure, sera
« heureuse, cela ne doit-il pas me
« suffire ?

« Je vous rends donc à ce su-
« jet, Madame, la parole que
« vous avez été assez bonne
« de me donner. Consommez le
« bonheur de vos chers & dignes
« enfans : qu'ils en jouissent aussi
« long-temps & aussi parfaitement
« que je le desire ; n'exigez pas
« seulement que j'en sois témoin ;
« obtenez d'eux qu'ils me pardon-
« nent de l'avoir différé ; laissez-
« m'en ignorer le jour. Je vais dis-
« poser mon cœur à l'apprendre
« & y préparer celui de ma fille,

de la Baronne de Blémon. 57

« Que le Chevalier espère ; son
« sort m'intéresse ; je ne néglige-
« rai rien pour avancer sa félicité.
« Si je puis être seul malheureux ,
« je me trouverai moins à plain-
« dre.

« Adieu , Madame , rendez tou-
« te votre estime à votre ami , &
« conservez - lui toute votre ami-
« tié. L'effort qu'il se fait , le rend
« digne de l'une ; & ses sentimens
« pour vous & pour tout ce qui
« vous appartient , lui feront éter-
« nellement mériter l'autre ».

Le Baron de Blémon.

Il est aisé d'imaginer l'effet que
put produire sur le Marquis &
sur moi cette heureuse nouvelle.
La présence de sa mere , loin de
gêner nos transports , y ajoûtoit
au contraire en me donnant l'en-
tière liberté de les faire paroître :

rien ne sembloit plus devoir troubler la tranquillité du sort dont nous allions jouir. L'espérance du prochain bonheur du Chevalier , que nous parvinmes enfin à tranquilliser sur ses craintes , mettoit le comble à la félicité de notre trop heureuse famille , hélas ! qui l'auroit crû , au moment d'être accablé du plus affreux malheur.

La Marquise fixa notre mariage à trois ou quatre jouts ; ce court délai étoit indispensable pour les arrangemens qui restoit à prendre. Elle arrêta , par considération pour Monsieur de Blémon qui désiroit en ignorer l'instant , que la cérémonie s'en feroit sans appareil & sans éclat dans la Chapelle du Château , & qu'on n'y appelleroit que les témoins nécessaires.

La veille du jour qu'elle devoit se célébrer , le Marquis sentit dans la nuit un froid extraordinaire & une douleur de tête des plus violentes , accompagnée de fréquens vomissemens , qui l'obligèrent de rester au lit le matin. Comme il avoit coûtume de venir dans ma chambre tous les jours pour me mener dans l'appartement de sa mere , je fus surprise , l'heure de s'y rendre passée , de ne le point voir paroître. Cet étonnement augmenta lorsque , descendue chez la Marquise , je ne l'y trouvai point. Nous allions envoyer chez lui , quand le Chevalier & mon frere vinrent nous dire qu'il s'étoit trouvé fort mal la nuit ; & qu'il étoit fort mal encore. On se figure bien avec quelle inquiète vivacité nous nous rendimes sa

mere & moi auprès de lui ; nous le trouvames avec une fièvre des plus ardentes & un embarras de tête qui lui permit à peine de nous reconnoître. La Marquise , justement effrayée , envoya en toute diligence un de ses gens à la ville la plus voisine , avec ordre d'amener sur le champ Médecin & Chirurgien.

Ils ajoûtèrent à notre douleur , en ne nous cachant point après leur examen fait , que le Marquis n'ayant point eu la petite vérole , il y avoit tout à craindre que ce ne la fût.

Leurs conjectures ne furent que trop justifiées : après trois jours de l'état le plus violent , cette affreuse maladie se déclara avec tous les funestes symptômes qui la rendent presque toujours mortelle.

Je n'entreprendrai point de représenter la situation de la Marquise ni la mienne , elle est plus aisée à imaginer qu'à décrire : le souvenir que j'en conserve après plus de vingt ans , m'arrache encore des larmes. Madame de Clarcy livrée au plus accablant désespoir croyoit voir la nature entière prête à périr avec son fils , & ne s'appercevoit pas des dangers que pouvoient nous faire courir , au Chevalier , à mon frere & à moi , l'air dangereux que nous respirions : elle , qui paroissoit nous aimer avec tant d'égalité lorsqu'elle ne trembloit pour aucun de nous , sembloit nous avoir absolument oubliés ; l'on auroit dit que toute sa tendresse s'étoit réunie sur ce fils qu'elle craignoit de perdre : ses sentimens pour lui avoient ab-

forbé tous les autres. J'étois à peu près dans le même état ; la douleur que le danger de mon amant caufoit à mon cœur le remplissoit entièrement ; empressée jour & nuit à lui rendre les plus tendres soins , je ne faisois pas réflexion que ceux que lui rendoit sa mere avec la même assiduité pourroient à la fin lui devenir funestes à elle même. Le Chevalier & mon frere , aussi affligés que nous , mais dont les sentimens étoient plus partagés , hazardoient de tems en tems quelques légères représentations sur le soin de nos sântés , que nous n'entendions seulement pas. Telle étoit notre situation , lorsque le sixieme jour de la maladie du Marquis , le Médecin nous donna quelque espérance ; la fièvre étoit en effet considéra-

blement diminuée , la connoissance lui étoit revenue , la petite vérole paroissoit bien sortie ; on croit , hélas ! aisément ce qu'on fouhaite. Nous étions comme à l'ordinaire , la Marquise & moi auprès du lit du malade , lorsque cette heureuse nouvelle nous fut annoncée ; la joye qu'elle nous causa , produisit le même effet sur nos ames. Depuis le danger du Marquis nous n'avions été occupées que de lui ; ce danger , que nous crumes cessé , nous rendit tout-à coup aux différens sentimens qui devoient partager nos cœurs. Madame de Clarcy me regarda tendrement dans cet heureux moment , j'avois aussi les yeux fixés sur elle ; entraînées par un même mouvement , nous nous trouvâmes dans les bras l'une de l'autre :

jamais elle ne me fut plus chère que dans cet instant : il me sembloit que je lui devois son fils une seconde fois , nous nous faisions de mutuels remerciemens comme si nous nous le fussions rendu l'une à l'autre. Le Chevalier & mon frere qui partageoient tous nos sentimens , mais qui conservoient un peu plus de sang froid , sans mettre fin à nos transports nous forcèrent à les contraindre , en nous faisant observer l'effet dangereux qu'ils pouvoient produire sur l'objet chéri qui les faisoit naître.

En effet , le Marquis à qui il n'échappoit aucun de nos mouvemens , depuis que la connoissance lui étoit revenue , paroissoit dans une agitation extraordinaire. Il avoit saisi une des mains de sa mere & une des

de la Baronne de Blémon. 69

miennes qu'il pressoit avec ardeur : que vous me rendez chere la vie , nous dit-il , avec émotion : ah ! qu'il me seroit affreux de la perdre. Le Médecin l'empêcha d'en dire davantage , & nous obligea sa mere & moi , à le laisser se remettre du trouble que nous venions de lui causer. Le Chevalier & mon frere profitèrent de cette circonstance , pour nous engager l'une & l'autre d'aller prendre quelque repos ; nous allions céder à leurs instances & à celle du Marquis , qui nous en conjuroit tendrement , lorsqu'on nous annonça l'arrivée de M. & de Mademoiselle de Blémon. Ils avoient appris la veille la maladie de M. de Clarcy : Mademoiselle de Blémon au désespoir ne crut plus alors devoir garder de ménagemens.

Ah ! Monsieur , dit-elle à son pere ; vous avez pénétré mes sentimens , jugez donc de ceux qui agitent mon ame & qui la déchirent ! le Marquis va peut-être mourir , le coup qui tranchera sa vie va terminer sans doute celle de sa tendre mere , & de la sensible Laure. Vous chérissiez l'une , vous idolâtriez l'autre : les laisserez-vous livrées aux plus cruelles douleurs. Ah ! partons , allons partager leurs peines , & mêler nos larmes aux leurs ; allons travailler , si le Marquis doit périr , à conserver la plus chere partie de lui-même : peut-être me saura-t-il quelque gré des soins empressés qu'il me verra prendre de ce qu'il aime.

Le Baron tendrement pénétré de l'état de sa fille , mit vainement tout en usage pour la

tranquilliser & pour la résoudre à le laisser partir seul pour Clarcy, en lui représentant le risque que pourroit lui faire courir l'espèce de maladie dont le Marquis étoit attaqué ; mais tout fut inutile , il fallut céder à ses instances & à ses larmes , & partir ensemble.

Ils arriverent donc à Clarcy dans l'instant que la Marquise & moi , nous sortions de l'appartement de son fils pour aller prendre quelques heures de repos.

Le premier mouvement de Mademoiselle de Blémon , en nous appercevant , fut de voler à moi & de m'embrasser avec les plus vives démonstrations d'amitié. Ce qui me surprit d'autant plus que la froide réserve qu'elle m'avoit marqué pendant notre

séjour chez son pere , & les sentimens que je lui connoissois pour Monsieur de Clarcy ne me permettoit pas de croire qu'elle en eût pour moi de fort tendres.

Le Baron , qui par la suite m'entretenoit souvent de ces détails , m'a avoué , que quoiqu'il fût réellement affligé il n'avoit pû se défendre de quelques réflexions que sa fille lui donna occasion de faire.

La vivacité des caresses dont elle m'accabla en nous abordant , les larmes que nous répandîmes l'une & l'autre , ne purent de quelques momens donner lieu à aucun éclaircissement sur l'état actuel du malade ; mais lorsqu'un peu plus tranquille elle eut appris qu'on le croyoit hors de tout danger , ces sentimens si tendres qu'elle venoit de me faire

paroître , s'évanouirent tout-à coup ; & l'indifférence la plus marquée prit leur place.

Quelque occupée que je fus moi-même par tout ce que j'éprouvois encore d'inquiétude ; ce changement si subit ne m'échappa point.

Tel est l'effet ordinaire des passions , il n'est point de caractère heureux qu'elles n'altèrent ; le reste de la journée fut assez tranquille pour qu'il fût possible le soir de nous engager , la Marquise , Mademoiselle de Blémon & moi , à nous mettre au lit : le Baron , le Chevalier & mon frere se destinerent à passer la nuit auprès du malade. Il y avoit six jours que je ne m'étois couchée , la nature l'emporta sur le chagrin , & je dormis assez tranquillement. Je trouvai à mon réveil ;

Cependant le mieux du Marquis se soutint encore deux jours. J'eus alors assez de liberté d'esprit pour faire attention à ce qu'avoit de singulier le bizarre tableau qu'offroient sans cesse les divers sentimens dont nous étions tous remplis.

Nous restions ordinairement, Mlle de Blémon & moi, auprès du lit du Marquis, autant que la bienséance & le prétexte de faire compagnie à la Marquise, qui ne le quittoit pas, pouvoient nous le permettre. L'une ne faisoit pas un pas pour l'approcher ou pour le servir, que l'autre machinalement n'en fit autant; & celle des deux qui se trouvoit prévenue dans les petites attentions qu'il étoit permis de lui marquer, ne pouvoit s'empêcher de laisser paroître un mouvement de chagrin

&

& d'humeur, dont il étoit aisé de s'appercevoir que la jalousie étoit la cause. On pense bien ce que pouvoient souffrir alors le Baron & le Chevalier : l'un & l'autre m'ont dit depuis, bien des fois, n'avoir rien éprouvé de plus cruel en leur vie ; mais le malheur qui vint nous accabler, réunit en un instant, sur le même objet, les différentes sensations qui nous avoient partagés.

M. de Clarcy étoit sur la fin de son neuvième jour. Le Médecin nous avoit assuré que, s'il se passoit sans accident, nous n'avions plus rien à craindre. On ne remarqua d'abord qu'un léger redoublement de fièvre, qui nous alarma peu, parce qu'il parut ne pas augmenter : la soirée même pensa présager une nuit tranquille ; le Marquis paroissoit disposé

au sommeil, & nous conjura, sa mere, Mademoiselle de Blémon & moi, d'aller nous reposer : il nous en pressa même avec tant d'instance, que nous fumes forcées de céder : il étoit près de minuit lorsque nous le quittâmes. Après avoir donné l'ordre qu'on vînt d'heure en heure m'en dire des nouvelles, je m'endormis assez tranquillement ; & j'étois dans toute la force du premier sommeil, lorsque je fus réveillée, autant par le plus cruel pressentiment, que par le son lugubre d'une voix à demi étouffée, qui ne me fit cependant entendre que trop distinctement ces paroles : *Hélas ! le Marquis se meurt.*

Quels objets se présenterent alors à mes yeux, lorsqu'ils se furent ouverts ! Mademoiselle de Blémon, pâle & défigurée, que

soutenoient à peine son pere & le Chevalier, qui faisoient d'inutiles efforts pour retenir des larmes qu'ils tâchoient de me dérober. Venez, ma chere Laure, me dit enfin le Chevalier ; venez, ne perdez pas un instant ; mon malheureux frere vous demande. Glacée d'effroi, & à demi morte de faiblesse, je me levai avec la précipitation qu'on imagine. M. de Blémon abandonna sa fille au soin du Chevalier, pour m'aider à me traîner où nous attendoit le plus cruel spectacle.

Le Marquis venoit de perdre toute connoissance ; il étoit alors tourmenté des plus violentes convulsions, & chaque instant sembloit devoir être le dernier de sa vie : sa mere, immobile, les yeux stupidement attachés sur lui, étoit dans cet état d'anéantissement,

plus effrayant mille fois que les accès les plus impétueux de la douleur. Tremblantes, éperdues, & presque sans sentiment, nous fumes, Mademoiselle de Blémond & moi, tomber, en entrant, aux pieds de la Marquise, à côté du lit de son fils, auprès duquel elle étoit. Un bruit confus de sanglots & de gémissemens qui sourdement se faisoient entendre, ajoutoit aux horreurs dont nous étions environnées. Nous fumes près d'une heure dans cet affreux état ; mais, au bout de ce temps, les convulsions du Marquis ayant cessé, il revint à lui peu à peu ; alors il ouvrit les yeux, & je fus le premier objet qui le frappa. J'avois une de mes mains appuyée sur son lit. Tout foible qu'il étoit, il eut encore la force de la prendre, de la porter à sa bouche, & de la

errer avec tendresse : ensuite ,
promenant ses regards sur tous
ceux qui étoient dans sa cham-
bre , il les arrêta sur son Méde-
cin. Vous me trouvez bien mal ,
lui demanda-t-il d'une voix foible
qui se faisoit entendre à peine ; &
voyant qu'il étoit embarrassé pour
lui répondre , vous n'osez me pro-
noncer mon arrêt ; lui dit-il :
hélas ! ce n'est pas pour moi que
je crains de l'entendre ; je meurs ;
tout sera fini dans quelques mo-
mens ; je meurs , répéta-t-il en-
core en me regardant d'un air
attendri. Ah ! ma chere Laure , si
l'idée que je vais cesser de vivre ,
m'est douloureuse , c'est qu'elle
m'offre celle de cesser de vous
aimer... Madame , continua-t-il
en s'adressant à sa mere , songez
qu'elle fut destinée à être votre
fille ; songez qu'elle mérite que

vous l'aimiez comme si elle l'étoit ; conservez - vous pour elle : j'ose croire que je ne meurs point en entier , & que vous me ferez vivre long-temps dans vos cœurs l'une & l'autre : ne les abandonnez pas , Monsieur , dit-il au Baron ; c'est à votre amitié que je les recommande : puisse un jour votre aimable fille , jouir de tout le bonheur dont ses vertus & ses charmes la rendent digne : puisse mon frere être assez heureux pour mériter qu'elle daigne enfin répondre à Il ne put en dire davantage : l'effort qu'il venoit de se faire , & l'émotion violente que lui caufoit la douleur sans bornes où nous nous livrions sans ménagement , avança , hélas ! peut-être de quelques instans , celui qui devoit mettre le comble à notre désespoir. Il n'articula plus que des

de la Baronne de Blémon. 79

mots sans ordre & sans suite , & expira peu après en prononçant mon nom.

Je ne me rappelle point , sans frémir, l'affreux moment qui suivit celui de sa mort : on fut obligé d'user de violence pour nous entraîner hors de sa chambre , Mademoiselle de Blémon & moi.

Sa mere fut celle qui offrit le moins de résistance. Sans répandre une larme , sans proférer une seule parole , elle se laissa conduire où on voulut. Le Baron , à la hâte , fit préparer notre départ de ce funeste lieu , pour nous emmener chez lui ; & nous partimes après que le Chevalier eut donné secrettement ses ordres pour faire rendre les derniers devoirs à son frere. Le mien resta pour les faire exécuter , & revint chez M. de Blémon quelques jours après nous rejoindre.

D iv

Tel fut le sort de ma première passion ; elle laissa dans mon ame une impression de tendresse qui ne s'effaça jamais , & dont , par la suite , on a bien des fois abusé. Mon cœur , formé pour l'amour , en avoit pour ainsi dire goûté , en naissant , tous les charmes. Il est certain que le Marquis étoit parvenu à m'inspirer pour lui des sentimens , dont on est rarement capable à l'âge que j'avois alors. Je regrettai douloureusement sa perte : dans combien d'erreurs ne m'a pas précipité le desir de la réparer ?

Mais mon malheur n'étoit point encore ce qu'il pouvoit être : il me restoit dans la Marquise , une mere tendre , un guide assuré , une amie véritable ; elle devoit encore m'être enlevée.

Madame de Clarcy , après trois

de la Baronne de Blémon. 81
mois écoulés depuis la mort de son fils , ayant toujours , dans cet espace de temps , conservé toute la violence de la douleur du premier moment , tomba enfin malade chez le Baron , où nous étions restées , & d'où elle n'avoit pas paru desirer sortir.

Quelque peu dangereuse que nous semblât sa maladie , elle ne se trompa point aux suites qu'elle devoit avoir ; elle nous laissoit souvent entrevoir avec combien d'ardeur elle en desiroit la fin. Vous ne m'aimez donc pas , lui disoit un jour tristement le Chevalier (que je ne nommerai plus que le Marquis de Clarcy ;) je ne condamne point votre douleur ; elle est juste , & vous sçavez si je la partage ; mais je dois me plaindre de son excès. Mon frere a-t-il donc emporté toute votre ten-

dresse ? Avez-vous tout perdu en le perdant ? Ne vous est-il rien resté ? Suis-je moins tendre, moins respectueux, moins digne enfin de vos bontés que lui ?

Vous êtes, mon cher fils, répondoit d'un air pénétré la Marquise, tout ce que je peux souhaiter que vous soyez ; je serois morte de votre perte comme je mourrai de la sienne.

Cependant, comme son état n'annonçoit rien qui pût nous faire prévoir l'accomplissement de cette prédiction, nous étions bien éloignés de la croire si proche ; nous espérions au contraire que le temps affoiblirait ses funestes idées ; nous nous imaginions qu'il devoit produire, sur le cœur de Madame de Clarcy, l'effet que nous sentions qu'il produisoit insensiblement sur les nôtres ; nous

ne faisons pas réflexion à la différence de nos âges , à celle de nos sentimens , & à la violence de ceux que nous avoient fait éprouver la perte du Marquis : c'étoit parce que notre douleur avoit été sans bornes , qu'il falloit nécessairement qu'elle eût un terme ; celle de la Marquise , quoique extrême , avoit été moins impétueuse , au moins extérieurement : renfermée toute en elle-même , & concentrée pour ainsi dire dans le fond de son cœur , elle ne s'étoit point exhalée par les plaintes, les soupirs & les larmes : ce fut peut-être cette raison qui la fit succomber comme ce put être celle qui nous fit résister à la nôtre.

Mademoiselle de Blémon & moi , toujours occupées de nos regrets & de leur cause , étions devenues inséparables : nous pas-

sions les jours & une bonne partie des nuits à nous en entretenir ; notre douleur , en perdant de sa première vivacité , avoit acquis ce caractère doux & tendre qui remplit tristement l'ame , mais qui ne la déchire plus. Ce fut alors que Mademoiselle de Blémon me confia le dessein qu'elle avoit formé de renoncer au monde , & qu'elle avoit compté exécuter après mon mariage avec M. de Clarcy : je fus d'abord effrayée de sa résolution , & il me vint ensuite dans l'idée d'en former une semblable ; mais elle m'en détourna. Vous n'avez que peu d'années moins que moi , me dit-elle , mais ce peu , à nos âges , est bien considérable. On pense rarement à vingt ans comme on pensoit à quinze ; & les regrets inutiles d'une démarche précipi-

de la Baronne de Blémond. 85

tée, contre laquelle il n'est plus possible de revenir, conduisent toujours au désespoir. Vous êtes faite pour le monde : la solitude ne peut convenir à la sensibilité de votre cœur ; votre malheureux amant n'a pu que la faire naître ; il n'a pas eu le temps de l'épuiser, & il y a toute apparence que vous aimerez encore. Il n'en est pas de même de moi ; je sens, à l'horreur que m'inspire tout engagement, que ma première passion sera la dernière de ma vie : elle prit malgré moi naissance dans mon cœur : elle s'y est fortifiée malgré les plus sincères & les plus terribles efforts pour la détruire. Je n'avois pas, M. de Clarcy vivant, plus d'espérance de la voir heureuse, que je n'en ai à présent qu'il n'est plus. Ce n'est donc point au désespoir que

me cause la perte , que je m'im-
mole ; c'est à ma seule passion
pour lui que je me sacrifie. Sans
mon amitié pour vous , continua-
t-elle , que notre commun mal-
heur , je l'avoue , a fait naître , je
n'aurois pas différé d'exécuter ce
projet ; mais je vous étois trop
nécessaire dans les premiers tranf-
ports de notre douleur , & j'aime-
à penser que mutuellement nous
avons contribué à en adoucir l'a-
mertume. Je vous avouerai de-
plus , ajouta-t-elle , que la con-
noissance que j'ai des sentimens
de mon pere pour vous , est un
des motifs qui m'a retenue. Je ne
me suis certainement pas flattée
qu'il pût remplir dans votre cœur
le vuide qu'y laisse la perte d'un
amant adoré ; mais , enfin , il vous
aime aussi ardemment que vous
en étiez aimée : il a mille vertus ;

vous avez de l'amitié, de l'estime pour lui ; tous ces sentimens réunis, s'ils ne valent pas de l'amour, peuvent au moins y suppléer dans une ame telle que la vôtre.

Mademoiselle de Blémon ajouta ensuite beaucoup de raisons pour me déterminer en faveur de son pere ; mais le moment de me les faire écouter n'étoit point encore arrivé. J'essayai à mon tour , avec aussi peu de succès, de la détourner de ses idées de retraite ; je hazardai même quelques mots de l'amour si tendre, si constant, du Marquis de Clarcy. Et c'est mon extrême indifférence pour lui , me répondit-elle , qui me prouve que je n'aimerai de ma vie ; s'il étoit possible que je devinssé sensible encore une fois , lui seul seroit digne de me la rendre. Je vois

& je connois tout ce qu'il vaut ; figure charmante , esprit agréable , ame vertueuse , cœur sensible ; voilà ce qu'est M. de Clarcy. Vous voyez que je lui rends justice , mais je ne l'aime point.

Nous avions sans cesse ensemble de semblables conversations , dont le résultat étoit toujours de regretter & de pleurer la perte que nous avions faite : ce fut alors que l'état de langueur où étoit la Marquise parut augmenter visiblement. Il s'y joignit même une fièvre lente qui la consumoit peu à peu ; la certitude de sa fin , qu'elle avoit tant désiré depuis la mort de son fils , & qu'elle sentoit approcher de jour en jour , rendit ses derniers momens plus tranquilles ; elle n'étoit occupée que du soin de

nous consoler. Cessez , ma chere Laure , me dit-elle un jour , qu'avec raison elle se jugeoit plus mal qu'à l'ordinaire , & que je me trouvois seule auprès d'elle ; cessez de répandre des larmes : il est tems que la source s'en tarisse ; mon malheureux fils ne vous en a que trop coûté : vivez pour chérir sa mémoire , & pour conserver la mienne ; ma vie est si douloureuse , que vous devez peu vous affliger de la voir finir. Je n'ai qu'un seul regret en la quittant , c'est de vous laisser à votre âge exposée à tous les dangers que peuvent vous faire courir votre jeunesse , vos charmes & la tendresse de votre cœur. Il y auroit , à ce sujet , un moyen certain de dissiper mes inquiétudes ; le Baron vous aime plus que jamais : faites-vous l'es-

fort de répondre à ses vœux ; c'est un tendre pere que je vous rends , pour une bien tendre mere que vous allez perdre. Vos parens , par la disposition qu'ils ont fait de leurs biens en les laissant presque tous à votre frere , vous ont réduit à très-peu de fortune ; celle de M. de Blémon est considérable : sa fille qui vous aime vous la verra partager avec plaisir. Je ne vous cache point , ajouta-t-elle , que si vous me le promettiez , vous rendriez mes derniers instans aussi heureux qu'ils peuvent l'être ; j'aurois bien encore un souhait à former pour le bonheur de mon fils ; mais j'ai trop démêlé que le cœur de ce qu'il aime s'y refuse , pour croire qu'il s'accomplisse jamais. La connoissance que j'ai du caractère du Marquis , me rassure

cependant sur le chagrin que pourra lui causer par la suite l'insensibilité de sa maîtresse ; lorsqu'il aura perdu toute espérance il se consolera. Puisse le Ciel , continua-t-elle tendrement , répandre sur lui , sur vous , sur votre frere , tous les biens que je vous désire à tous ; puissiez-vous vous aimer toujours & vous souvenir de moi quelquefois : venez , Monsieur , dit-elle au Baron , qui entra dans ce moment ; venez recevoir un dépôt précieux que mon estime & mon amitié vous confient. C'est entre vos mains que je remets Laure ; si elle veut en croire ma tendresse pour elle & les conseils qu'elle lui donne , elle ne mettra plus d'obstacle à tous les biens que vous voulez lui faire ; dites-moi que vous les accepterez un jour ,

ma chere Laure , me dit-elle ;
je ne vous en prescris pas le moment , il suffit à ma tranquillité d'être sûre qu'il arrivera.

J'avois le cœur trop ferré pour pouvoir lui répondre : j'étois à genoux à côté de son lit ; je lui tenois les mains que j'arrosois de mes larmes : elle voulut profiter de ce moment de trouble ; elle fit signe au Baron d'approcher ; elle prit une de mes mains qu'elle lui présenta ; Monsieur de Blémon se mit à genoux pour la recevoir. Ne craignez point, charmante Laure , me dit-il d'une voix que les sanglots entrecoupoient , que j'abuse jamais de l'espèce d'engagement qu'on vous fait contracter aujourd'hui , & que je veuille m'en prévaloir un jour ; j'attendrai toute ma vie, s'il le faut , que votre cœur

daigne le confirmer ; & si un instant avant que j'expire , je puis obtenir son aveu , je mourrai le plus fortuné des hommes. Mademoiselle de Blémon , le Marquis & mon frere , qui survinrent , furent instruits par Madame de Clarcy de ce qui venoit de se passer ; l'aimable fille du Baron qui m'aimoit sincèrement , fut avec transport embrasser son pere , & vint m'embrasser ensuite avec tendresse ; il est donc pour moi des plaisirs , me dit-elle , j'en goûte un bien doux dans ce moment. Vous pourriez ajouter à celui que j'éprouve , lui dit la Marquise ; mon fils sera-t-il le seul malheureux ? Et , en perdant tout ce qui lui est cher , n'y aura-t-il point pour lui de dédommagemens à espérer ? ... Je désirerois bien sincèrement

seilla non-seulement de s'absenter d'elle , mais de quitter même la province pour quelque tems ; elle chargea mon frere de le suivre & de partir avec lui. Pour moi , elle m'ordonna d'entrer dans un Couvent , & d'y rester jusqu'à l'instant où je serois déterminée à consentir que le Baron vînt m'en retirer pour recevoir ma main : enfin , après avoir tout prévu avec une présence d'esprit admirable , & supplié M. de Blémon de faire porter son corps à Clarcy-, pour être inhumé auprès de celui de son fils , la Marquise , à quelques jours de là , sans que son mal parût augmenter , sans crainte , sans trouble , sans inquiétude , quitta doucement la vie entre nos bras.

Quelque préparés que nous dussions être à ce malheur , il ne nous en fut pas moins sensible.

Notre

Notre douleur fut digne de la perte qui la caufoit : après que les premiers transports en furent paffés , nous nous difposâmes à exécuter les dernières volontés de Madame de Clarcy ; fon fils ayant mis ordre à fes affaires , fe prépara , ainfi qu'elle l'avoit exigé de lui , à quitter la province : fans hazarder le moindre reproche à Mademoifelle de Blémon fur la trifte néceffité que lui impofoit fon indifférence , en le forçant à s'éloigner d'elle , fans proférer une plainte , fans fe permettre un murmure , fans même prefque lui parler de fon amour , il lui fit les adieux les plus tendres ; elle les reçut avec fenfibilité.

Je ne me pardonnerai jamais , lui dit-elle d'un air obligeant , le chagrin que vous caufe mon injuftice ; je ne m'en confolerai que

I. Part.

E

lorsque le temps, l'éloignement & un objet plus digne de vous plaire, vous en aura consolé vous-même. Comptez au reste que votre sort m'intéressera toujours ; qu'au défaut de l'amour que mon malheureux cœur vous refuse, il vous accorde la plus sincère amitié ; que cette amitié durera autant que ma vie, & que les vœux qu'elle me fera former pour votre bonheur, vous suivront toujours & en tout lieu, jusqu'à ce qu'enfin j'apprenne que vous jouissiez de tout celui que je vous souhaite. Les larmes que le Marquis ne put retenir, furent sa seule réponse. Après lui avoir avec ardeur baisé la main & tendrement embrassé M. de Blémon, il me serra avec saisissement dans ses bras, & s'arracha enfin à des objets si chers. Mon frere, ainsi qu'on en étoit

convenu , le suivit , & ils partirent ensemble pour se rendre en Flandre , où étoient leurs Régimens. Les espérances de la Marquise , sur l'effet de l'absence , se justifient avec le temps : insensiblement M. de Clarcy sentit éteindre son amour avec son espoir , & une nouvelle passion acheva de le guérir entièrement de la première. J'aurai par la suite occasion de parler encore de lui , & de rapporter quelques événemens de sa vie & de celle de mon frère , qui ont une forte de liaison avec ceux de la mienne. Dès qu'ils furent partis , je ne m'occupai plus que des préparatifs nécessaires pour mon entrée dans le Couvent , où M. de Blémon devoit me conduire. Sa fille , dont il ignoroit le dessein , obtint facilement de lui la permission de m'y

suivre , d'autant plus volontiers ; qu'il croyoit avoir besoin d'elle auprès de moi pour achever de me résoudre à exécuter en entier les derniers ordres de la Marquise,

Nous partimes donc pour Clermont. Le Couvent où j'avois été élevée , étant celui que j'avois choisi pour ma retraite , le Baron nous y accompagna , & , après avoir vivement recommandé ses intérêts à sa fille , & être convenu qu'il reviendrait incessamment nous voir , il reprit la route de sa Terre.

Les premiers mois s'écoulerent dans les gémissemens & les pleurs. Le Baron venoit souvent mêler les siens aux nôtres ; il attendoit avec impatience , mais sans trop oser me presser , l'instant marqué pour son bonheur.

de la Baronne de Blémon. 101

Comme il n'est pas dans la nature d'être continuellement affligé, sur-tout à quinze & dix-huit ans, les larmes de Mademoiselle de Blémon & les miennes se tarirent peu à peu; mais mon amie, toujours inébranlable dans le dessein de quitter le monde, n'attendoit, pour y renoncer, que le mariage de son père; pour lequel je commençois à marquer moins de répugnance. Quels que fussent mes efforts pour la faire changer de résolution, & pour tâcher à mon tour de l'attendrir en faveur du Marquis, qui pour lors n'étoit point encore guéri de son amour pour elle, je n'en pus obtenir d'autre réponse que celle qu'elle m'avoit déjà faite plusieurs fois; & rien ne fut capable de la détourner de son projet.

Nous avions admis dans notre

E iij

société une Religieuse que ma grande jeunesse m'avoit empêché de connoître la première fois que j'avois été au Couvent ; une figure exactement telle que les romans les représentent dans leurs héroïnes, nous avoit frappé d'abord : un air triste & de langueur, répandu dans toute sa physionomie, & qui sembloit annoncer une ame à peu près dans les dispositions où se trouvoient les nôtres, nous avoit intéressé. Je n'ai jamais vu de femme plus régulièrement belle ni plus touchante que cette fille ; son caractère & son cœur étoient dignes de sa figure ; nous nous attachâmes sincèrement à elle, Mademoiselle de Blémon sur-tout, qui, se destinant au même genre de vie, s'estimoit heureuse de trouver une amie aimable qui pût un jour oc-

cuper ma place auprès d'elle.

Lucie (c'étoit le nom de cette Religieuse) mit, ainsi que moi, tout en usage pour dégoûter de son état Mademoiselle de Blémon. Vous ne connoissez pas le cloître, lui disoit-elle, & combien il est difficile d'y acquérir ou d'y conserver cette paix & cette tranquillité dont on se figure que nous y jouissons. Je ne parle point de toutes les petites misères qu'il renferme, & auxquelles ne se soumet pas cependant sans peine un esprit raisonnable; je ne vous parle pas non plus de cette uniformité de vie qu'on y mene, qui, à la longue, fait souvent naître l'ennui, que bientôt suit le dégoût. De la raison suffiroit pour se plier aux unes, & pour soutenir l'autre; mais je vous parle de toutes les différentes passions qui y ré-

gnent, & qui, en agitant le cœur de la plupart de celles qui habitent nos retraites, sont le tourment continuel des caractères heureux qui s'en trouvent exempts : l'intérêt, la jalousie, l'hypocrisie, l'ambition même, tyrannisent ici les cœurs avec autant & plus d'empire peut-être que dans le monde ; & , à le prendre en général, on peut dire que le cloître renferme autant de vices réels, que de fausses vertus.

Il est cependant deux temps dans la vie, où l'on peut soutenir celle de Religieuse ; les premières années, où, près encore des préjugés de l'enfance, aucune passion n'a pu les affoiblir ; & les dernières années, où ces mêmes préjugés, par l'affoiblissement & le dépérissement de la nature, ont repris toutes leurs forces : inuti-

les regrets, desirs dévorans, cruel désespoir ! voilà ce qui pour l'ordinaire, remplit l'espace de l'un à l'autre âge. J'ai vécu cinq ans dans différens Couvens, avant que de former dans celui-ci mes derniers engagements ; partout j'ai trouvé le tableau que je vous trace ; mais, ajouta-t-elle avec un soupir, ma situation ne m'a pas laissé la liberté de choisir un état : celui que j'ai pris étoit le seul qui me restoit à prendre. Lucie, en achevant ces mots, avoit les yeux baignés de pleurs ; cela nous donna, à Mademoiselle de Blémon & à moi, la curiosité d'apprendre le sujet qui l'avoit contrainte d'embrasser un genre de vie, pour lequel elle sembloit avoir une si forte répugnance.

Hélas ! reprit-elle, qu'exigez-vous de moi ? Comment oserai-je

vous faire l'aveu de la malheureuse foiblesse qui m'a précipitée dans le gouffre d'ennuis où je suis plongée ? En faisant naître votre compassion , ne perdrai-je pas votre estime ? Vos cœurs ne sont que tendres ; ils n'ont jamais cessé d'être vertueux ; vous n'avez éprouvé que l'amertume des regrets ; vous ne connoissez pas la honte des remords ; mais, enfin il n'importe , vous le desirerez ; je vais vous satisfaire. Alors , sans nous donner le temps de la rassurer sur ses appréhensions , elle nous fit à peu près , telle que je vais la rapporter , l'histoire de sa vie.

Fin de la premiere Partie.

LE DANGER

DES LIAISONS,

ou

MEMOIRES DE LA BARONNE *DE BLEMON.*

Par Madame la M... de S. A.

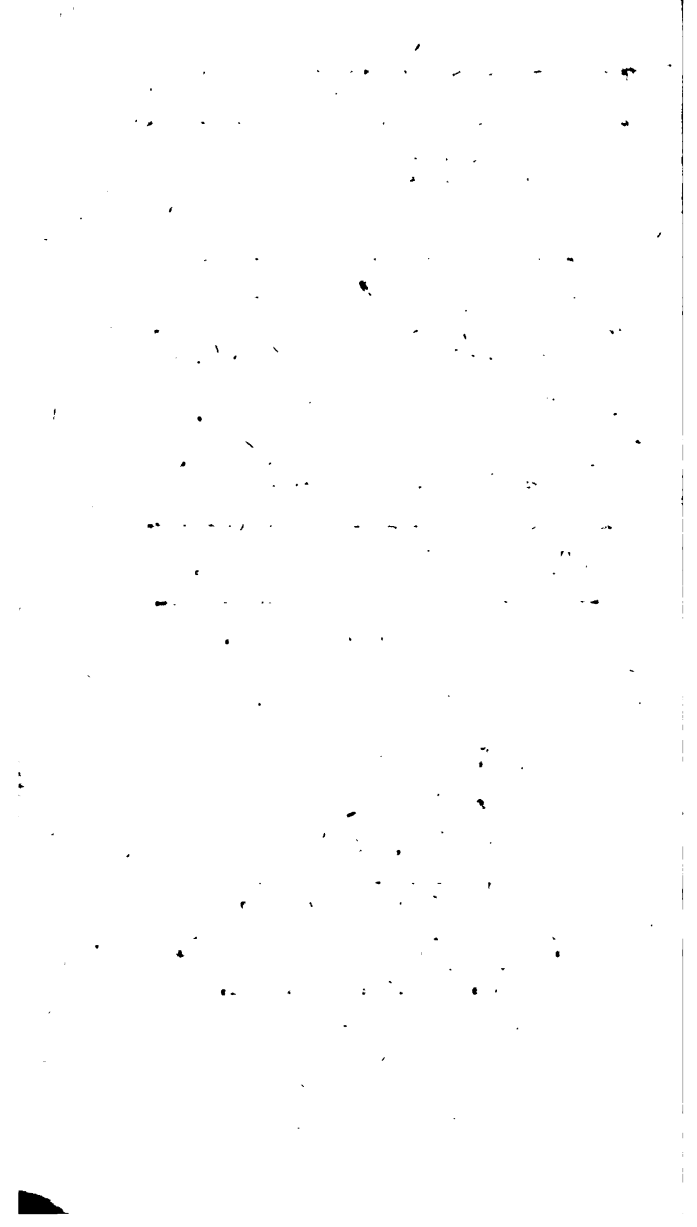
TOME PREMIER.

SECONDE PARTIE.



A GENEVE,

M. DCC. LXIII.



servée à ma mere , & qui s'étoit entièrement éteinte à la sienne.

Madame Habert (c'est le nom de la parente à qui je fus confiée) jouissoit d'un très gros revenu : elle avoit été très-jolie , & sa figure lui avoit fait faire , à vingt ans , la conquête d'un homme de finance qui l'avoit épousée , dont elle n'avoit pas eu d'enfans , & qui , à sa mort , lui avoit laissé la jouissance de tous ses biens ; sa jeunesse avoit été vive & brillante : on prétendoit même qu'elle avoit été encore quelque chose de plus. Quoi qu'il en soit , le déclin de l'âge , & les infirmités la firent , comme c'est l'ordinaire , tomber dans l'excès contraire : Un Directeur zélé , animé autant peut-être du desir de gouverner ses biens , que de celui de guider sa conscience , s'en étoit emparé.

Les femmes nées tendres (& on affuroit que Madame Habert l'avoit été) conservent une sorte de sensibilité qui appartient autant à la foiblesse qu'à la bonté de leur cœur : ce fut à cette cause que je dus les soins qu'elle voulut bien prendre de moi. Un principe, qu'on dit être de charité, me fit recevoir chez elle, & je fus élevée avec toute la négligence & la froideur que ce motif inspire à ce qu'on appelle dévots & dévotes de profession. On me confia entièrement à la premiere Gouvernante qui se présenta, sans daigner s'informer si elle étoit propre à l'emploi dont on la chargeoit.

C'est cette femme qui est la premiere cause de mes malheurs. Madame Fleury (c'étoit son nom) étoit âgée d'environ quarante-cinq ans ; elle s'étoit donné pour

de la Baronne de Blémon. 111

veuve , quoiqu'elle n'eût jamais été mariée. Elle avoit été Marchande de modes ; ce commerce ne lui ayant pas réussi , elle s'étoit mêlée de quelqu'autre , qui , lui ayant attiré plusieurs mortifications essentielles de la part des Magistrats obligés de veiller au maintien de l'ordre & des bonnes mœurs , lui avoit fait prendre le parti de mener à l'avenir une vie moins sujette aux événemens & aux révolutions. Je ne sçais par quel hazard , ni comment elle put trouver le moyen de pénétrer chez Madame Habert , & d'y être reçue : mais , de quelque façon que la chose soit arrivée , voilà les dignes mains à qui je fus remise ; j'avois à peine trois ans alors.

Pour vous faire comprendre combien pouvoit m'être fatale l'éducation que j'ai reçue , il faut

vous faire connoître mon caractère & mon cœur, c'est à-dire, ce qu'ils étoient avant que les malheurs les eussent entièrement changés. Le fonds de mon caractère, naturellement un peu mélancholique, est une sensibilité extrême. Jamais femme n'a reçu de la nature un cœur plus tendre, plus passionné que le mien, plus susceptible d'impression, & en même-temps plus constant pour quelque espèce de sentiment qu'il ait éprouvé ; soit amitié, soit amour ; du reste, douce, complaisante, égale, reconnoissante ; aimant la vertu, craignant le vice ; mais, hélas ! de quoi m'a préservé mon goût pour l'une & mon horreur pour l'autre ! Vous vous figurez aisément que, telle que je viens de me peindre, j'avois bien des dangers à courir,

•

Pour y mettre le comble , il ne faloit que la mort de Madame Habert ; elle mourut : j'avois alors quatorze ans. Comme elle ne m'avoit jamais donné de preuves de tendresse , qu'au contraire j'en avois été toujours très - froidement traitée , je fus peu sensible à sa perte. La Fleury , adroite & insinuante comme le sont ordinairement toutes les femmes de son espèce , avoit sçu gagner son amitié & sa confiance : elle lui donna dans ses derniers momens des preuves de l'une & de l'autre , en lui faisant , par son testament , un présent considérable , & en lui remettant avec ma personne une modique somme d'argent qu'elle me donnoit pour assurer ma dot dans un Couvent ; son intention ayant toujours été de me faire Religieuse. Le sur-

plus de tout ce qu'elle se trouva posséder, qui consistoit en un mobilier immense, fut par son ordre remis à son Directeur, pour être employé au soulagement des pauvres.

Ce fut sans doute pour répondre avec diligence à ses pieuses intentions que le charitable personnage ne nous donna seulement pas le temps de chercher un azile. A peine Madame Habert fut-elle expirée, qu'il nous fallut avec précipitation quitter sa maison, & nous fumes forcées de nous retirer dans un appartement garni jusqu'à ce que nous eussions pris d'autres mesures.

Me voilà donc livrée à la Fleury. Cette femme, que je ne pouvois connoître que pour ce qu'elle avoit l'air d'être, étoit la seule personne dans le monde de qui

j'eusse reçu des soins & des marques de tendresse. Etoit-il surprenant que j'eusse pour elle tous les sentimens dont je pouvois être capable ? Son attention à prévenir mes moindres desirs, sa complaisance à les satisfaire, augmentant à mesure que j'avançois en âge , augmentoit aussi mon attachement pour elle.

Nous ne fumes pas sorties de chez Madame Habert , que la Fleury s'occupa du soin de nous chercher un logement. En ayant trouvé un qui nous convenoit , après l'avoir fait proprement & commodement meubler , nous fumes nous y établir.

Je me souviens encore du discours qu'elle me tint le premier jour que nous fumes l'habiter.

Vous n'êtes plus un enfant, ma chere Lucie, me dit-elle ; vous

touchez au moment heureux où doivent se développer tous vos charmes : il est intéressant pour votre bonheur & votre fortune , que vous profitiez avec avantage du temps brillant de votre première jeunesse : je connois trop vos goûts & vos penchans pour croire que votre projet soit de remplir les intentions de Madame Habert , en vous ensevelissant dans un cloître. Qu'y feriez-vous de ce cœur si tendre que vous a donné la nature , don précieux qu'elle ne vous a accordé que pour le faire valoir ? Il faut donc songer à des arrangemens qui puissent mieux vous convenir , & c'est de quoi je me charge ; mais il faut réparer auparavant ce qu'il y a eu de négligé dans votre éducation. Vous n'avez tout juste que de la beauté ; c'est beaucoup sans

doute, mais ce n'est pas assez : il faut encore des graces ; & , pour cela , il vous faut quelques maîtres que la froide indifférence de votre parente vous a fait refuser , & que je suis résolue de vous donner. Pour vous délasser des petites fatigues que pourra vous causer l'étude , je vous menerai souvent aux spectacles ; mais comme il n'est pas encore temps que vous paroissiez dans le monde , nous éviterons avec soin l'éclat & tout ce qui pourroit vous faire remarquer. Vous serez par la suite amplement dédommée de cette contrainte : j'ai imaginé pour vous un plan de conduite qui , faite comme vous êtes , ne peut manquer de réussir. Je veux vous rendre un jour la plus heureuse femme de Paris ; je ne vous demande , pour y parvenir , que de vous lais-

ser conduire. Il faut une docilité extrême pour tous mes conseils, & une confiance sans bornes en mes lumieres : ce sont là les seuls moyens de vous arracher à l'infortune.

Au reste, ajouta-t-elle, comme je veux prévenir l'ennui que pourroit vous causer avec le temps l'unique société d'une femme de mon âge, je fais venir de ma province deux de mes nièces qui sont plus près du vôtre ; elles vous aideront à supporter la solitude à laquelle ma tendresse pour vous me force de vous condamner.

Effectivement, quelques jours après, la Fleury me présenta ses deux prétendues nièces, qu'elle me dit être arrivées dans l'instant. C'étoit deux jeunes filles de dix-huit ans, à qui la fraîcheur de l'âge renoit lieu de beauté. Je ne sçais

quoi d'indécemment libre dans leur physionomie, dans leur maintien, même dans leur ajustement, quoiqu'il eût l'air d'être simple, & qu'il semblât fait pour être modeste, me frappa & me déplut au premier coup d'œil. Quelques efforts qu'elles fissent dans la suite pour me plaire, elles ne purent me faire revenir de l'éloignement que j'avois conçu pour elles dès le premier abord. Leur tante qui s'en apperçut, & qui avoit une attention extrême pour tout ce qui pouvoit me faire peine ou plaisir, ne leur permit plus que rarement de me voir; ce qui étoit d'autant plus facile, que mon appartement, qui tenoit à celui de la Fleury, étoit entièrement séparé des leurs, & n'y avoit aucune espèce de communication.

Il faut remarquer que, si la

Fleury, dans le temps que nous étions chez Madame Habert, ne m'avoit point donné, dans mon éducation, de principes de vertu, elle n'avoit osé au moins m'en inspirer de contraires ; elle ignoroit ce que je deviendrois un jour, &, sans intérêt alors sur ce qui pouvoit me regarder, elle m'avoit avec indifférence abandonné au soin de la nature. L'expérience de cette femme, lorsque je lui fus remise, & qu'elle put former des desseins sur moi, lui fit connoître que, née pour le bien, elle trouveroit quelques difficultés à me déterminer au mal : ma situation seule lui donna l'espérance de m'y conduire : elle avoit démêlé mon goût pour le plaisir, mon horreur pour le cloître ; elle ne connoissoit qu'un moyen de m'y soustraire, & elle contoit sur la
nécessité

nécessité où je serois de m'en servir.

Il étoit simple qu'avec de telles idées, elle prît quelques précautions pour me cacher l'abîme où elle vouloit me précipiter : elle se flattoit que je ne l'apercevrais que lorsqu'il me seroit impossible de m'en retirer. La crainte même que ces filles, qu'elle disoit ses nièces, ne me donnassent à la fin quelque soupçon, la détermina à s'en défaire, & , sous prétexte qu'elles étoient redemandées par leurs familles qui les vouloient, disoit-on, établir dans leur province, elle les renvoya trois mois après leur arrivée. Immédiatement après leur départ, nous quittâmes le logement que nous occupions au Fauxbourg Saint-Germain, & nous vinmes nous établir au Marais, où la vie sim-

ple & retirée que nous menions, nous fit faire connoissance avec plusieurs femmes dans la Bourgeoise, dans le nombre desquelles je fis choix, pour mon amie, de la veuve d'un Notaire, âgée de vingt cinq ans, assez jolie & de l'esprit le plus adroit & le plus insinuant : c'est cette liaison qui a causé ma perte.

Six mois s'étoient écoulés depuis la mort de Madame Habert : la Fleury jugea qu'il étoit temps de mettre fin à l'ennui de ma retraite, & elle résolut de me faire paroître dans le monde.

Vous voilà comme je vous desirois, me dit-elle un jour, il est temps de faire paroître vos charmes ; souvenez-vous que vous êtes sans fortune, qu'il faut absolument en faire une ; je vous la promets ; je vous l'affure même.

brillante , si vous voulez m'en croire. Je n'ai rien négligé de ce qui pouvoit vous y faire parvenir : c'est à vous à présent à répondre à mes soins , & à ne les pas rendre inutiles. J'ai bien à ce sujet des conseils à vous donner ; mais ce n'en est pas encore le moment : vous n'en avez pas besoin pour plaire ; c'est quand vous aurez plu qu'ils vous seront nécessaires.

Ma premiere sortie d'éclat fut destinée à la promenade. De toutes celles de Paris , je ne connoissois que le Luxembourg. On arrêta donc que je paroîtrois aux Thuilleries un de ces jours marqués , où tout ce que Paris renferme , semble être convenu de se rendre. Rien ne fut négligé de tout ce qui pouvoit contribuer à faire valoir ces tristes attraits dont la nature ne semble m'avoir douée

que pour mon infortune. Mon ajustement cependant, malgré les plus galantes recherches, avoit un air de simplicité & de modestie qui ne le rendoit que plus piquant & plus agréable.

La Fleury, après m'avoir accablé des éloges les plus outrés sur ma figure, me confia à cette veuve de Notaire dont je vous ai parlé, & dont, de mon consentement, elle avoit fait choix pour me mener dans le monde, où elle avoit ses raisons pour ne point paroître avec moi, qu'elle voila du prétexte de son âge & de quelques infirmités qui en étoient une suite. Je montai donc en carrosse avec Madame de Ville (c'est le nom de mon amie) & nous partîmes.

En arrivant au Pont tournant, un carrosse roulant avec impétuosité

sité, accrocha le nôtre, & le choqua d'une telle violence, qu'il s'en fallut peu qu'il ne le renversât. Je mis avec vivacité la tête à la portière, pour crier au Cocher de prendre garde à ce qu'il faisoit ; &, dans le moment, un homme seul qui étoit dans l'autre équipage, fit le même mouvement & la même recommandation. Comme nos deux voitures étoient prises l'une à l'autre, nous eumes le temps de nous fixer ; il eut même celui de me faire quelques excuses sur l'étourderie de son Cocher. Ce léger accident passé, les deux carosses continuerent leur route, & arrêterent presque en même-temps à la porte des Thuilleries. L'inconnu, qui m'avoit devancé de quelques minutes, étoit déjà descendu du sien ; il s'arrêta pour me laisser passer, &, m'ayant sa-

lué noblement & avec grace , il nous suivit dans le jardin. C'étoit un de ces beaux jours sur la fin du printemps , où la chaleur est modérée encore : tout Paris étoit à la promenade. Madame de Ville , qui étoit entrée fort jeune dans le monde , en connoissoit beaucoup de vûe & de nom ; elle me faisoit remarquer tous ceux & celles qu'elle jugeoit dignes d'une attention plus particulière , me les nommoit , & ajoutoit toujours quelques anecdotes malignes de leur vie. J'avouerai que , quelque plaisir qu'elle me causât , je ne l'écoutois cependant pas sans distraction.

Une troupe de jeunes gens qui avoient joint l'inconnu , qui ne cessoit point de nous suivre , malgré les louanges qu'ils me donnoient tout haut , & que la plus

exacte pudeur n'accompagnoit pas toujours, n'étoit pas non plus ce qui m'occupoit. Il faut en convenir ; de tous les objets que j'avois sous les yeux , aucun ne les intéressoit que ce même inconnu. Un éloge mesuré qu'il fit de moi , & décentement galant , si différent de ceux que je venois d'entendre , acheva de lui mériter de ma part un examen plus particulier que celui que j'avois déjà fait de sa personne. Pour excuser une si prompte & si vive impression , permettez que je vous le peigne. M. de Morcour (c'est le nom que j'ai sçu depuis qu'il portoit) étoit fils d'un des plus riches Financiers du Royaume. Son pere n'étoit plus ; sa mere vivoit encore. Sa fortune étoit immense. Ah ! qu'il remplissoit mal l'idée qu'on se forme ordinairement d'un Financier !

Figurez-vous toute la noblesse qui peut faire valoir une taille haute & régulièrement prise ; ajoutez à cette taille , des graces dans le maintien , sans affectation ; de l'aisance dans les manieres , sans indécence ; ajoutez encore une tête charmante , des yeux & un regard que je n'ai vu qu'à lui , la bouche la plus agréable , le sourire le plus fin , les dents les plus admirables , le son de voix le plus touchant : voilà ce que M. de Morcour me parut être , & ce qu'effectivement il étoit. Je ne pus m'empêcher d'interrompre Madame de Ville qui continuoit ses observations , pour lui demander , en le lui faisant remarquer , si elle ne le connoissoit pas. Après qu'elle l'eut attentivement regardé , elle me répondit que non , qu'elle ne l'avoit jamais vu : ainsi , malgré ma

curiosité, je fus forcée de sortir des Thuilleries sans être plus instruite.

Je prolongeai la promenade aussi long - temps qu'il me fut possible. Notre inconnu, qui ne nous avoit pas perdu de vue, voyant que nous nous disposions à la terminer, nous devança de quelques pas pour faire avancer notre carrosse. Madame de Ville lui fit un remerciement poli de cette attention ; une révérence embarrassée fut le seul que je pus lui faire. J'étois d'une émotion qui sûrement auroit été remarquée, si le peu de jour qu'il faisoit alors l'avoit permis. Il mit le comble à mon trouble en me présentant la main pour monter en carrosse : enfin, après de nouveaux remerciemens de la part de ma conductrice, nous nous éloignames, & je le perdis de vue.

Nous étions arrivés que le cœur me battoit encore : je n'avois pas , dans tout le chemin , proféré un seul mot ; je n'en pus proférer un seul de toute la soirée. Un mal de tête violent que je prëtextai , mit fin aux plaisanteries de Madame de Ville qui sans doute m'avoit pénétré , & aux questions de la Fleury qui se faisoit rendre le compte le plus exact des succès qu'elle prétendoit que je devois avoir eu. Je frémissois qu'il ne fût question de l'inconnu dans les réponses qu'on lui faisoit : infailliblement elle auroit lu sur mon visage l'intérêt qu'il m'inspiroit : heureusement qu'on ne parla de lui qu'à l'instant que je me levois pour me retirer dans ma chambre. La curiosité d'entendre ce qu'on alloit en dire , & le jugement qu'on alloit en porter ,

m'arrêta quelques momens à la porte. Madame de Ville faisoit alors l'histoire du jour ; elle la fit bien , car mon cœur l'applaudit. Je ne fermai point les yeux de toute la nuit : je vous épargne le détail des pensées qui m'occuperent ; vos cœurs sont tendres ; ils ont aimé : vous les devinez aisément.

L'abbatement où je parus le lendemain , persuada à la Fleury qu'effectivement j'avois été incommodée la veille : elle me demanda cependant si je voulois sortir , & où je desirerois aller : aux Thuilleries , répondis-je avec vivacité. L'air animé que je pris en ce moment , & la rougeur qui me couvrit le visage , lui firent sans doute faire quelques réflexions : elle me regarda fixement ; mon trouble en augmenta. Vous n'êtes

point dans votre assiette ordinaire, me dit-elle ; qu'avez-vous donc ? Cette question , toute simple qu'elle étoit , acheva de me déconcerter : je me mis à pleurer au lieu d'y répondre. Mais vous êtes étonnante , reprit-elle ; jamais je ne vous ai vu dans l'état où vous êtes ; vous avez sûrement quelque chose d'extraordinaire ; ne voulez-vous pas me l'apprendre ?

J'allois avoir à soutenir un examen embarrassant , & d'autant plus que j'ignorois moi-même ce qui se passoit dans mon ame : j'y éprouvois de la joie , de la tristesse , de la peine , du plaisir , tous les contraires enfin ; je n'avois pas quinze ans encore , comment aurois-je pu me reconnoître dans ce cahos d'idées & de sentimens ! Un Domestique , qui entra , mit heureusement fin à la désagréable

situation où j'étois : il dit quelques mots tout bas à la Fleury qui se leva avec précipitation , & qui sortit sur le champ. Madame de Ville qui entra quelques momens après , me fit agréablement la guerre sur la rêverie où elle me trouva plongée , & y ajouta quelques railleries fines sur mes distractions & mon mal de tête de la veille ; mais , s'apercevant qu'elle m'embarrassoit , elle détourna avec adresse la conversation , & ne me parla plus que de choses indifférentes.

Après plus de deux heures d'absence , la Fleury rentra. Allons , Mademoiselle , me dit-elle de la porte , préparez-vous à sortir ; j'ai donné ordre qu'on vous aille chercher un carosse ; vous paroissez avoir de l'humeur ; je veux que vous l'alliez dissiper. Madame ,

continua-t-elle en regardant Madame de Ville, aura la bonté de vous accompagner au Palais royal où j'ai dessein de vous envoyer aujourd'hui : je suis sûre que vous trouverez qu'il vaut bien les Thuilleries : ce mot me rendit tout mon embarras ; je rougis , je pâlis : la Fleury m'examinait ; aucun de mes mouvemens ne lui échappoit. Vous faites bien l'enfant , me dit-elle en haussant les épaules ; mais il faut vous le pardonner , cela est encore de votre âge ; avec le tems vous deviendrez raisonnable ; je l'espère du moins , & c'est pour vous que je le souhaite.

En vain je voulus faire difficulté de sortir ; il n'y eut pas moyen de s'en défendre ; il fallut s'habiller. Le carosse arriva , & nous partîmes , Madame de Ville

& moi. Il est de convention à Paris dans toutes les promenades publiques, quelques immenses qu'elles soient, de n'en occuper jamais qu'un très-petit espace, où se rend indistinctement tout le monde qui s'y promène. Pour nous conformer à cet usage, dont il n'est pas permis de s'écarter, nous gagnames ce qu'on appelle la grande allée; il y avoit beaucoup de monde, mais bientôt je n'y vis plus personne, lorsqu'après avoir assez indifféremment jetté les yeux de tous côtés, j'apperçus, au bord de l'allée où nous entrions à quelque distance de la foule, le seul objet dont j'étois occupée, mon inconnu seul, assis sur une chaise, qui paroissoit rêver profondément : le voilà, m'écriai-je, entraînée par un mouvement que je ne fus pas

maîtresse de réprimer. Je ne sçais si cette exclamation, qui fut très-bien remarquée de Madame de Ville, fut entendue de celui qui l'avoit causée ; mais il tourna la tête dans l'instant, & nous ayant apperçues, il se leva précipitamment, & vint au devant de nous. J'entendis peu le compliment qu'il nous fit : un tremblement universel me prit ; je ne pouvois me soutenir. Je me trouve mal, dis-je à demi voix ; effectivement ma pâleur effraya Madame de Ville & l'inconnu. Ils me prirent sous les bras, & m'aiderent à gagner une chaise. Ce petit accident fit événement dans la promenade. (Il faut à Paris très-peu de chose pour en faire un.) Nous fumes bientôt entourées de tout ce qui étoit dans le jardin ; le monde, de moment à autre, augmentoit

considérablement , malgré les soins de l'inconnu pour l'écarter.

Il faut vous arracher d'ici , me dit tout bas Madame de Ville : l'air que vous y respirez , est , je crois , très-dangereux à votre état. Alors elle me prit sous le bras , & se disposa à m'emmener. L'inconnu se mit en devoir de nous suivre : elle s'y opposa avec politesse ; elle accepta seulement son secours , pour lui aider à me tirer de la foule ; & , après l'en avoir remercié , & supplié sérieusement de ne nous pas conduire plus loin , elle m'entraîna plutôt que je ne la suivis , hors du jardin , & nous gagnames notre carosse.

Désolée de ce qui venoit de m'arriver , sans connoître bien précisément l'espèce de tort que je me reprochois , j'étois d'une confusion qui ne se peut qu'ima-

giner : absorbée dans mes idées , je gardois un profond silence ; Madame de Ville enfin m'obligea de le rompre. Comme il étoit de bonne heure, elle avoit ordonné au Cocher de nous conduire au bois de Boulogne. Je vois bien, me dit-elle en riant, après m'avoir quelques instans considérée avec attention, que, si je vous laisse faire, notre conversation prendra à peu près le train intéressant de celle d'hier : passe pour celle-là ; peut être ne sçaviez-vous pas bien alors ce que vous sentiez vous-même ? Mais n'est-il pas vrai que l'aventure qui vient de vous arriver, a débrouillé vos idées, & que vous êtes maintenant très-en état d'en rendre compte ? Je l'assurai, en rougissant, que je n'entendois rien du tout à ce qu'elle me vouloit dire.

Ah ! reprit-elle, je vais m'expliquer plus clairement : vous êtes fort jeune , fort tendre ; aucun objet n'a pu encore vous toucher ; vous n'avez jamais vu le monde ; vous y paroissez hier pour la première fois : vous êtes belle ; un jeune homme charmant (car il l'est) vous rencontre , vous admire , vous fuit. Son attention d'abord vous flatte , & finit par vous intéresser : son image se grave dans votre cœur , qui , formé pour aimer , le reçoit volontiers : la raison vous dit qu'il faudroit l'en bannir , qu'il y a de l'imprudence de se livrer à une impression , sous quelque forme agréable qu'elle se présente , lorsque l'objet en est inconnu. De-là des combats & des irrésolutions qui agitent , qui tourmentent , & qui , dans le vrai , redoublent le mal ,

au lieu de le guérir. Le même objet se présente encore aujourd'hui ; le trouble augmente ; le cœur palpite ; la tête tourne : voilà , je crois , à peu près votre histoire. M'entendez - vous bien à présent ?

Un tendre embrassement fut toute ma réponse. Avouez , reprit-elle , que vous voilà bien soulagée : rien n'est plus fatigant à garder que le secret de la situation où vous êtes ; il augmente les peines qu'elle cause , & diminue les plaisirs qu'elle donne. Il est cependant , poursuivit-elle , des précautions à prendre : il faut d'abord , & avant tout , connoître votre amant. Je croirois pouvoir répondre que le même trait qui a blessé votre cœur , a vivement frappé le sien ; mais cela ne suffit pas : il faut sçavoir quel but peut

avoir votre passion , quelle doit en être la fin , en un mot , ce que vous en devez espérer ou craindre.

Madame de Ville ajouta encore beaucoup d'avis à ce sujet , dont pas un ne tendoit à me faire combattre mon penchant. J'avois trop peu d'expérience , & j'étois trop préoccupée , pour m'appercevoir du danger que je courois , & où m'entraînoient insensiblement ses conseils. Ils s'insinuoient avec d'autant plus de facilité , qu'ils ne m'offroient point l'image du crime. D'ailleurs mon cœur , pur alors , & à peine sorti des mains de la nature , n'en avoit encore aucune espèce d'idée. Hélas ! c'est à ma liaison avec cette dangereuse amie , que je dois mon infortune. Les graces de son esprit , la douceur de son caractère ,

son extrême tendresse pour moi ,
me firent lui donner la préférence
sur plusieurs femmes respectables,
à peu près de son âge , que je
voyois chez la Fleury , & qui
m'auroient sans doute préservée
du dernier des malheurs. Mais , à
quinze ans , lorsque l'on a la li-
berté du choix , s'avise-t-on de
préférer , à ce qui paroît fait pour
plaire , ce qui ne semble que trif-
tement estimable !

Ma passion , connue de mon
amie , & la liberté d'en parler ,
me rendit toute celle que j'avois
perdue ; & nous nous entretenions
avec notre gaieté ordinaire , lors-
que , notre carrosse ayant retour-
né , nous apperçûmes encore no-
tre inconnu dans le sien , qui vrai-
semblablement nous avoit suivies.

Il fit arrêter son carrosse , en
descendit , & vint au nôtre s'in-

former comment je me trouvois. J'eus pour cette fois la force de lui répondre moi-même, & de le remercier du secours qu'il m'avoit donné. Après quelques complimens qui n'avoient rien d'intéressant que le ton & l'air qui les animoient, nous nous séparâmes.

Je suis plus contente de vous, me dit Madame de Ville ; il y a cependant encore bien des choses à vous reprocher. Votre son de voix n'est pas assuré ; vos yeux sont tendres. Apprenez que le moyen d'inspirer de l'amour, n'est pas toujours d'en montrer : la certitude d'être aimé, ne fait souvent naître, dans la plupart des hommes, que le desir d'en abuser. Le jour, qui commençoit à tomber, mit fin à notre promenade & aux leçons de mon amie. Quelques affaires qui l'appelloient chez elle,

la firent me quitter , lorsqu'elle m'eut remis à la porte de la Fleury.

Eh bien ! me dit cette femme ; lorsqu'elle me vit entrer ; comment vous trouvez-vous à présent ? La promenade étoit-elle belle ? Vous y êtes-vous amusée ? Avez-vous pris au Palais-Royal le mal de tête que vous prites hier aux Thuilleries ? Et voyant que je rougissois , & ne lui répondois rien : comme la voilà décontenancée , reprit-elle ; mais , sçavez-vous bien que cette timidité , poussée à l'excès , est déplacée , & qu'elle peut vous devenir nuisible ? Il en faut un peu , j'en conviens ; elle est toujours , à votre âge , la marque de cette pudeur si nécessaire à la beauté , qui ajoute tant à l'intérêt qu'elle inspire , & augmente même les desirs qu'elle
fait

fait naître ; mais elle doit avoir des bornes , fans quoi elle ne feroit d'une femme qu'une ftupide prude ; & , de tous les caractères que vous pourriez avoir , celui-là fans doute , dans la situation où vous êtes , feroit le plus ridicule & le plus nuisible. Toute la foirée fe passa en de semblables discours : de temps en temps la Fleury y ajoutoit quelques maximes qu'elle avoit peine à me faire goûter ; mais mon respect pour cette femme , que j'étois accoutumée à regarder & à aimer comme ma mere , éloignoit les réflexions défavantageuses qu'elle me donnoit fans cesse occasion de faire sur elle.

Un après-souper assez long , & qui me le parut encore davantage par l'ennui que j'y éprouvai , me fit voir arriver avec plaisir le moment de nous retirer. Les tendres

idées qui m'occupoient , & qui me suivirent dans ma chambre , ne m'empêcherent point , pour cette nuit , de me livrer au plus doux repos. Hélas ! je le goûtai avec autant de tranquillité que s'il n'avoit pas dû être suivi le lendemain du plus affreux des événemens.

Je sortois à peine du lit , qu'un Domestique entra dans ma chambre , & m'annonça M. de Morcour. Comme ce nom m'étoit inconnu , je fis réponse qu'on eût à le conduire chez Madame Fleury. On me dit qu'elle étoit sortie dès le matin pour quelques emplettes (elle m'avoit effectivement prévenue la veille qu'elle en avoit à faire) & qu'elle avoit recommandé , en sortant , que , si quelqu'un qu'elle avoit désigné , venoit la demander avant son retour , on me lui fît parler.

de la Baronne de Blémon. 147

Sans imaginer qui ce pouvoit être , je donnai ordre qu'on fît entrer.

Figurez - vous quelle fut mon agitation , lorsqu'ayant jetté les yeux du côté de la porte , je vis paroître mon inconnu ! Malgré l'excès de mon trouble , celui de M. de]Morcour ne m'échappa point. Il prononça avec peine , & en bégayant , quelques excuses sur le temps & l'heure qu'il avoit choisi pour me voir ; mais , le pouvant , ajouta-t-il , a-t-il pu dépendre de moi d'en différer l'instant ? Si quelque chose peut troubler le plaisir que je goûte , c'est que ce n'est point votre aveu qui m'en fait jouir. Dites donc au moins , ajouta-t-il , que vous permettez que je me livre à tous les transports qu'il m'inspire ?

Je ne lui répondis rien ; mais

G ij

sans doute que mes yeux lui accordèrent la permission qu'il demandoit : car il me remercia avec vivacité de l'avoir obtenue.

Il me seroit difficile de vous rendre compte de cette conversation : nous y sentimes beaucoup plus que nous n'y parlames. Je ne sçais point comment tout cela s'arrangea ; mais, sans m'en douter , sans m'en appercevoir , il s'établit entre nous une confiance aussi entière , que si le temps & une connoissance parfaite l'eussent formée. J'écoutois avec la plus extrême avidité tout ce que me disoit M. de Morcour ; je lui répondois avec cette ingénuité touchante , charme de l'âge que j'avois alors , & que donne toujours l'innocence. Je ne voyois dans mon amour rien au-delà du sentiment qu'il m'inspiroit ; & , si je réprimai quelques transports trop vifs de mon

amant , ce fut plutôt par cette forte d'instinct que m'avoit donné la nature , que par l'idée d'aucune espèce de danger qu'ils pussent me faire courir.

M. de Morcour m'a avoué plusieurs fois depuis , que , quoiqu'il n'eût pas alors de moi l'opinion qu'il devoit en avoir , ma grande jeunesse , ma candeur , & ce caractère imposant que porte la vertu , l'avoient forcé au respect , malgré le plus violent desir d'en manquer.

Il m'apprit alors que , le jour qu'il m'avoit vue aux Thuilleries , il avoit posté un de ses gens à la porte , pour suivre notre carrosse , quand nous sortirions , le Cocher n'ayant pas sçu lui dire qui j'étois ; que c'étoit par ce moyen qu'il en avoit été instruit , aussi-bien que de ce qu'étoit la Fleury ; qu'assuré

d'un accès facile , il étoit venu la veille lui parler lui-même ; qu'ayant conclu ensemble leur arrangement , c'étoit elle qui l'avoit envoyé au Palais - Royal , l'assurant qu'elle m'y feroit trouver ; qu'ils étoient convenus ensuite que , dès aujourd'hui , sa maison lui feroit ouverte , & qu'il pourroit m'y voir.... Il en étoit là de sa narration qui , si j'avois eu plus d'usage , m'auroit fait faire bien des réflexions sur la liberté de sa conduite , & sur la facilité de celle de la Fleury , lorsqu'un bruit confus de voix que nous entendimes sur l'escalier , dans lesquelles nous reconnûmes celle de la Fleury , nous interrompit.

Comme ce bruit augmentoit considérablement , nous nous levâmes pour aller voir ce que ce pouvoit être. Jugez de notre éton-

nement, du mien sur-tout, lorsque j'apperçus la Fleury qui faisoit d'inutiles efforts pour fermer le passage à trois jeunes gens qui étoient entrés malgré elle, & qui avoient enfin pénétré jusqu'à la porte de ma chambre. Je vous supprime les éloges outrageans dont je fus accablée dès qu'ils me virent paroître : je ne puis les répéter, & vous ne pourriez les entendre, non plus que les horreurs qu'ils vomirent contre la Fleury.

Un d'eux, plus près de moi que les autres, s'élança dans ma chambre, &, m'ayant brusquement saisi par un bras, m'entraîna avec violence. M. de Morcour qui d'abord leur avoit parlé avec douceur, outré de cette brutalité qui vraisemblablement n'étoit pas la seule que j'eusse à craindre, mit avec fureur l'épée à la main, &

força celui qui me tenoit à me laisser aller. Mes cris firent abandonner à la Fleury l'entrée de ma chambre, qu'elle défendoit toujours. Les deux jeunes gens, à qui elle la disputoit, y entrèrent avec elle, & tous deux voyant leur camarade assez embarrassé à se défendre contre M. de Morcour, qui le pouffoit vigoureusement, ils eurent la lâcheté de mettre l'épée à la main. Représentez-vous mon état.

M. de Morcour, appuyé contre la muraille, se défendoit vaillamment : j'étois auprès de lui ; j'aurois voulu parer tous les coups qu'on lui portoit : hélas ! je lui en sauvai bien quelques-uns ; mais je ne pus l'empêcher d'en recevoir un au milieu du corps, qui l'étendit à mes pieds, & dont le sang rejaillit sur moi.

Pendant que ces trois hommes égorgeoient mon amant, la Fleury, qui crut ne devoir plus rien ménager, avoit ouvert les fenêtres, & crioit au secours de toute sa force. Ces clameurs rassemblèrent le peuple, & firent accourir la garde, qui enfonça la porte qui donnoit dans la rue, se saisit d'abord des trois assassins qui se disposoient à fuir, & monta ensuite dans ma chambre, où cette affreuse scène venoit de se passer. Quel spectacle elle y vit ! une femme étendue sans connoissance ; (la Fleury venoit de la perdre) à quelques pas d'elle, un homme sans mouvement, & baigné dans son sang ; une jeune personne à terre auprès de lui, toute couverte de ce même sang qu'elle s'efforçoit d'arrêter, sans autre secours que celui de ses mains

qu'elle tenoit sur la plaie.

Mon état auroit dû toucher ; il prouvoit que je n'étois point coupable : on me traita cependant comme si je l'eusse été. Malgré mes pleurs , mes cris , mon désespoir , on m'arracha d'auprès de mon amant : on me traîna avec violence sur l'escalier , & dans la rue , à travers une foule innombrable de peuple.

J'avois eu de la force pour soutenir la douleur ; je n'en eus point pour supporter l'ignominie. Je ne fçais ce que je devins alors , ni quelle formalité on observa. L'évanouissement où je tombai , fut long , & je n'en revins que pour me voir livrée à de nouvelles horreurs. A peine mes yeux se furent-ils ouverts , qu'ils regardèrent avec inquiétude s'ils ne découvroient rien qui pût m'inf-

truire de ce que je desirois & craignois tant d'apprendre. Hélas ! au lieu de cet objet chéri qu'ils cherchoient, que virent-ils ? le comble de la honte & de l'infâmie.

La Fleury étoit auprès de moi ; le regard tristement fixé à terre, où la confusion se peignoit autant que la douleur. Loin de répondre aux questions précipitées que je lui faisois sur M. de Morcour, elle gardoit un morne & obstiné silence. L'image de mon amant occupoit trop mon cœur & mon esprit, pour me laisser la liberté de faire attention au lieu où nous étions, & aux différens objets qui s'y trouvoient. Lorsqu'enfin, dans le nombre de plusieurs femmes qui nous entouroient, & qui s'étoient occupées à me rendre quelques soins dans l'état dont je sortois, je fus frappée de la figure

de deux que je crus ne m'être pas inconnues , & qu'ayant un peu plus examinées , je me remis pour les deux nièces de la Fleury , qu'elle m'avoit dit avoir renvoyées en province. L'étonnement extrême que je leur fis paroître , excita de leur part de longs éclats de rire que redoublerent l'ingénuité avec laquelle je leur demandai par quel hazard nous nous trouvions ensemble , quel étoit le lieu où nous étions , & le sujet qui nous y rassembloit ? Mais , me répondit une d'elles , avant que de venir ici , il est toujours quelques petits préliminaires d'usage , qui instruisent assez des raisons qui y conduisent. Il est singulier que vous ne vous en doutiez pas , & que vous en soyez si surprise & si affligée.

Je me souviens , reprit l'autre ,

que la première fois que pareille aventure m'arriva , j'étois à peu près comme vient d'être Lucie ; mais en ayant plusieurs fois effuyé de semblables , je m'y suis à la fin accoutumée. Vous ferez comme moi , ajouta-t-elle en m'adressant la parole ; vous vous y ferez par la fuite. Ces petits accidens sont presquein dispensables dans notre état , & nous sont plus avantageux que nuisibles. En sortant de la retraite où on nous condamne pour quelque temps , nous reprenons , en rentrant dans le monde , tous les charmes de la nouveauté que nous avions perdue. Elles me tinrent ensuite une infinité de propos que je ne puis vous répéter , qui , quelques clairs qu'ils fussent , étoient pour moi d'une obscurité impénétrable. Ce fut enfin la Fleury qui m'en donna l'explication.

Ah ! Lucie , s'écria-t-elle tout à coup , en répandant un torrent de larmes , & en se traînant avec peine à mes pieds , où elle resta prosternée , quelques efforts que je fisse pour la relever : Ah ! Lucie , c'est mon indigne avidité qui cause tout votre malheur : me le pardonnerez-vous jamais ? De quelques crimes que j'aie noirci ma vie , celui que je me reproche le plus , & dont je me punirai sévèrement le reste de mes jours , si le regret & le remord m'en laissent encore quelques-uns , est d'avoir abusé du pouvoir que me donnoient sur vous votre extrême jeunesse & l'autorité qui m'a été confiée. Mais , ô Dieux ! de quel moyen le Ciel s'est-il servi pour vous retirer de l'abîme où j'allois vous précipiter ! Ce lieu infâme , accoutumé à retentir de la voix

du crime & du libertinage , étoit-il fait pour entendre les gémissemens de la vertu & de l'innocence ! Alors , sans quitter la posture humiliée où elle étoit , elle me donna les odieuses lumières qui m'étoient nécessaires pour connoître toute l'étendue de mon infortune , & m'en faire redouter une plus grande encore : elle m'apprit que l'affreux malheur qui nous étoit arrivé , avoit été causé par la rencontre qu'elle avoit faite le matin , en rentrant chez elle , des trois jeunes gens que j'y avois vus , & qu'elle avoit connus dans le temps que ses prétendues nièces (qu'elle m'avoua ne lui être rien) demeuroient avec elle ; que ces jeunes gens , qui l'avoient reconnue , malgré les précautions dont elle avoit usé pour se dérober à leurs regards , étoient entrés

chez elle , quels que fussent ses efforts pour les empêcher : elle m'apprit encore qu'après que l'on m'eut entraînée hors de la chambre , un garçon Chirurgien s'étant trouvé dans la foule qui avoit suivi la Garde , on avoit , avec les draps de mon lit , qu'on avoit déchirés , bandé la plaie de M. de Morcour , & arrêté son sang ; qu'ensuite nous avons tous été conduits chez le Commissaire ; qu'alors elle avoit nommé M. de Morcour , qui sur le champ avoit été transporté chez lui ; que les trois jeunes gens avoient été envoyés en prison , & qu'elle & moi , sur leur rapport , ayant été jugées plus libertines que criminelles , on nous avoit transférées où nous étions , entrepôt ordinaire de l'espèce dont nous avions l'air d'être , jusqu'à ce qu'on ait prononcé

de la Baronne de Blémon. 161

contre elles la sentence qui les force au repentir de leur faute, dans la retraite où on les condamne.

Ne me faites point de grace ; Lucie, ajouta-elle ; commencez le supplice que je mérite.... Ah ! celui que je redoute davantage, & qui me punira le mieux, c'est les justes & sanglans reproches que vous avez droit de me faire : au nom de Dieu, ajouta-t-elle, ne me les épargnez point : la honte de les mériter, terminera peut-être ma malheureuse vie. Quel que fût le juste désespoir dont j'étois faisie, les cris de douleur de cette femme pénétoient mon cœur, & je tâchois de la consoler, lorsque tout-à-coup notre prison s'ouvrit, & que je vis paroître Madame de Ville. Je me débarrassai avec vivacité de la Fleury ;

qui me tenoit les genoux embrasés avec force , & fus avec transport me jeter dans les bras de mon amie. Sortons vite de cet abominable lieu , me dit-elle ; je vous expliquerai comment j'ai découvert que vous y étiez.

Malgré mon empressement à la fuivre , je ne pus abandonner la Fleury , sans lui marquer quelque sensibilité : je fus à elle , & je la relevai avec attendrissement. Quels que soient vos torts , & quelque douleur mortelle qu'ils me causent , lui dis-je , vous les sentez trop , pour que j'en puisse garder de ressentiment. Rassurez-vous donc ; je ne me rappellerai que vos soins pour mon enfance , & je vais travailler à vous prouver que je veux oublier les uns , pour ne me ressouvenir que de la reconnoissance que je vous dois

de la Baronne de Blémon. 163
pour les autres. Je l'embrassai,
& je sortis ensuite avec Madame
de Ville. Un carosse nous atten-
doit ; nous y montames , & elle
donna ordre qu'on nous conduisît
chez elle.

Alors je lui demandai , en trem-
blant , si elle n'avoit rien appris
de M. de Morcour , que je lui dis
être mon inconnu.

Je ne sçais encore de lui que
son accident , me répondit-elle ;
j'avois à vous secourir , & ce seul
soin m'a occupée. Votre malheur
parvint bientôt jusqu'à moi ; on
m'en détailla les plus horribles
circonstances : j'accourus chez
vous ; vous n'y étiez déjà plus ; je
n'y vis que le Domestique de la
Fleury , qui venoit d'y rentrer ,
& qui étant sorti pour quelque
commission , après vous avoir an-
noncé M. de Morcour , ne s'étoit

point trouvé à la sanglante scène qui s'étoit passée chez sa maîtresse. Il me dit simplement qu'il venoit d'apprendre dans le voisinage, qu'elle & vous aviez été conduites chez le Commissaire, où je me rendis sur le champ ; mais quelque diligence que j'eusse faite, j'y arrivai trop tard, vous veniez d'en sortir : ce fut là qu'on m'instruisit de quelques odieuses particularités de la vie de la Fleury, avant & depuis sa sortie de chez Madame Habert votre parente : on les avoit apprises des jeunes gens qui avoient été arrêtés avec vous. Jugez de mon étonnement : cette femme, depuis que je la connoissois, avoit toujours mené une vie simple & rangée qui en avoit imposé à tout le quartier ; mais vous ne pouvez avoir d'idée de ma douleur, lors-

que l'on me dit que votre sort étoit confondu avec celui de cette malheureuse , & que vous étiez au moment de partager la peine à laquelle elle devoit être condamnée. Je ne perdis point de temps en regrets inutiles ; je vole chez le Magistrat , de qui dépendent les détails de cette espèce , & on me renvoya chez le Commissaire , qui m'assura qu'ayant rempli les devoirs de sa charge dans cette circonstance , les suites de cette affaire ne le regardoient plus. Je fis à celui qui devoit être votre Juge , un abrégé simple & vrai de votre histoire & de celle de la Fleury. Madame Habert , votre parente , que je nommai , me servit plus que tout ce que j'aurois pu dire. Le Magistrat l'avoit particulièrement connue ; il se rappella de vous avoir vue chez

elle, & fut touché de la peinture que je lui fis de votre situation. Comme d'ailleurs il me connoît, & que M. de Ville avoit été son Notaire, il me crut aisément, & je n'eus point de peine à en obtenir l'ordre qui m'étoit nécessaire pour vous retirer de l'infâme lieu d'où vous venez de sortir.

Vous imaginez bien quels furent mes remerciemens à mon amie : ma reconnoissance égaloit l'importance du service qu'elle venoit de me rendre.

Mais ce n'étoit point assez pour tranquilliser mon cœur, que la plus vive, la plus mortelle inquiétude ne cessoit de déchirer, elle pénétra aisément ce qui s'y passoit. Songeons à vous premièrement, me dit-elle, ensuite nous ferons toutes les diligences nécessaires pour vous instruire de ce

que vous desirez tant d'apprendre. O ciel ! ajouta-t-elle d'un air attendri, dans quel état ne la voilà-t-il pas ! Effectivement je n'étois pas reconnoissable. Mes habits, comme je l'ai déjà dit, tous teints de sang, joints à la pâleur qui défiguroit mes traits, me donnoient un air effrayant qui inspiroit autant l'horreur que la compassion.

Lorsque nous fumes arrivées chez elle, nous primes quelques précautions, en descendant de carrosse, pour n'être point aperçues. L'éclat de mon aventure avoit fait dans le voisinage une impression qu'il n'étoit pas facile de détruire. Madame de Ville me dit, à ce sujet, qu'ayant arrêté que nous ne nous séparerions plus, elle étoit déterminée à changer de demeure. Il nous sera plus fa-

cile, me dit-elle, de vous faire ailleurs une réputation, que de rétablir ici la vôtre. Ma fortune, ajouta-t-elle tendrement, n'est pas considérable; mais, avec de l'ordre, & en sçachant raisonnablement nous borner, elle pourra suffire au partage que la plus sincère amitié vous supplie de permettre qu'elle fasse entre nous; &, sans me donner le temps de lui répondre, ni de la remercier, elle appella une fille qui la servoit, &, après lui avoir fait la défense la plus expresse de dire à qui que ce fut que j'étois chez elle, elle lui ordonna de m'aider à me mettre au lit.

Me voilà un peu plus tranquille, me dit-elle, lorsque j'y fus, je vais maintenant travailler à vous procurer le repos dont vous avez besoin; j'ai appris chez
le

de la Baronne de Blémond. 169

le Commissaire la demeure de votre amant ; je vais moi-même m'informer de son état, & , dans peu, je viens vous en instruire. Elle m'embrassa ensuite, & sortit.

Telle que je vous peins cette femme, & telle que je me suis peinte moi-même, vous concevez aisément quels pouvoient être mes sentimens pour elle ; sentimens que je lui conserve encore, malgré les malheurs qu'elle m'a causé. Je lui dois cette justice : il n'y a jamais eu de meilleur cœur que le sien. Son extrême tendresse pour moi, fut cause de ma perte, autant peut-être que l'inconséquence qui étoit une suite de la légèreté de son caractère, & un certain goût d'intrigue assez naturel aux femmes de l'espèce de celle dont il est ici question.

Madame de Ville, quoique
II. Part. H

très-jolie, n'avoit jamais fait parler d'elle : il est même certain qu'elle avoit des mœurs ; & il est à présumer que, si elle avoit prévu les suites de ma passion pour M. de Morcour, elle eût de bonne foi, dans les commencemens, travaillé à la détruire. Mais, éblouie du brillant de la fortune qu'elle imaginoit qu'elle me feroit faire, loin de chercher à l'affoiblir, elle ne chercha au contraire qu'à la fortifier ; preuve certaine que, pour conduire une jeune personne, un cœur pur est moins nécessaire qu'un esprit éclairé. La sagesse n'est que pour nous ; les lumières sont pour les autres.

Madame de Ville employa peu de temps aux informations qu'elle étoit allée faire ; elle revint avec une diligence presque incroyable, m'apporter enfin ces nouvelles

tant fouhaitées. M. de Morcour , à ce qu'elle me dit , n'avoit repris la connoissance que lorsqu'arrivé chez lui , un Chirurgien avoit pansé sa blessure , qui , quoique très-considérable , n'avoit point été cependant jugée dangereuse. Au reste, continua-t-elle, c'est à son Valet de chambre que je me suis directement informée ; c'est à lui que j'ai parlé , & que j'ai chargé d'un billet pour son maître , dans lequel je marque simplement , sans désigner ni nom ni demeure , que la personne qui l'intéresse , & dont il doit être inquiet, est en bonne santé, & est en sûreté chez celle avec qui il l'a vue au Palais-Royal. Le Valet de chambre , à qui j'ai confié ce billet , en l'assurant qu'il contenoit un secret important pour son maître , & dont sa vie , dans l'état où il étoit , pouvoit

peut-être dépendre, m'a promis d'être exact à le rendre, & à en apporter la réponse chez une femme de mes amies qui demeure auprès de M. de Morcour, & que sur le champ j'ai été prévenir pour qu'elle fût exacte à nous l'envoyer. Si le Domestique est fidèle, tout ira le mieux du monde: s'il ne l'est pas, nous chercherons un autre expédient. Reposez-vous du soin de le trouver sur mon amitié pour vous.

Tout réussit au gré de nos desirs: le billet fut rendu, & il n'y avoit pas deux heures que Madame de Ville étoit rentrée, lorsqu'on lui en apporta un de la part de son amie: il ne contenoit que ce peu de mots que nous jugeâmes tracés de la propre main de M. de Morcour.

Billet.

• Vous me rendez à la vie ;
• Madame ; avec quel soin je vais
• la conserver , pour la consacrer
• toute à l'amour & à la recon-
• noissance «.

Pour abréger des détails qui n'ont rien d'intéressant , lorsqu'ils ne sont point indispensables pour l'éclaircissement d'un fait, ou pour amener un événement , je passe sous silence mes inquiétudes tout le temps que M. de Morcour mit à se rétablir. Au bout de quinze jours , lorsqu'il fut entièrement hors d'affaire , quoique trop faible encore pour quitter la chambre , nous nous disposions , mon amie & moi , à changer de logement , lorsque tout-à-coup je tom-

bai dangereusement malade. La force de l'âge m'avoit soutenue quelque temps ; mais les violentes secousses que j'avois essuyées , & les allarmes continuelles que m'avoit causé ensuite l'état de M. de Morcour , me firent à la fin succomber. Je fus près de trois semaines entre la vie & la mort : Madame de Ville en voulut d'abord dérober la connoissance à mon amant ; mais le danger où j'étois , ayant considérablement augmenté , elle crut devoir l'en instruire. Vous pensez bien quel effet produisit sur lui cette nouvelle : quelques efforts que l'on fit pour le retenir , & quelque priere que pût lui faire sa mere , de ne pas sortir encore , rien ne fut capable de l'arrêter. Sous prétexte d'ennui & de desir de chercher à le dissiper , il sortit enfin , & se fit

conduire en toute diligence chez
Madame de Ville.

J'étois plus mal ce jour là que
je ne l'avois encore été : le Mé-
decin venoit de décider qu'il me
restoit tout au plus quelques heu-
res à vivre : Madame de Ville
étoit au désespoir , & jettoit pres-
que les hauts cris. Au plus violent
transport qui m'avoit agitée, avoit
succédé un épuisement si extrê-
me , qu'on l'avoit jugé être l'en-
tier dépérissement de la nature.
Ce fut dans cet état que me trouva
M. de Morcour : celui où il vit
mon amie , le fit avec saisissement
arrêter à la porte de ma chambre ,
& voyant redoubler les pieurs de
Madame de Ville , faut-il donc
que je meure , s'écria-t-il ? N'ai-je
plus d'espérance ? Le son de cette
voix chérie , toute expirante que
j'étois , pénétra dans l'instant jus-

qu'au fond de mon cœur ; & y ranima le principe de la vie prête à s'y éteindre. Le rideau de mon lit étoit fermé ; je l'ouvris avec une vivacité dont assurément on ne m'auroit pas cru capable, dans l'affoiblissement où j'avois l'air d'être. Une glace qui me rendoit tous les objets qui étoient dans ma chambre, me fit entrevoir celui que je cherchois : il m'appercut dans le même instant, vint se jeter à genoux auprès de mon lit, saisit mes foibles mains que je lui tendis, & les couvrit de baisers & de larmes. Il n'y avoit point de milieu ; il falloit que l'émotion que j'éprouvois, me coûtât ou me rendît la vie : ce fut ce dernier effet qu'elle opéra. L'amour étoit le principe de mon mal ; il le fut de ma guérison. Après une crise des plus violentes, où l'on crai-

ignit tout pour mes jours , je fus entièrement hors de danger. M. de Morcour ne me quitta qu'après l'assurance la plus positive qu'il n'y en avoit plus à redouter.

Effectivement ma jeunesse, les soins de mon amie, & le plaisir de voir mon amant, qui me donnoit tous les instans dont il pouvoit disposer, me remirent entièrement en peu de jours ; de sorte que nous fumes bientôt en état de quitter le logement où nous étions, pour en aller occuper un que Madame de Ville avoit arrêté dans le quartier du Palais-Royal.

La maladie de M. de Morcour & la mienne, m'avoient laissé trop peu de liberté, pour songer à la Fleury. Guéris l'un & l'autre, je m'occupai des moyens de lui tenir la parole que je lui avois

donnée de travailler à son élargissement. M. de Morcour, que j'en chargeai, voulut bien s'y employer, & l'obtint. Cette femme fut remise en liberté, & n'en fit plus un indigne usage : elle n'osa me voir ; mais elle m'écrivit une lettre fort tendre, où le repentir le plus sincère étoit vivement exprimé. Ayant ensuite rassemblé toute sa fortune, & fait de l'argent de ses meubles, elle m'en fit tenir la plus grande partie, & ne se réserva précisément que ce qui lui étoit nécessaire pour vivre au fond d'une retraite, où elle se destinoit, me disoit-elle, à pleurer ses fautes le reste de sa vie. En effet, je n'entendis plus parler d'elle.

Je menois la vie la plus heureuse ; j'aimois mon amie ; j'adorois mon amant. Mes jours s'é-

vouloient dans de continuel's plaisirs ; je les goûtois avec tous les transports dont me rendoit capable la sensibilité de mon cœur.

M. de Morcour, par l'habitude de me voir, avoit appris à me connoître. Malgré la violence de sa passion, nous vécûmes trois mois dans la plus grande intimité, sans qu'il hazardât rien qui pût essentiellement me déplaire. Ce fut ce ménagement, dont il eut l'adresse d'user dans les commencemens, qui lui fournit par la suite les moyens de n'en plus garder. Il sçut, par sa réserve & par son respect, m'inspirer cette confiance aveugle & cette sécurité funeste qui, en nous déroband la vue du danger, & en nous en ôtant la crainte, ne nous y précipite que plus facilement.

Quand il se fut assuré que mon

amour n'avoit plus que de bien foibles barrières à opposer au sien, il changea peu à peu de conduite, & bientôt ce ne fut plus cet amant timide & respectueux qui laissoit plutôt deviner qu'il aimoit, qu'il ne sembloit l'oser dire; c'étoit un amant vif & emporté, qui ressentoit les plus violens desirs, & qui vouloit les inspirer.

Un jour, entr'autres, que Madame de Ville étoit absente pour quelques affaires, & que je me trouvai seule avec lui, j'eus à essuyer le plus violent des combats; j'en sortis cependant victorieuse, mais si indignée contre M. de Morcour, que, quelques prières qu'il employât pour m'appaiser, quelques larmes qu'il pût répandre, quelques pardons qu'il me demandât, je lui ordonnai impérieusement de sortir sur le champ,

de la Baronne de Blémon. 181

Il vit bien qu'il falloit céder à ce premier mouvement : il me connoissoit trop pour craindre qu'il n'eût des suites.

Hélas ! il ne se trompoit pas. A peine se fut-il retiré, que mon cœur, mon trop foible cœur lui avoit déjà pardonné. Je fus cependant quelques jours sans vouloir le revoir ; j'en avouai le sujet à Madame de Ville, & je ne lui dissimulai point les allarmes que me causoient les transports de M. de Morcour, & la difficulté que je commençois à m'appercevoir qu'il y auroit à les contraindre.

Eh bien ! me répondit-elle, il faut qu'il travaille à vous les faire approuver : j'ai prévu ce qui vous arrive. Certaine de votre vertu, je n'ai point redouté pour elle l'épreuve où je me doutois bien que la mettroit à la fin votre

amant. Il doit à présent la connoître, & être assuré qu'il n'y a point pour lui de triomphe à en attendre. Cette certitude étoit nécessaire pour détruire l'impression qu'adu faire sur son esprit la dangereuse femme à qui vous devez votre éducation. Comment vouliez-vous qu'élevée & formée par elle, vous fussiez ce que vous êtes ?

Elle m'ajouta encore qu'elle étoit persuadée que M. de Morcour travailleroit avec ardeur à obtenir le consentement de sa famille pour notre mariage ; qu'il n'y avoit, après tout, de différence entre lui & moi, que celle qu'y mettoit la fortune ; que c'étoit un caprice du sort, que l'amour feroit trop heureux de réparer. Il est certain que Madame de Villepensoit alors de bonne foi tout ce qu'elle me disoit ; il étoit dans son

de la Baronne de Blémon. 183
caractère de ne douter de rien.

M. de Morcour fut enfin reçu au bout de quelques jours; Madame de Ville étoit présente: elle s'étoit chargée du soin de lui parler & de l'engager à prendre des mesures pour assurer notre commun bonheur: elle faisoit, avec son adresse ordinaire, la première occasion qui se présenta de le faire expliquer. Voici mot pour mot quelle fut sa réponse.

J'adore Lucie, dit-il en s'adressant à mon amie, & je l'adorerai toujours. Au plus vif sentiment qu'a fait naître le premier de ses regards, a succédé la plus sincère estime. Sa vertu est digne de sa beauté, & l'une & l'autre le font de tout l'amour qu'elle m'inspire. Si j'étois le maître de mon sort, il seroit dès cet instant uni au sien pour jamais; mais je vous trompe

perois , continua-t-il en s'adressant à moi , si je vous laissois croire , ma chere Lucie , que je puisse être à vous de l'aveu & du consentement de ma famille. Ma mere , vaine & ambitieuse , a des vûes d'établissement pour moi , auxquelles rien ne sera capable de la faire renoncer : elle a même pris à ce sujet , avec une famille respectable , des engagements qu'elle ne voudra jamais rompre. Je ne vous dissimulerai même pas que , si elle découvroit ma passion pour vous , il n'est point d'effets funestes que vous n'eussiez à redouter de son ressentiment & de sa violence , & qu'il est très - essentiel qu'elle l'ignore.

Quelque injuste que soit le pouvoir que donne l'extrême opulence , il n'est que trop vrai que rien ne lui résiste ; voilà les obstacles

qui s'opposent à notre union ; ils ne seront peut-être pas invincibles : espérons tout du temps & de notre constance ; l'un peut amener des événemens, l'autre nous donnera le courage de les attendre.

Cette cruelle réponse, que je n'avois pas prévue, me causa la plus vive douleur : elle m'apprenoit qu'on avoit des vûes d'établissement pour mon amant, & l'ingrat qui m'en instruisoit, ne me rassuroit que bien foiblement sur les mortelles appréhensions que cette idée devoit me faire naître. Je connoissois le caractère dur & impérieux de sa mere : il m'en avoit entretenu bien des fois : je sentoiss tout l'ascendant qu'il lui donnoit sur celui de son fils, qui étoit de la plus extrême douceur.

Ah ! je vous perdrai, lui dis-je

en fondant en larmes ; vous n'aurez jamais la fermeté de résister à votre mere ; elle vous contraindra de m'abandonner ; je dois m'y attendre. Il faut la prévenir ; il faut ne plus vous aimer ; hélas ! il faut donc mourir.

Et pourquoi ce soupçon & cette crainte , reprit M. de Morcour en se jettant à mes genoux ? Seriez-vous assez injuste pour douter que je ne vous aime autant & plus que vous ne m'aimez ? Pensez-vous que je puisse consentir , sans mourir , à être à une autre qu'à vous ? Ah ! soyez persuadée que je perdrai le jour mille fois , plutôt que de renoncer à mon amour.

Madame de Ville , dont la tendresse devoit m'être plus fatale que celle de mon amant , que la mienne même , s'unit à M. de Morcour pour calmer mes allar-

mes. Les soins de l'une , les protestations de l'autre , parvinrent enfin à dissiper mes frayeurs. Hélas ! il en étoit temps encore ; j'aurois pu vaincre ma foiblesse ; j'aurois du moins pu me préserver d'en être entièrement vaincue ; mais les pernicious conseils de Madame de Ville , qui trembloit toujours de me voir arracher la fortune qu'elle croyoit m'être offerte , & qui ne voyoit plus qu'un moyen de me l'assurer , qui étoit , me disoit-elle sans cesse , une confiance entière en mon amant ; l'amour de cet amant , qui chaque jour prenoit de nouvelles forces ; mon âge (j'avois à peine seize ans) le sien ; il en avoit au plus dix-huit ; la facilité de nous voir ; la liberté avec laquelle nous nous voyons ; la familiarité , qui est une suite de l'habitude ; que d'écueils !

Etoit-il possible de les éviter toujours ? L'époque du bonheur de M. de Morcour, fut celle de la fin du mien : ce fatal instant répandit sur tous ceux qui le suivirent, un sentiment d'amertume, que l'amour & l'amitié eurent bien le pouvoir d'adoucir quelquefois, mais qu'il leur fut impossible de détruire entièrement. La situation où je me trouvai au bout de quelques mois, ajouta à mes regrets. M. de Morcour, qui en reçut la nouvelle avec transport, m'en représentoit avec douceur l'inutilité. Vous ne m'aimez donc point, me disoit-il souvent : ah ! Lucie, si le moindre des sentimens qui remplissent mon cœur, animoit le vôtre, ne seroit-ce point un bonheur pour vous que celui dont je jouis ? Et de vaines allarmes sur un avenir incertain,

troubleroient-elles la douceur des plaisirs que le présent nous procure ? Plusieurs mois se passèrent de cette sorte : M. de Moreour , plus amoureux que jamais ; moi , toujours aussi tendre , sans cesser d'être aussi triste.

Madame de Morcour fut forcée , vers ce temps-là , pour quelques affaires , d'aller passer plusieurs mois dans une de ses Terres , à quarante lieues de Paris. Je proposai à son fils , qui ne devoit point l'y suivre , de choisir , dans les environs de Paris , une petite maison , & de l'aller habiter pendant l'absence de sa mere. Il y consentit volontiers , & , le jour même du départ de Madame de Morcour , nous fumes nous établir à Passy , dans une maison charmante que mon amant avoit eu soin d'orner & de pourvoir de

cour venoit partager notre solitude aussi souvent que pouvoit le lui permettre les ménagemens qu'il avoit à garder avec sa famille. Un seul Valet de chambre, dont il se croyoit sûr, sçavoit notre secret. Les jours qu'il restoit à Paris, ce même Valet de chambre m'apportoît ses lettres & lui reportoit les miennes.

Cependant ma fille s'élevoit ; elle faisoit mes seuls plaisirs, quand je ne voyois pas son pere, & ajoutoit à ceux que je ressentois, lorsqu'il me venoit voir. Trois années s'écoulerent donc avec toute la rapidité des jours que marque le bonheur ; mais, hélas ! je touchois à leur terme.

Un soir qu'un mal de tête violent m'avoit forcée de me mettre au lit plutôt qu'à l'ordinaire, je fus réveillée, au moment que je ve-

nois

nois de m'endormir, par M. de Morcour : sa visite, à l'heure qu'il étoit, m'effraya. Calmez - vous, ma chere Lucie, me dit - il en m'embrassant ; je viens seulement vous annoncer que ma mere m'entraîne demain à la campagne, à dix lieues de Paris, chez le Comte de Furcé. J'ai eu beau résister, il a fallu se rendre à ses prieres plutôt qu'à ses ordres. Comme il n'y a pas deux heures que cette partie est formée, & qu'elle s'exécute demain de grand matin, je n'ai trouvé, pour vous en instruire, que ce seul moment : c'est, au reste, à ce qu'on m'a assuré, un voyage de dix à douze jours ; je vous proteste que, s'il passe ce temps, on fera d'inutiles efforts pour m'arrêter, & que je reviens auprès de vous avec ce tendre

empressement que vous méritez si bien d'inspirer.

Il ne devoit me paroître, dans ce voyage, rien que de très-simple sans doute; cependant je sentis, lorsqu'il me fut annoncé, un frémissement dont je ne pus me défendre; je dissimulai mon trouble à M. de Morcour; je craignois qu'il ne lui fît prendre le parti de rester à Paris, ce qui lui auroit pû attirer quelque mortification de la part de sa mere. Il passa une partie de la nuit à s'entretenir avec moi, &, à la naissance du jour, après les adieux les plus tendres, nous nous séparâmes. Il me laissa le cœur si serré & l'esprit si agité, que je ne pus fermer les yeux; mais un billet que je reçus de lui l'après-midi, & qu'il m'avoit écrit avant de par-

de la Baronne de Blémond. 195
tir, dissipa entièrement mes inquiétudes.

Les dix jours qu'il devoit être absent, s'écoulerent sans que j'en fusse tourmentée. Il étoit convenu que, ne pouvant m'envoyer son Valet de chambre de chez le Comte de Furcé, vû la distance des lieux, & les soupçons que pourroit faire naître ce message, je ne recevrais point de ses lettres tout le temps qu'il y resteroit; mais trois semaines, un mois, s'étant passés sans que j'en entendisse parler, jugez quelles furent mes allarmes. J'envoyois tous les jours à Paris, sçavoir s'il étoit de retour: on répondoit que non; & l'on fit constamment la même réponse pendant près de deux mois, sans qu'on pût rien tirer des raisons qui l'arrêtoient si long-temps. Vous sentez tout ce que j'avois

à souffrir, & de quels soupçons étoit déchiré mon cœur.

Madame de Ville, qui partageoit mes peines, craignant de m'y voir succomber, m'offrit un jour d'aller elle-même s'informer de leur cause. Je resterai, me dit-elle, dans les environs de la Terre du Comte de Furcé ; je ferai en sorte de voir M. de Morcour, de lui parler, & de m'instruire enfin de ce que renferme d'extraordinaire sa conduite avec vous. J'acceptai avec transport sa proposition, &, après l'avoir tendrement suppliée de faire toute la diligence dont je la connoissois capable, nous résolûmes qu'elle partiroit sur le champ, &, effectivement, peu d'heures après elle partit.

Je ne vous dis point ce que j'éprouvai de tourmens les huit jours qu'elle employa à son voya-

ge ; mais , Dieux ! peuvent-ils être comparés à ceux que devoit me faire souffrir son retour ? L'instant de ce retour si funeste & si impatientement attendu , arriva enfin... Ciel barbare ! tu ne m'as donné la force de soutenir le coup qu'il alloit me porter , que pour me rendre à jamais insupportable cette existence malheureuse que tu voulus me conserver , & que je désirai si inutilement voir anéantie.

Tranquillité , bonheur , plaisir , innocence , tout me fut ravi dans cet affreux moment. Une vie que je déteste , & un amour plus détesté encore , furent tout ce qui me resta.

J'étois au lit , où je m'amusois avec ma fille , lorsque je vis entrer M^{de}. de Ville. Le premier coup d'œil que je jettai sur elle , ne fut

que trop capable de m'inspirer le plus juste effroi : elle avoit l'air abattu & consterné ; ses yeux , en se fixant sur moi , se remplirent de larmes. Elle approcha , en tremblant , de mon lit , & s'y laissa tomber sans prononcer un seul mot ; ensuite elle me serra avec tendresse dans ses bras , me quitta pour prendre ma fille , & nous couvrit , à l'une & à l'autre , le visage de ses pleurs. J'étois saisie , je n'osois lui faire de questions ; cependant je brûlois d'être éclaircie.

Eh bien ! lui dis-je enfin , que m'annonce l'état où je vous vois ? Au lieu de me répondre , elle redoubla ses pleurs. Ah ! c'en est fait , m'écriai-je , M. de Morcour ne m'aime plus ; j'en suis sans doute abandonnée..... Il vous adore toujours , interrompit-elle d'une voix entrecoupée ; mais ,

hélas ! ce n'est plus que pour son supplice & pour le vôtre. Il m'aime encore , repris-je avec vivacité ? Eh ! comment donc est-il possible que nous soyons malheureux ? Je la pressai alors de m'en instruire ; j'eus toutes les peines du monde à l'y résoudre. Je vais , me disoit-elle avec toute l'expression de la douleur , je vais porter la mort dans votre sein ; je vais vous le déchirer mille fois. Lucie , ajouta-t-elle en joignant les mains : au nom de ma tendre amitié , ne l'exigez pas de moi ; vous n'apprendrez que trop tôt ce que je n'ai pas la force de vous dire. Elle résista encore quelque tems ; mais mes prières , mes caresses , mes larmes , mon désespoir , la déterminèrent enfin.

Vous voulez absolument que je parle , me dit-elle : ah ! vous

louerez mon silence, lorsque je l'aurai rompu ; n'importe, vous l'exigez, il faut vous satisfaire. Eh bien ! toutes vos craintes, que j'ai tant travaillé à détruire, toutes vos appréhensions, que j'ai si souvent condamnées, tous vos pressentimens que j'ai tant combattus, tout n'est que trop justifié. M. de Morcour ne peut être à vous ; il n'y fera jamais : enfin, ajouta-t-elle en baissant la voix, & en se couvrant le visage de ses mains, il est marié depuis six semaines à Mademoiselle de Furcé.

Quelque préparée que je dusse être au malheur qu'on m'annonçoit, vous ne pouvez avoir d'idée du sentiment cruel qui déchira mon ame. L'effet que peut produire la foudre, n'est ni plus prompt ni plus violent que celui que produisit sur moi cette terrible nou-

v elle. Je restai immobile ; mes larmes , qui couloient avec abondance , s'arrêterent tout à coup : l'univers entier disparut à mes yeux ; je ne vis plus rien dans la nature. Hélas ! dans les plus beaux , dans les plus heureux jours de ma vie , je n'y avois jamais vu que mon amant : cet affreux état me l'auroit peut être coûtée cette vie malheureuse ; mais un objet intéressant mela sauva , en me rendant à ma première sensibilité.

Un mouvement non réfléchi me fit tendre les bras à ma fille qui étoit restée sur mon lit , & que j'avois mise à quelque distance de moi , quand Madame de Ville étoit entrée. Cette enfant crut sans doute que c'étoit une invitation de s'y rendre : elle en étoit trop éloignée ; mais , en se rapprochant autant qu'il lui étoit

possible , elle prit une de mes mains qu'elle porta à sa bouche , en prononçant tendrement les noms de pere & de mere. Ces noms si doux , que je me plaisois tant à lui faire répéter , malgré l'absorbement où j'étois , pénétrèrent jusqu'au fond de mon cœur. J'ouvris les yeux , que je tenois fermés , je les fixai sur elle ; je les en détournai ensuite , & , la repoussant doucement : oublies à jamais , lui dis-je , ces noms si chers ; ils ne sont plus faits pour toi ; il ne te reste personne à qui les adresser. La pauvre petite , frappée vraisemblablement du ton & de l'air dont je prononçai ces paroles , si différent de celui que j'avois coutume d'avoir avec elle , se mit à pleurer amèrement. Hélas ! on auroit dit qu'elle m'avoit entendue ! Les efforts qu'elle fit

pour reprendre la main que je lui avois retirée, ses cris redoublés qui sembloient me la demander, ce nom de mere qu'elle répétoit sans cesse, ranima toute ma douleur, que le saisissement avoit pour ainsi dire concentrée dans le fond de mon âme : mes larmes commencerent à couler ; je la pris dans mes bras ; je la pressai contre mon sein. Hélas ! lui dis-je, ces caresses si tendres dont tu m'accables aujourd'hui, tu me les refuseras peut-être un jour. Pourras-tu me pardonner ton infortune, lorsque tu la connoîtras, & que tu seras en âge de la sentir ? Mais songes au moins, quel que soit ton sort, qu'il ne pourra jamais égaler toutes les horreurs du mien ; tu n'auras à gémir que d'une honte forcée qu'il n'a pu dépendre de toi d'éviter, & dont te couvrira un pré-

jugé aussi injuste que barbare. Que ta vie soit pure , qu'elle soit innocente , tu peux , à force de vertus , réparer le crime de ta naissance ; mais , moi , rien peut-il effacer celui de te l'avoir donnée ? Les sanglots alors m'étoufferent la voix : Madame de Ville qui étoit toujours présente , craignant la violence de mes transports , que la présence de mon malheureux enfant sembloit augmenter , voulut l'arracher de mes bras. Ah ! laissez-là-moi , m'écriai-je en l'y retenant avec force ; laissez-là-moi : c'est le seul bien qui me reste , le seul qui me fera éternellement regretter la perte de tous les autres. Je ne desirois de la fortune , je ne souhaitois de l'honneur que pour elle. Que pouvoit me faire à moi l'un & l'autre ? L'amour ne me suffisoit-il pas ?

Ne me tenoit-il pas lieu , ne me dédommageoit-il pas de tout ?..... Il y faut donc aussi renoncer à cet amour , ajoutai - je en levant les yeux au Ciel : ne pouvant parvenir à le vaincre , il faudra sans cesse le combattre ; & l'ingrat qui m'y condamne , consolé dans les bras d'une autre , rira sans doute des inutiles efforts qu'il n'est que trop sûr que je ferai pour y réussir.

Ne cherchez point à augmenter vos douleurs , me dit Madame de Ville , par l'idée d'une infidélité dont M. de Morcour n'est point capable ; vous n'en êtes , il est vrai , pas moins à plaindre : peut-être même l'êtes-vous davantage. La légèreté de votre amant , le mépris dont elle le couvrirait , vous vengeroit en quelque sorte ; mais vous n'avez à lui reprocher que la foiblesse de son

caractère, & rien à la tendresse de son cœur. Vos douleurs sont les siennes; il a de plus que vous, celle que lui fait éprouver la nécessité de les renfermer toutes. Vous êtes surprise, continue-t-elle, voyant que je la regardois avec étonnement, & vous avez peine à comprendre comment il est possible que, sans cesser de vous aimer, il ait cessé d'être à vous. Rien ne seroit cependant plus facile à prouver, si vous étiez en état de m'entendre. Alors, croyant lire dans mes yeux, que la certitude d'être aimée encore me seroit une consolation, & qu'elle m'obligeroit, en travaillant à m'en convaincre, elle me fit le récit suivant, que je vous abrégerei autant qu'il me sera possible.

J'arrivai à la Terre du Comte

de Furcé, me dit - elle , le jour même que je vous eus quittée. Comme il n'y a point d'Auberge dans les environs où nous étions convenues que je m'arrêteroïs, je descendis à une espèce de Ferme qui aboutissoit à un grand bois, qu'on me dit être à un quart de lieue du Château. La fatigue d'une grande route que je dis avoir faite , l'heure qu'il étoit, qui ne me permettoit point d'aller plus loin , & quelque argent que je donnai , m'en firent accorder l'entrée, & me valurent les soins les plus empressés de la part de ceux qui en étoient les maîtres. On me conduisit à la chambre la plus commode de la maison , & une jeune fille (celle de mes Hôtes) qu'à son babil j'avois jugée propre aux éclaircissemens que j'étois venue chercher , me fut,

envoyée, à ma priere, pour me tenir compagnie pendant qu'on me préparoit un léger repas dont j'avois dit avoir besoin.

Cette fille fut à peine entrée, que mon impatiente curiosité ne me permit plus de différer à m'instruire de ce que je desirois si ardemment sçavoir.

Je ne lui fis cependant d'abord que des questions vagues & générales sur le pays : insensiblement j'en fis de plus particulieres sur M. de Furcé; je lui demandai s'il venoit souvent à sa Terre, & s'il y restoit long - temps? Je ne l'y avois jamais vu plus de huit jours de suite, me répondit-elle; mais le mariage de sa fille, qui s'est fait ici, & la maladie de son gendre qui a pensé mourir, l'y retiennent depuis deux mois.... Et quel est ce gendre, interrompis-je avec

précipitation ? On l'appelle M. de Morcour , reprit-elle : il n'est pas de si grande naissance que M. le Comte ; mais il est bien plus riche ; & on assure qu'il lui en a coûté bien de l'argent pour épouser Mademoiselle de Furcé.

Vous comprenez aisément , ma chere Lucie , combien m'avoit frappé & saisi le nom de votre amant : ce ne fut qu'en me faisant la plus extrême violence , que je pus prendre sur moi de faire quelques questions sur le temps que s'étoit conclu ce fatal mariage , & sur la maladie de M. de Morcour.

Il y a six semaines , me répondit la jeune fille , que le mariage s'est fait très - secrètement au Château : M. de Morcour presque aussitôt est tombé très-dangereusement malade. Il y a des gens de la maison qui disent que la

cause de cette maladie n'est autre chose que son antipathie pour sa femme, qu'il ne peut souffrir, quoiqu'elle soit jeune & belle, & que c'est Madame de Morcour la mère qui l'a forcé de l'épouser. Ce qu'il y a de vrai, ajouta-t-elle, c'est qu'il a l'air bien chagrin & qu'il est fort changé. Lorsqu'il sort, il vient se promener dans le bois que vous voyez, qui tient à notre maison; très-souvent même il vient jusqu'ici, il se fait alors donner une chambre, où il s'enferme seul, & où il reste quelquefois bien tard.

D'après ce que je venois d'entendre, je fus tentée de revenir vous joindre. Que pouvois-je savoir de plus? Votre amant marié, tout n'étoit-il pas dit?

Cependant l'état où on m'assuroit qu'il étoit, & la difficulté que j'avois à comprendre comment il

étoit possible qu'ayant pour vous tout l'amour que je lui avois connu, & qu'il étoit aisé de juger qu'il avoit encore, on eût pû si facilement & en si peu de temps le résoudre à son mariage, me fit naître le desir de le voir & de lui parler. Je m'informai donc à la jeune fille, combien il y avoit de temps qu'elle ne l'avoit vu chez son pere. Bientôt huit jours, me répondit-elle; & j'ai sçu, d'un des Domestiques du Château, que, s'étant trouvé plus incommode qu'à l'ordinaire, il n'étoit point sorti du tout.

Comme il n'étoit pas possible, dans la circonstance, d'oser risquer une lettre, je résolus d'attendre que le hazard me fournît l'occasion de le voir & de l'entretenir : elle fut quelques jours à se présenter. J'avois chargé la fille

de mes Hôtes de veiller à ses promenades du bois, & de lui dire, lorsqu'elle le trouveroit, qu'une personne qui avoit à lui parler, l'attendoit à la Ferme. Ce ne fut qu'avant-hier qu'elle le rencontra, & elle me l'amena sur le champ.

Dès qu'il m'aperçut, ses yeux se remplirent de larmes; il vint à moi les bras ouverts, & m'y tint long-temps embrassée. Et Lucie, me dit-il d'une voix basse : c'est tout ce qu'il eut la force de prononcer. Lucie, lui répondis-je; aussi émue qu'il pouvoit l'être, Lucie actuellement se meurt d'inquiétude, & mourra bientôt de désespoir. Ah Dieux ! s'écria-t-il en se laissant tomber dans un fauteuil, ah Dieux ! je l'ai donc perdue !

Je ne veux point mettre sous

vos yeux , continua Madame de Ville, le tableau touchant de sa douleur ; vous en pouvez juger par la vôtre ; elle peut seule lui être comparée. Quelle que fût cependant la pitié qu'elle m'inspira , je ne lui épargnai pas les reproches que je croyois qu'il méritoit. Quoi ! vous aimez Lucie, lui dis-je , & vous avez pu vous résoudre à en épouser une autre ? Vous sçavez qu'en l'abandonnant, vous la couvrez d'ignominie pour jamais ; vous sçavez encore que vous ne pouvez rompre les plus tendres nœuds de l'amour, sans rompre en même-temps les plus sacrés liens de la nature ; vous devenez à la fois amant parjure & pere barbare, en arrachant, à une femme charmante qui vous adore, l'espoir de justifier un jour sa tendresse pour vous ; vous arrachez

en même - temps, à l'infortuné fruit de votre amour, celui de réparer la honte de sa naissance : le voilà condamné à en rougir éternellement, ainsi que sa malheureuse mere. Ce titre chéri, elle ne peut plus le conserver ; vous venez de l'anéantir, en anéantissant pour ainsi dire l'être de l'enfant qui pouvoit le lui donner, O Ciel ! ajoutai-je, quoi que puisse me dire en votre faveur l'état où je vous vois, comment voulez-vous que je vous justifie ?

Voilà donc ce que pense Lucie, me dit alors M. de Morcour ; voilà les idées odieuses qu'elle se forme, & les reproches qu'elle croit avoir droit de me faire ; mais quelque injustes qu'ils soient, je n'ose m'en plaindre..... Ecoutez, reprit-il après quelques momens de silence, je ne prétends point me

justifier ; mon funeste engagement me condamne. Mais, vous qui connoissez mon cœur comme celle qui le possède, vous qui sçavez à quel excès je l'idolâtre, voyez si j'ai pû, si j'ai dû résister. Ah ! que ne m'a-t-on pas fait envisager pour elle ! Apprenez les horreurs où l'auroit exposée mon refus, & jugez-moi ensuite.

Je suis venu ici, continua-t-il ; sans le moindre soupçon du coup que l'on m'y destinoit. Monsieur de Furcé, le même jour que nous partimes pour sa Terre, fut retirer du Couvent sa fille, qu'il nous avoit dit la veille qu'il meneroit avec nous. Je sçavois bien que ma mere & lui avoient formé le projet d'une alliance entre nos familles ; mais, comme depuis plusieurs années je n'en avois plus entendu parler, j'imaginois

que, pour des raisons qu'il m'importe peu de sçavoir, ils y avoient renoncé l'un & l'autre.

Je ne suis point injuste. Qui n'auroit pas le bonheur de plaire à Lucie, en trouveroit sans doute à plaire à Mademoiselle de Furcé. Elle a de la beauté, tout le monde en convient, & je lui dois ce témoignage qu'elle a de la vertu.

Les premiers jours de notre arrivée ici n'eurent rien d'extraordinaire; & je vous avouerai même qu'espérant être bientôt de retour auprès de ce que j'aime, je les y passai sans ennui. Le Comte est aimable; un fils qu'il a, plus âgé de deux ans que sa fille, a tout l'esprit qu'il est possible d'avoir; & cette fille elle-même me paroissoit alors charmante.

Lorsque le temps que j'avois marqué à Lucie fut écoulé, je
voulus

voulus revenir à Paris. Ma mere usa , pour me retenir , du même moyen qu'elle avoit employé pour m'engager à partir , c'est-à-dire , que , sans se servir de son autorité , dont elle ne sçait , hélas ! que trop bien faire usage , elle me pria tendrement & avec instance de lui accorder encore quelques jours , ce que je crus ne pas devoir lui refuser. J'aurois seulement désiré instruire Lucie de ce retard ; mais ma mere venoit d'envoyer mon Valet de chambre à Paris , sous je ne sçais quel prétexte. Ainsi je fus forcé d'attendre (n'osant me confier à personne) qu'il me fût permis d'y retourner moi-même. J'en desirois le moment avec la plus vive impatience , & je rêvois seul un jour dans ma chambre , comment je pourrois faire pour l'avancer ,

lorsque tout à coup je vis entrer ma mere. Cette subite apparition m'étonna ; & je ne sçais quoi de sévère, que je remarquai dans ses yeux, me fit frémir sans prévoir ce qu'il me pouvoit présager.

Elle commença par fermer la porte avec soin, prit un fauteuil, & s'étant assise, comme je me tenois debout à quelques pas d'elle, & que j'attendois avec faisissement qu'elle s'expliquât, approchez-vous, mon fils, me dit-elle, & vous asséyez. Ce que j'ai à vous dire, ne doit être entendu que de vous : je crains les ridicules éclats ; c'est pour les éviter que je me suis conduite comme vous l'allez apprendre. Je vais sans doute vous étonner, continua-t-elle, lorsque je me fus placé près d'elle, quand je vous dirai que le secret de votre intrigue,

que vous avez cru si exactement gardé, n'en a jamais été un pour moi ; que , depuis un billet qui vous a été rendu le jour même de votre accident , & que vous écrivit certaine femme qui demeure avec votre maîtresse , je n'ignore rien de tout ce qui s'est passé entre vous jusqu'à l'instant de votre départ de Paris pour venir ici ; que ce même Valet de chambre , que vous avez choisi pour confident , étoit un homme à moi , que j'avois placé auprès de vous pour éclairer vos démarches , & pour m'en rendre compte.... Quoi ! le traître , m'écriai-je en l'interrompant , a pu abuser jusques-là..... Calmez ce transport , interrompit à son tour ma mère : il auroit peut-être couru des risques , s'il eut osé trahir ma confiance. Sa fortune dépendoit de sa fidélité : il en

jouit actuellement. Comme j'ai prévu que vous pourriez prendre de l'humeur contre lui, je l'ai mis en état de n'en rien craindre : vous ne le verrez plus ; mais passons, continua-t-elle, ce n'est point de lui dont il doit être ici question.

Tant que votre amour pour votre Lucie n'a pu être regardé que comme un amusement, que votre âge & l'état libre où vous étiez pouvoient rendre excusable, j'ai feint de l'ignorer ; j'ai fait plus : après les plus exactes perquisitions sur le compte de votre maîtresse, je n'ai point blâmé votre choix : il y en avoit sans doute de plus dangereux à faire pour vous ; mais, enfin, comme tout doit avoir un terme, il est temps que cette intrigue finisse, Depuis bien des années je vous

ménage l'alliance du Comte de Furcé. La grande jeunesse de sa fille , nous a forcés de la différer ; mais , graces à mes soins , vous voilà arrivé au moment de la conclusion : tout est arrêté ; en un mot , vous vous mariez cette nuit. Cette nuit , Madame , m'écriai - je en frémissant ! Oui , cette nuit , reprit froidement ma mere , sans me regarder ; je vous ai sauvé tout l'ennui des détails : tout ce qui doit précéder cette cérémonie , est fait ; votre seule signature manque au Contrat. Au reste , poursuivit-elle , j'ai tout prévu , même pour votre Lucie ; & , si vous jugez que quatre mille livres de rente que je lui ai assurés , & qui seront réversibles à sa fille , ne soient pas suffisantes , vous ferez le maître d'ajouter tout ce qu'il vous plaira à ce bienfait ; j'ap-

prouve à cet égard tout ce que vous ferez, pourvû que, cela fait, il ne soit plus question d'elle : car vous sentez combien je serois mécontente , si vous étiez capable de donner à une femme charmante & à une famille respectable, le plus léger sujet de se repentir de la préférence dont ils veulent bien vous honorer.

Madame de Morcour se tut ensuite pour attendre ma réponse : je fus quelques momens sans pouvoir la lui faire. Enfin , m'étant rassuré autant qu'il m'étoit possible , je vois bien , Madame , lui dis-je , que vous n'êtes que foiblement instruite de ce que vous nommez mon intrigue avec Lucie , & que vous ne la regardez que comme une de ces liaisons que les sens seuls ont fait former , qui n'intéresse point le cœur , &

qu'on est toujours le maître de rompre. Quelque offensante que puisse être cette idée à l'objet de mon amour, je n'ose m'en plaindre; vous ne le connoissez pas: ah! si vous l'aviez vu seulement une fois, vous penseriez bien différemment des sentimens qu'il inspire. Je tremble à vous l'avouer, continuai-je; je vais vous déplaire; j'en gémis; mais je vous trahirois, & j'offenserois trop essentiellement Mademoiselle de Furcé, si je vous dissimulois que j'adore Lucie, que je l'adorerai toujours, que je souffrirai plutôt mille morts, que de consentir..... A m'obéir sans doute, interrompit brusquement ma mere? & peut-être l'appréhenderois - je, si je n'avois pris de justes mesures pour vous y contraindre, ou pour vous punir, si... Puisque j'ose vous résister; repris-

je vivement , c'est vous dire que je suis préparé à tout. Il est possible que je ne sois jamais à Lucie ; mais il est certain que je ne ferai jamais à une autre.

Je prononçai ces mots avec une fermeté à laquelle vraisemblablement Madame de Morcour ne s'attendoit pas : j'en jugeai du moins par la surprise qu'elle me fit paroître. Voyant qu'elle ne me répondoit rien , & impatient d'ailleurs de terminer ce fâcheux entretien , je me levai dans le dessein de sortir.... Un instant, Monsieur, me dit-elle en m'arrêtant par le bras , & en me faisant rasseoir auprès d'elle : un instant ; vous venez de me signifier vos dernières résolutions ; il me reste encore à vous faire part des miennes. Je n'ai plus qu'un mot à vous dire : aimez-vous Lucie ? son en-

fant vous est-il cher ? Beaucoup plus que ma vie , lui répondis-je. Hé bien ! Monsieur , reprit-elle , leur bonheur ou leur malheur est entre vos mains : vous pouvez choisir pour elles , un sort tranquille & une aisance honnête leurs sont destinés ; mais pour leur assurer l'un & l'autre , il faut épouser sans remise Mademoiselle de Furcé , & m'en donner dans le moment votre parole : attendez à me répondre , continua-t'elle , voyant que j'allois l'interrompre , que j'aie achevé de vous instruire. Si vous persistez dans votre refus , vous perdez votre Maîtresse ; un ordre supérieur vous l'enleve , une retraite obscure & éloignée , qu'il vous sera difficile de découvrir , la renfermera pour jamais ; son enfant arraché de ses bras ira grossir le nombre de ces in-

fortunés à qui la charité a marqué des asyles , & n'aura plus de ressources à espérer que celle que l'on y trouve : la réponse que vous m'allez faire , fera la destinée de l'une & de l'autre.

Alors , voyant l'effet que produisoit sur mon cœur cette affreuse menace ; elle me fit l'horrible détail de ses arrangemens : sans croire , me disoit-elle , que je fusse capable de lui résister , elle n'avoit rien négligé de ce qui pouvoit me forcer à me soumettre ; on devoit d'abord commencer par s'assurer de moi , dans l'appréhension des obstacles que je pouvois opposer à ses cruels desseins sur Lucie , qu'elle avoit concertés avec le Comte de Furcé.

Ensuite elle me fit voir l'ordre barbare qui devoit pour toujours

m'enlever ce que j'adorois, & dont l'infortune augmenteroit encore par l'idée que peut-être j'y avois contribué. Auroit-elle pu, en effet, ne me pas soupçonner, ne me voyant point à ses yeux mourir pour la défendre? Madame de Morcour me représenta encore, la douleur, le désespoir de la malheureuse Lucie lorsqu'on la sépareroit de son enfant, qui, perdu pour elle sans ressource, resteroit confondu à jamais dans la foule de ces misérables victimes, de l'honneur, & quelquefois de la misère.

Quelles images, ah Dieux ! comment ai-je pu les supporter ? Je connoissois trop ma mere pour espérer de la fléchir, je le tentai cependant : je me jettai à ses pieds, j'arrosai ses mains de mes larmes ; je la conjurai de différer

au moins mon mariage, je m'engageai par serment à ne plus revoir Lucie ; je ne demandai que la seule liberté de la prévenir que nous ne pouvions jamais être l'un à l'autre : tout fut inutile. Madame de Morcour, inébranlable, me pressa d'un ton sévère de me déterminer ; &, jugeant à l'excès de mon trouble que je n'oserois la dédire , elle fit appeller le Comte. J'imaginai que s'il étoit instruit par moi-même de mes sentimens, le bonheur de sa fille le toucheroit assez pour ne le pas hazarder ; je n'avois plus rien à ménager : je fis donc à Monsieur de Furcé, ma mere présente, le tableau de mon état, que je peignis des couleurs les plus vives, & avec tous les transports de l'amour & de la douleur ; mais, loin de se rendre aux raisons que je

lui apportois pour différer mon union avec sa fille , il fut le premier à presser Madame de Morcour , d'user de son autorité pour la conclure ; jugez de mon étonnement & de mon désespoir ! Devenu furieux je ne gardai plus de mesures : je tins au Comte les propos les plus outrageans sur son peu de délicatesse ; je lui reprochai avec force son avidité pour le bien , qui lui faisoit sacrifier sa fille ; je lui jurai avec emportement que je l'en punirois , & que je lui vendrois bien cher mon odieuse fortune , à qui seule je devois mon malheur : j'affirmai avec serment que j'idolâtrois toujours ma Maîtresse , & détesterois éternellement ma femme. Mes menaces n'eurent pas plus d'effet que mes prières ; Madame de Morcour, que cette scène

commençoit à fatiguer , & qui craignoit que le Comte ne s'en offensât, m'ordonna impérieusement de me taire. C'est trop abuser de nos bontés , ajouta-t'elle , décidez-vous , & sur le champ : je vais donner mes derniers ordres, vous n'avez que cet instant pour les prévenir . . . & voyant que je ne répondois pas, eh bien ! reprit-elle , à quoi vous déterminez-vous ? à mourir, m'écriai-je avec fureur , en m'élançant pour me saisir de mon épée , qui étoit sur une table à quelque distance de moi : mais le Comte & ma Mere eurent le tems de prévenir l'usage que j'en voulois faire.

Ah ! ç'en est trop, s'écria à son tour Madame de Morcour , que mon désespoir, loin de toucher , aigrissoit d'avantage ; puisque rien ne peut vous rendre à la raison ,

de la Baronne de Blémon. 231

& qu'il n'est point de devoir que vous ne sacrifiez à votre indigne amour ; je vais vous livrer, Ingrat, à tous les inutiles regrets qui déchireront votre ame : alors elle pria le Comte de faire introduire les gens qu'elle avoit eu la précaution de faire venir à tout événement, & quelques instans après je vis paroître quatre hommes : je remets ce furieux à votre garde, dit ma mere à l'un d'eux, en me montrant, songez à m'en répondre ; vous sçavez lorsqu'il en sera tems où il le faudra conduire. Pour vous, dit-elle à un autre, en lui remettant un papier, voilà un ordre pour l'exécution duquel vous partirez cette nuit : je veux bien encore vous accorder jusque-là, ajouta-t'elle, en s'adressant à moi ; je vous laisse faire vos réflexions. Marié à minuit, sinon

vous m'entendez ; pensez-y bien : après avoir dit ces mots, elle fit signe à ses gens de se retirer , m'en laissa deux auprès de moi , & sortit.

Lorsque je me vis seul avec mes gardes , j'essayai d'abord de tenter leur fidélité ; mais ma mere avoit eu soin de les biens choisir ; ils furent incorruptibles , & je ne pus même obtenir d'eux , quel-qu'offre que je leur fisse , de vous faire parvenir une lettre : je passai le reste de la journée , livré aux plus douloureuses réflexions ; je ne vis ni ma mere ni le Comte : j'ai sçu depuis qu'ils avoient eu l'adresse de colorer cette absence à Mademoiselle de Furcé , qui , au moment d'être uni avec elle , dut lui paroître bien ridicule. Quelque singuliere que fût cette conduite , & quoiqu'elle

dût naturellement faire soupçonner quelque chose d'extraordinaire, Mademoiselle de Furcé, à qui pour comble d'infortune je ne déplaisois pas, attendoit sans aucune espece de crainte l'instant de se rendre à l'Autel.

Cependant les heures s'écoulerent, & celle marquée pour le malheur de ma vie approchoit : ma mere ne voulant pas venir elle-même s'informer de ma dernière résolution, lorsque le moment fatal fut arrivé, elle fit appeler un de mes gardes, & le chargea de me demander à quoi j'étois déterminé. Cette homme, en s'acquittant de sa commission, ne manqua pas, ainsi qu'il lui avoit sans-doute été ordonné, de me représenter que ma réponse alloit pour toujours décider de l'état de tout ce qui m'étoit cher ; que ma

résistance deviendrait inutile ; puisque celle qui en étoit la cause , l'ignorerait à jamais. Il me remit adroitement sous les yeux, l'image terrible du sort qu'on lui préparait , & que seul je pouvois lui faire éviter : que vous dirai-je enfin ; saisi de frayeur , plus enivré d'amour que jamais , & transporté de rage , je demandai à parler à ma mère. C'est vraisemblablement ce qu'elle attendoit , car je la vis paroître dans l'instant : faites-moi , avant tout , remettre l'ordre contre Lucie , lui dis-je ; dès qu'il sera entre mes mains , je vous donne ma parole de vous suivre à la mort , puisque vous voulez m'y conduire. Madame de Morcour , sans me répondre , fit appeler celui qu'elle en avoit chargé , & , le lui ayant repris , elle me le donna : je le déchirai en mille

pieces ; & , sans proférer un seul mot, je me levai, & , accompagné de ma mere , je me rendis où l'on m'attendoit , & où devoit se consumer le barbare sacrifice , dont la liberté de Lucie & celle de son enfant devoit être le prix. N'attendez-pas que je vous fasse le détail de cette triste cérémonie ; je sçais bien moins que tous ceux qui y ont assisté ce qui s'y est passé.

Madame de Morcour & le Comte , lorsqu'elle fut finie , nous menerent dans l'appartement qui nous étoit destiné. Il est probable que le changement que Mademoiselle de Furcé remarqua en moi , joint au pleurs que je ne pus retenir & qu'elle me vit répandre , lui fit faire quelques réflexions sur ces nœuds si singulièrement formés ; son air étoit aussi abattu que le mien , & ses yeux

se remplirent de larmes : ma mere, qui s'en apperçut, s'approcha de moi, & m'exhorta à voix basse, d'avoir pour ma nouvelle épouse tous les égards qu'elle méritoit ; ajoutant qu'elle me croyoit trop honnête-homme pour y manquer : ensuite elle se retira avec le Comte & nous laissa seuls. Quel que soit mon amour pour Lucie, je ne me rappelle point, sans me le reprocher, la dureté de mon procédé avec Mademoiselle de Furcé ; je vous avourai même que, malgré la violence des sentimens qui m'agitoient, il en couta à mon cœur pour lui signifier le plan de vie que j'étois résolu de mener avec elle : (on n'afflige point sans regret une belle personne) Je commençai par lui déclarer qu'une force supérieure, à laquelle je n'a-

vois pu résister , venoit malgré moi d'unir ma destinée à la sienne: qu'entraîné par une passion à laquelle j'aimois à me livrer , & que jamais je ne chercherois à combattre , je n'avois à lui offrir que de l'estime ; que je ne la lui promettois même , qu'autant que sa douceur & sa complaisance pourroient la lui faire mériter: qu'en un mot, je ne serois que son ami ; que c'étoit à elle à voir si ce titre pourroit lui suffire , & si elle étoit digne de me faire regretter un jour , l'impossibilité de lui être rien de plus ; que pour cela il falloit dérober à son pere & à ma mere , ce qu'elle trouveroit , sans-doute, d'injurieux dans ma froideur pour elle ; que si elle en formoit la moindre plainte , j'avois pris mon parti ; & qu'il n'y auroit point d'extrémité

à laquelle je ne me portâs , pour me mettre à couvert des reproches & des persécutions que ses murmures ne manqueroient pas de m'attirer.

N'en ayez aucune inquiétude ; Monsieur , me répondit Made-moiselle de Furcé ; je vois toute l'horreur du sort qui m'est destiné : vous êtes la victime de l'ambition , je la suis de la cupidité ; votre malheur va faire le mien ; mais n'importe : croyez , ajouta-t'elle tendrement & en laissant couler quelques larmes, que votre indifférence me fera assez cruelle à supporter , sans que je veuille y faire succéder votre haine : comptez-donc sur la parole que je vous donne de respecter à jamais vos peines , & de dissimuler toujours les miennes ; lorsque mon cœur vous sera bien connu ,

peut-être le jugerez-vous digne d'autant de pitié que le vôtre.

Ayant achevé ces mots, elle se retira dans un cabinet dont elle ferma la porte sur elle : je voulus l'engager à rentrer dans sa chambre, & à me laisser pour mon partage celle où elle étoit, où il n'y avoit point de lit ; mais ce ne fut que les jours suivans que je pûs l'y déterminer.

C'est ainsi que se passa la nuit de ces fatales nocces ; c'est ainsi que se sont passées toutes celles qui ont précédé & suivi la dangereuse maladie dont je fus attaqué, & dont malheureusement je n'ai pu mourir. J'aurois bien désiré, avant & après, instruire Lucie de notre infortune ; mais comment la lui apprendre ? comment lui persuader que je n'y avois point contribué ? l'auroit-

elle pût croire ? Ah ! ce n'étoit qu'en allant expirer à ses pieds , qu'il étoit possible de me justifier : mais comment m'y présenter ? voudra-t'elle me voir , m'entendre ! c'est cette incertitude qui m'accable , & pour augmenter les tourmens qu'elle me fait souffrir , chaque jour m'expose à de nouveaux supplices : les regrets de ma mère , qui commence à se repentir du sacrifice précipité qu'elle m'a contraint de faire ; ceux du Comte , qui , malgré l'attention de sa fille à dévorer ses larmes , ne s'apperçoit que trop qu'elle n'est point heureuse & qu'elle court risque de ne l'être jamais ; la douleur tendre & réservée de cette même fille , sa douceur , sa patience , sa fidélité à me garder le secret qu'elle m'a promis ; c'est même plus mon chagrin

chagrin qui le trahit, que celui qu'elle fait paroître.

Joignez à tout cela les alarmes où je sçais Lucie, & le désespoir où je n'ignore pas qu'elle va être; & cependant je respire encore!

Tel a été, continua Madame de Ville, le récit que m'a fait Monsieur de Morcour; jugez d'après cela s'il est à plaindre, & s'il ne l'est pas peut-être plus que vous. Ah! m'écriai-je, entraînée par un mouvement de jalousie, dont je ne pus me défendre, Mademoiselle de Furcé parviendra à le consoler; il rend justice à ses vertus, il la rendra bien-tôt à ses charmes: peut-on long-tems se défendre d'aimer ce qu'on avoue être digne de l'être? elle l'aime, il veut lui plaire: elle lui plaira. Mais moi que vais-je

II. Part.

L

devenir ! en perdant son amour ; j'ai tout perdu ; il ne pourra me conserver aucune espece de sentimens : je ne puis être pour lui qu'un objet méprisable, dès que je ne serai plus celui de sa tendresse. Sa passion pouvoit seule justifier la mienne ; l'une devient un crime dès que l'autre est éteinte : c'est l'inconstance de l'Amant qui rend la Maîtresse coupable, elle ne l'est point du moins à ses yeux tant qu'il est fidele ; elle cesseroit même en quelque sorte de l'être à ceux de l'univers, s'il étoit possible qu'il le fût toujours.

Je ne veux point m'étendre sur les réflexions dont je fus tourmentée, peignez-vous seulement tout ce que peuvent faire éprouver au cœur le plus sensible, les feux ardens de l'amour, les

de la Baronne de Blémon. 243
fureurs de la jalousie, la honte
des remors.

Madame de Ville, loin d'être
un adoucissement à mes maux,
les augmentoit par sa présence;
elle y avoit contribué par ses
pernicieux conseils, & je ne pou-
vois les lui pardonner. Elle me
devint donc insupportable; & quel-
le que fût mon attention à ne le lui
pas faire paroître, elle ne fut pas
long-tems à s'en appercevoir:
elle m'aimoit trop pour n'en être
pas affligée; mais, voyant que tou-
tes les consolations qu'elle s'em-
pressoit de me donner, loin de
calmer ma douleur, paroissoient
l'accroître, elle prit enfin le parti
que je lui avois plusieurs fois fait
entrevoir qu'elle me feroit plai-
sir de prendre, & résolut de se
retirer; elle n'eut pas la force de
me faire d'adieux, elle se con-

tenta seulement de m'écrire ce billet , qui ne me fut remis que lorsqu'elle fut partie.

Billet.

« J'ai des torts , je les sens , &
« croyez que je me les reproche ;
« mais ne m'en punissez-vous
« point trop , sçachant combien
« je vous aime , en me forçant
« à vous quitter dans l'état où
« vous êtes ? ma tendresse pour
« vous , à fait mon crime : ne de-
« vroit-elle point faire mon ex-
« cuse ? Je pars pénétrée de vos
« douleurs & de votre indiffé-
« rence ; malgré l'une , cepen-
« dant , vous n'aurez qu'à dire
« un mot , je serai toujours dis-
« posée à venir partager les au-
« tres. »

Ce départ me fit une sorte de

plaisir ; il me livroit, ainsi que je le désirois , entièrement à moi-même , & me débarrassoit d'un témoin de ma honte : je restai donc seule à penser avec ma fille ; je passois les jours entiers renfermée avec elle dans mon appartement , aucun de mes gens n'osoit venir m'y distraire : cette enfant sembloit être sensible à mes peines , & à son air de tristesse on eût dit qu'elle les ressentait ; ses innocentes caresses, ses larmes, qu'elle versoit lorsqu'elle m'en voyoit répandre , rendoient quelquefois les miennes moins amères.

J'étois un jour , comme à mon ordinaire, seule avec elle ; elle étoit à peu de distance de moi , & s'amusoit pour le moment, conformément à son âge , tandis qu'absorbée dans mes idées , je baignois de mes pleurs un por-

trait de son pere que je tenois alors ; ma porte s'ouvrit tout-à-coup : j'étois trop occupée pour y faire attention , si un cri perçant de ma fille , le nom de papa , que je lui entendis prononcer & un mouvement qu'elle fit pour courir , & qui la fit tomber , ne m'eussent tiré de ma rêverie ; je me levai avec précipitation pour aller à elle ; mais Dieu ! que devins-je ! & quel trouble me faisit ! Monsieur de Morcour lui-même m'avoit devancé ; il avoit relevé & tenoit déjà dans ses bras sa fille , qui , bien moins occupée du petit accident de sa chute , que du plaisir de le revoir , l'accabloit des plus tendres caresses. Hélas ! ce furent la nature seule & l'amour qui nous le firent reconnoître , il ne se ressembloit plus.

Il n'est point d'expression qui puisse rendre, point de pinceau qui puisse peindre, & ce que je sentis dans ce moment, & ce que devoit offrir de douloureux le touchant tableau que nous formâmes tous trois.

Tremblante, saisie, éperdue ; j'étois retombée presque sans sentiment dans mon fauteuil ; mon ame fut prête à m'abandonner, la présence seule de mon amant la retint sans-doute.

Pour Monsieur de Morcour ; après quelques légers assauts, pour se débarrasser de sa fille qui l'embrassoit étroitement ; voyant qu'elle ne le vouloit point quitter, il vint, la tenant toujours dans ses bras, se jeter à mes pieds.

Ouvre les yeux Lucie, me dit-il d'une voix foible, regarde ton malheureux Amant, regarde-

le mourir à tes genoux; il vient lire dans tes regards l'Arrêt qui l'y condamne: ah! par pitié daigne le lui prononcer; affranchis-le pour jamais d'une odieuse vie qu'il déteste; dis que tu ne l'aimes plus, & les foibles liens qui l'y retiennent, encore seront bientôt rompus.

Ma fille, qu'il tenoit toujours, effrayée de l'air dont il me parloit, s'arracha avec vivacité de ses bras pour se jeter dans les miens; me quittoit presque au même instant pour retourner à lui; nous prenoit les mains à l'un & à l'autre, les baisoit mille fois, & jettoit de temps en temps des cris pitoyables, que redoubloient les larmes qu'elle nous voyoit répandre.

Cette triste & attendrissante scène dura long-temps, sans que

je pusse proférer un seul mot; mais, revenue de mon faisissement, & pénétrée de l'état où étoit Monsieur de Morcour, j'oubliai bientôt mes propres douleurs pour ne m'occuper que des siennes.

Mon premier soin fut d'ordonner qu'on éloignât ma fille, dont la présence dans cet instant faisoit notre plus cruel supplice; ensuite, loin de faire à son pere les reproches auxquels il s'attendoit sans doute, je me rendis assez maîtresse de mon désespoir pour travailler à calmer le sien.

A quoi servent, lui dis-je, des regrets inutiles? l'état où je vous vois m'en prouve la sincérité; c'est dans celui où je suis, tout ce que j'ai le droit de prétendre, & la seule consolation que je puisse me permettre: vous m'aimez, je le crois, & vous n'êtes que

trop sûr que je vous aime ; mais dans la position où nous sommes, nous devons songer, autant qu'il est en nous, à justifier nos sentimens aux yeux du public, & réparer ma gloire autant qu'il est possible ; montrons-nous dignes l'un de l'autre, & faisons rougir nos ennemis de l'injustice qu'ils ont eu de nous séparer. . . .

Les cruels ! interrompit Monsieur de Morcour ; quels tendres nœuds ils ont rompus : ah ! Lucie , qu'il jouiront peu du fruit de leur barbarie ! je vous adorerai toujours : leur injuste puissance ne peut s'étendre sur mon cœur, vous y regnerez jusqu'à son dernier soupir.

Prouvez le-moi donc, lui dis-je ; & si jamais je vous suis chère, si je vous la suis encore, ménagez & respectez des jours dont dépendent

les miens. J'y consentirai, reprit-il, si vous voulez vous prêter au seul moyen de me les conserver; permettez que je vous voye quelquefois ; cet adoucissement aux tourmens que j'endure, peut seul m'empêcher d'y succomber ; & comme je balançois à lui répondre : je vois, dit-il, ce qui se passe dans votre ame , vous craignez ma tendresse ; ah ! n'en redoutez rien , quoiqu'elle soit extrême : ne sçavez-vous pas quand vous le voulez , (& vous le voudrez sans-doute) inspirer autant de respect que d'amour ? l'un vous garantira de l'autre , c'est à vos pieds que je le jure.

Je crains bien, continua Lucie, en s'interrompant, que vous ne me jugiez avec toute la rigueur que mérite la foiblesse qui me fit donner à Monsieur de Morcour

le consentement qu'il me demandoit ; je devois non-seulement le lui refuser, je devois même encore lui ôter toute espérance de l'obtenir ; mais je l'adorois , j'en étois adorée ; je le voyois expirant à mes pieds. Ce moment pouvoit-il être celui d'écouter & de suivre le devoir ? quel cœur aussi tendre que le mien ne l'y eut peut-être oublié davantage ? Monsieur de Morcour heureux & satisfait de la permission que je venois de lui accorder, sous la condition toute-fois qu'il en useroit avec précaution pour sa famille, & n'en abuse oit jamais avec moi ; me promit tout ce que j'exigeai avec des transports si vifs, qu'il me fit craindre plus d'une fois qu'il me manquât de parole, dans l'instant même qu'il me la donnoit ; mais lui ayant

fait sentir avec douceur qu'il rompoit l'engagement que je venois de prendre, s'il ne remplissoit pas le sien plus exactement, il m'en renouvela l'assurance, & nous nous entretenîmes ensuite avec plus de tranquillité.

Il me dit alors qu'il n'étoit de retour à Paris que de la veille; que la langueur que lui avoit laissé sa maladie, ayant fait craindre à sa famille de le perdre entièrement, l'avoit déterminée à quitter la campagne; que dans le nombre de plusieurs lettres qui lui avoient été remises en arrivant, il avoit trouvé un billet de Madame de Ville, qui lui marquoit son adresse, & le prioit, s'il étoit possible, de passer chez elle; que l'espérance de m'y trouver l'y avoit fait voler sur le champ; qu'il avoit été très-surpris de notre

rupture , & très touché de l'affliction qu'elle caufoit à cette femme ; qu'ils avoient enfemble répandu bien des larmes , & qu'il avoit réfolu avec elle , qu'il viendrait me voir le lendemain , qu'il mourroit à mes pieds , ou qu'il y obtiendrait non-feulement la permiffion de me revoir encore , mais même mon retour à Paris auprès d'elle.

Rendez-vous à fon amitié ; ma chere Lucie , continua-t'il , ainfi qu'à l'ardent défir que j'ai de vous tirer de votre folitude ; qu'il me feroit impoffible de venir partager auffi fouvent que l'exigera l'obligation de vivre que vous m'imposez.

Il me fit fentir enfuite combien il feroit aifé à fa famille , qui ne manqueroit pas de faire examiner fes démarches , de pénétrer le

motif de ces fréquens voyages à Passy, où elle sçavoit que j'étois retirée; il me fit convenir que notre intelligence à Paris courroit bien moins de risque d'être découverte, Madame de Ville, dans l'attente de notre réunion qu'elle avoit toujours espéré, ayant pris un logement dans un quartier inconnu, à l'extrémité du Faubourg saint Marceau, & ayant eu de plus la précaution, en allant s'y établir, de changer de nom.

Après que j'eus consenti d'aller la rejoindre, nous arrêtâmes que j'en changerois aussi, & qu'elle me feroit passer pour une jeune veuve de ses parentes, nouvellement arrivée de Province pour quelques affaires; tout cet arrangement convenu, il fut décidé que dès le lendemain il seroit exécuté & que je retournerois à

Paris. Monsieur de Morcour me quitta pour en aller prévenir Madame de Ville.

Il est certain que, quelle que fût ma passion, aucune idée de crime ne fut alors mêlée aux sentimens qu'elle m'inspira; j'avois été frappée & attendrie du changement affreux de mon amant; à peine paroissoit-il l'ombre de ce qu'il avoit été: touchée de son état, je me crus tout permis pour prévenir les suite funestes que je craignois qu'il n'eût; notre malheur étoit sans remède, j'espérois l'y accoutumer; d'ailleurs son intrigue avec moi étoit connue de sa famille, qui ne me regardoit sans-doute que comme un de ces êtres méprisables que le goût des plaisirs entraînent & que des vues d'intérêt retiennent.

Quelle consolation dans mon

infortune de la faire revenir de cette odieuse prévention ; je me proposai donc de n'être plus à l'avenir que la plus tendre amie de mon Amant , de l'engager à des ménagemens avec sa femme , de travailler même à lui inspirer les sentimens qu'il lui devoit ; enfin d'établir entr'eux le calme & l'ordre qui devoient y régner : de tout cela je voyois naître le bonheur de ce que j'aimois , & le rétablissement de sa santé qui en devoit être une suite. Mesdames de Morcour pouvoient apprendre un jour que cet heureux changement étoit mon ouvrage , je ne leur paroîtrois plus alors si criminelle , je les forcerois à me plaindre , peut-être même à m'estimer : ce fut avec ces sentimens si justes , si raisonnables , que je quittai Passy. Je me

& quelque trouble dans mon cœur, mon Amant & mon Amie travailloient avec tant de soin à le dissiper, qu'ils y réussissoient aisément. Je vivois donc assez tranquille, lorsqu'un jour que je me trouvois seule avec ma fille, Madame de Ville étant sortie pour quelques visites, où je n'avois pas voulu l'accompagner, & Monsieur de Morcour étant à la campagne pour quelque jours, j'entendis un carrosse s'arrêter à ma porte; je croyois que c'étoit Madame de Ville qui rentroit, lorsque l'on me vint dire qu'une jeune Dame, qui ne vouloit pas se nommer, demandoit à me parler: cet air de mystere me fit d'abord refuser de la recevoir; mais elle insista si fortement, que je consentis enfin qu'on la fit entrer.

Je n'en eus pas donné l'ordre, que je vis paroître une jeune personne de seize à dix-sept ans au plus, & avec elle tous les charmes & tout l'éclat de la plus brillante jeunesse : aux sentimens d'admiration que j'éprouvai pour elle au premier coup d'œil, en succéda bien-tôt un de respect, que m'inspira son air noble & modeste ; elle m'aborda avec grace, & pourtant avec embarras, m'examina quelques instans avec une attention très-propre à m'embarasser moi-même, fixa les yeux sur ma fille avec émotion, & les détourna ensuite pour dérober quelque larmes, qui cependant ne m'échaperent point & dont je me sentis pénétrée ; mon attendrissement qui en fut remarqué la toucha.

On ne m'a point trompé, me

dit-elle , après quelques momens de silence , votre ame est bien tout ce qu'on m'a assuré qu'elle étoit , & je crois qu'elle vous rend digne de la démarche extraordinaire que je fais ; je lui protestai qu'elle me rendoit justice , qu'elle pouvoit s'expliquer , & que si j'étois assez heureuse pour trouver l'occasion de justifier l'idée avantageuse qu'elle vouloit bien avoir de moi , elle jugeroit par mon empressement à la saisir , qu'effectivement je la méritois. Vous allez juger , me dit-elle , si j'en suis bien persuadée ; c'est cette opinion que je ne doute point que vous ne confirmiez qui m'a engagée à vous voir , & à vous prévenir que les persécutions que l'on a déjà voulu vous faire , vont se renouveler avec plus de force que jamais ;

qu'on a formé un projet qui peut vous être funeste, & qui ne se differe qu'à la priere de la personne la plus intéressée à son exécution; &, voyant que je changeois de visage, sans avoir l'air de s'en apercevoir, elle continua ainsi.

Monsieur de Morcour vous a sans-doute fait connoître sa mere, & la violence qu'elle a employée pour le marier vous à dû être une preuve, que c'est inutilement qu'on lui résiste tant qu'il peut lui rester des moyens de se faire obéir; son fils & l'infortunée Mademoiselle de Furcé, ont été les premières victimes des ressources qu'elle sçait en faire; & il y a tout à craindre que vous ne la deveniez de celle qui lui reste.

Unie au Comte de Furcé, qui ressent vivement le malheur de sa fille, il a été arrêté entr'eux,

qu'on useroit de toutes sortes de moyens pour le faire cesser : on n'en connoît plus d'autre que votre éloignement ; l'ordre qui doit vous y contraindre est obtenu , & vous auroit été signifié dans toute sa rigueur, si la jeune Madame de Morcour, qui ne pense pas comme ses parens, qu'un cœur qui se refuse à sa tendresse & à sa constance, puisse se rendre à la violence & à la force, n'en avoit différé l'exécution par ses larmes & par ses prières ; mais comme il est possible qu'on ne la consulte pas toujours, prenez vos arrangemens en conséquence de l'avis que je vous donne , & croyez qu'un sentiment d'intérêt pour Monsieur de Morcour & de compassion pour vous, me fait seul vous le donner ; pendant ce discours

Cours mes yeux s'étoient remplis de larmes ; je les tenois baissés , & n'osois plus les relever sur celle qui me parloit ; elle venoit de réveiller dans mon cœur la honte & le remord , que l'amour avoit eu la force & le pouvoir d'y assoupir : la présence de la vertu est le plus sanglant reproche du vice. J'étois saisie & troublée , je vis toutes les horreurs dont j'étois menacée ; & je les vis avec cet effroi qu'éprouve une ame coupable qui les mérite ; mille idées vinrent me tourmenter , & la plus cruelle de toutes fut celle que la personne qui me donnoit cet important avis , ne pouvoit être que celle que j'aurois cru la moins capable de me le donner : comment aurois-je pu la méconnoître , à sa jeunesse , à ses charmes , & sur-tout à sa douceur !

quelqu'ingrat que fût pour elle son mari , il aimoit à lui rendre justice , & il m'en avoit parlé mille fois avec les éloges qui lui étoient dûs. Madame de Morcour , car c'étoit elle-même , s'aperçut aisément à mon air humilié & confus des différens mouvemens qui m'agitoient. A l'état où vous me paroissez être , me dit-elle avec cette bonté touchante qui forme son caractère , je vois que vous avez pénétré qui je suis , mon projet n'a point été de vous en faire un mystère , & si je ne me suis point nommée d'abord, comptez que je n'ai craint que la révolution que je pouvois vous causer dans le premier instant ; mais j'apprehende , ajouta-t-elle , que vous ne rendiez pas toute la justice que vous devez à la façon dont je pense ; peut-être

ne voyez - vous en moi qu'une femme offensée , qui vient jouir avec satisfaction de la vengeance qu'on lui prépare , & qui se fait un plaisir barbare de l'avancer ; en venant vous l'annoncer elle-même. Cette cruelle idée est bien loin de mon cœur , & j'en prends le Ciel à témoin , je n'ai pensé qu'à vous faire prévenir un éclat , qui en vous perdant désespéreroit ce que vous aimez : je vous avouerai même plus , d'après tout ce que j'ai entendu dire de vous , j'ai cru pouvoir me flatter que touchée de ma démarche, elle pourroit non - seulement vous faire éviter le sort qu'on vous prépare ; mais qu'elle contribueroit peut-être à rendre à la vertu une ame qu'elle n'auroit jamais dû perdre : hélas ! ajouta-t-elle en laissant couler quelques larmes, si vous con-

noissiez bien mon cœur ; vous ne seriez point insensible , j'en suis sûre , aux peines qui le déchirent ; jugez de tout ce qu'il doit éprouver par l'aveu que je vais vous faire. J'aime, autant qu'il est possible d'aimer , l'ingrat qui me méprise ; cependant malgré tout cet amour que sa froide indifférence ne peut affoiblir , je lui sacrifierois tous les droits qu'il me donne , si ce sacrifice pouvoit faire son bonheur ; mais un lien indissoluble nous attache l'un à l'autre , tout son amour pour vous , tout le vôtre pour lui ne peut que le lui faire abhorrer , & ne pourra jamais le rompre.

L'air , le ton , l'expression dont étoit accompagné tout ce que disoit Madame de Morcour , produisit l'effet que sans doute elle en attendoit ; ces larmes si douces ,

de la Baronne de Blémond. 269

si tendres , que je lui voyois verser , pénétrèrent jusqu'au fond de mon cœur ; je sentis son malheur , je me le reprochai , & dès ce moment je formai la ferme résolution de plutôt mourir que d'y contribuer davantage.

Vous êtes trop digne du triomphe que vous avez espéré , lui dis-je enfin en tombant à ses genoux , pour ne le pas obtenir : oui , Madame , je veux aux dépens de ma vie vous prouver que vous ne vous trompez point , lorsque vous me croyez capable , malgré mon égarement , de quelque retour vertueux ; je renonce dès cet instant , & pour toujours , à un cœur que vous seule êtes digne de posséder ; & il ne dépendra pas de moi que revenu de son erreur , il n'aille bientôt en gémir à vos pieds , & y obtenir un

Miiij

pardon que mon repentir vous demande , & pour lui & pour moi.

Les sanglots qui m'étoufferent la voix m'empêcherent d'en dire davantage. Madame de Morcour attendrie de mon action & de mes larmes , mêla les siennes aux miennes , & me contraignit de me relever pour me remettre auprès d'elle ; ensuite donnant à ma résolution les éloges les plus flatteurs , elle me fit , avec ménagement , entrevoir qu'il ne me restoit pas de parti plus sûr à prendre que de l'exécuter promptement , puisque , si je différois , je courrois risque d'y être contrainse ; & ayant apperçu dans mes réponses que le sort de ma fille m'inquiétoit , elle me rassura avec vivacité sur cet article , en me jurant qu'elle lui deviendroit aussi

chère que si elle lui appartenoit ,
soit que je voulusse lui faire suivre
mon sort , soit ce qui conviendrait
mieux pour elle , pour moi , &
pour le secret de sa naissance ,
consentir à la lui confier quelques
années ; que non-seulement elle
se chargeroit alors de la faire éle-
ver comme sa propre fille , mais
qu'elle se chargeroit encore de
son établissement , & qu'elle étoit
sûre d'y faire contribuer sa belle-
mere , qui sans doute ne manque-
roit pas d'être sensible au sacrifice
que j'étois résolue de faire d'un
amant aimé , & de qui j'étois ado-
rée ; que ce qu'il alloit m'en coû-
ter en m'y arrachant m'alloit faire
de mes plus grands ennemis mes
plus sincères admirateurs ; qu'en
renonçant , à l'âge que j'avois , à la
plus violente des passions , je ferois
oublier que jem'y étois livrée ; qu'il

étoit plus difficile de rentrer dans le devoir , que de ne s'en pas écarter ; & qu'elle feroit la première à faire valoir auprès de ses parens les efforts qu'elle sentoit bien qu'il alloit m'en coûter. Enfin Madame Morcour m'ajouta encore tant de choses tendres & touchantes , flatta si à propos ma vanité , intéressa avec tant d'adresse mon amour propre, qu'elle m'engagea insensiblement à consentir à tout ce qu'elle jugea convenable pour assurer irrévocablement , & mon retour à la vertu , & le bonheur qu'elle en attendoit. Monsieur de Morcour étoit , comme je vous l'ai dit , à la campagne pour quelques jours ; il fut arrêté que je profiterois de cette absence pour me retirer dans un couvent avec ma fille , que je résolus de mener avec moi

jusqu'à ce que je pusse me déterminer à consentir qu'on prît pour elle d'autres arrangemens ; nous convinmes aussi que j'écrirois à mon amant , que je donneroïs pour raison de notre rupture le désordre que je cauïois dans sa famille , & que je lui tairois les résolutions violentes qu'on avoit prises contre moi , & l'avis qu'on m'en avoit donné.

Tout cela ayant été décidé , Madame de Morcour , après de nouveaux éloges de mon courage , qui toujours m'imposoient de plus en plus l'obligation de n'en pas manquer, voyant entrer Madame Deville , me quitta en me recommandant le secret sur sa visite , & en me promettant de me venir voir dans la retraite que je me ferois choisir.

Il seroit difficile de vous rendre

M r

l'état où je me trouvai , lorsqu'elle se fut retirée ; j'avois été en quelque sorte tout le temps qu'elle avoit passé avec moi , plus pénétrée de ses douleurs que des miennes , & uniquement occupée de la honte d'être coupable , & plus encore peut-être de celle de le paroître. Je n'allongerai point ce récit des affreux combats qu'il fallut me livrer à moi-même , je vous dirai seulement que Madame Deville effrayée du désespoir où elle me vit , mit tout en usage pour me faire renoncer à mon projet , que j'avois été forcée de lui confier ; mais lui ayant fait l'entière confidence des desseins de la famille de Monsieur de Morcour , & fait sentir de quelle importance il m'étoit de les prévenir , & de ménager à ma fille les ressources qui lui étoient of-

tes; elle se rendit à ces raisons, & se borna à me prier de permettre qu'elle ne me quittât pas : ce qu'ayant facilement obtenu, il ne fut plus question que de nous choisir une retraite sûre.

L'Abbaye de la S***, à une lieue de Paris, me parut être celle qui nous convenoit le mieux; son éloignement me mettoit à l'abri des recherches que nous étions bien sûres que ne manqueroit pas de faire Monsieur de Morcour : je connoissois trop ma foiblesse pour ne pas redouter d'en être découverte. Madame Deville se chargea donc du soin de nous y aller arrêter un appartement; & comme nous n'avions pas de temps à perdre, craignant toujours d'être surprise par le retour imprévu de mon Amant, ayant tout fait préparer à la hâte

pour notre départ, nous partîmes ; elle , ma fille & moi pour nous y rendre.

Je me souviens encore de la Lettre que j'écrivis alors à M. de Morcour ; je ne sçais comment il l'a put lire , il n'y avoit pas un mot qui ne fût presque entièrement effacé par mes larmes : voici ce qu'elle contenoit.

Lettre de Lucie à Monsieur de Morcour.

« V O U S sçavez si depuis que
 « je vous aime , c'est-à-dire dès
 « l'instant que je vous ai connu ,
 « j'ai eu une pensée, fait un sou-
 « hait , formé un desir , qui ne
 « vous ait pas eu uniquement
 « pour objet ; tous les préjugés
 « reçus ont été mes premiers sa-
 « crifices , & vous n'avez sûre-

ment point oublié ce qu'il m'en
a coûté pour vous les faire ,
combien d'autres ont suivi ,
combien de remords il a fallu
vous immoler ; mais comme il
y alloit de mon repos autant
que du vôtre à les surmonter ,
peut-être ne croyez-vous pas
devoir me tenir compte des
combats que je me suis livrés
pour y parvenir : il faut donc
aujourd'hui vous prouver , que
votre bonheur seul est & a tou-
jours été ce que j'ai eu en vue.
J'ai tout sacrifié à l'amour , lui
seul me reste , il faut vous le
sacrifier encore ; il faut m'ar-
racher au vôtre , il faut briser
ces nœuds si doux qu'avoit for-
més une heureuse sympathie , &
qu'a fortifiés une habitude de
plusieurs années ; il faut, en les
rompant sans retour, vous rendre

« à ce lien terrible & sacré qui
« vous engage : c'est trop porter
« le trouble dans le sein de votre
« famille , c'est trop déchirer ce-
« lui de l'aimable & vertueux
« objet à qui vous êtes uni ; c'est
« trop enfin prolonger ma honte
« & vous la faire partager. Puif-
« siez-vous être heureux autant
« que je vais être à plaindre ;
« puissiez - vous ignorer tout ce
« que va me faire souffrir la loi
« barbare que je m'impose de
« pleurer le reste de mes jours dans
« le fond d'une retraite les crimi-
« nels plaisirs , dont la perte , je
« ne le sens que trop , me coûte-
« ra plus de regrets que de repen-
« tirs. Adieu , ne cherchez point
« à me découvrir , vous le tente-
« riez inutilement. J'emmene ma
« fille avec moi ; lorsque le temps
« aura produit sur votre cœur

« l'effet que j'apprends, & que
« je suis forcée de souhaiter, vous
« ferez instruit de son sort, &
« maître de vous en charger :
« puisse-t-elle vous rappeler
« quelquefois l'idée de sa trop
« tendre mere ; puisse-t-elle vous
« faire souvenir que vous l'avez
« aimée, qu'elle vous adoroit, &
« que quel que soit son sort & la
« rigueur du devoir qui nous sé-
« pare, qu'elle vous adorera jus-
« qu'à son dernier soupir.

LUCIE.

Cette Lettre étant partie, &
n'ayant plus rien qui dût m'arrê-
ter à Paris, il fallut enfin en sor-
tir ; je me rendis donc, comme
je viens de vous le dire, à l'Ab-
baye de la S***. La solitude loin
d'adoucir mes peines, en aug-
menta l'amertume ; ma passion

loin de s'affoiblir sembloit s'accroître, & j'éprouvai pendant les premiers mois de mon séjour à la S***. des tourmens auxquels je n'aurois pas eu peut-être la force de m'exposer, si j'en avois pu concevoir l'idée. Je fus près de six mois sans voir Madame de Morcour ; elle m'écrivoit souvent, il est vrai, mais elle ne me parloit que très-légèrement de son mari : ses lettres ne contenoient que les louanges excessives qu'elle prétendoit que sa famille donnoit à la courageuse démarche que j'avois faite ; & cela dans la vue sans doute de m'engager de plus en plus à la soutenir. Oserai-je l'avouer, l'idée d'être si facilement oubliée de M. de Morcour fit mon plus grand supplice ; quelque ferme que je fusse dans la résolution de ne renouer jamais

de la Baronne de Blémon. 281

avec lui , je ne lui pouvois pardonner le peu d'empressement que je lui supposois pour en chercher les moyens. Une visite que je reçus alors de sa femme acheva de me désespérer ; elle ne me cacha point que notre rupture avoit causé à son mari le plus violent chagrin ; mais elle me dit en même temps qu'après plusieurs tentatives , qu'elle n'ignoroit pas qu'il avoit fait pour me découvrir , il paroïssoit depuis deux mois beaucoup plus tranquille , & qu'il y avoit tout lieu d'espérer qu'il le feroit bientôt entièrement : cette cruelle assurance qu'elle me donnoit , avec un air de satisfaction qui ne m'en prouvoit que trop la vérité , me pénétra de la plus vive douleur , & me fit une révolution qui en peu de jours me conduisit aux portes du tombeau. Madame

Deville , à qui je n'avois point caché ce qui se passoit dans mon ame , & l'amertume de mes sentimens , effrayée de mon état , & d'autant plus que je refusois très - opiniâtement tous les secours qui m'étoient offerts , craignant avec raison de me perdre , se crut tout permis pour me conserver. Persuadée que des nouvelles directes de M. de Morcour , & la certitude d'en être aimée encore , seroient suffisantes pour me sauver la vie , elle prit sur elle , sans m'en parler , de lui écrire , de lui apprendre ma retraite , ma maladie , & de lui reprocher vivement d'y avoir contribué par son indifférence. M. de Moreour , qui n'étoit pas à beaucoup près aussi guéri de sa passion qu'on le supposoit ; mais qui ayant découvert , je ne sçais

Comment, ni par qui, la nouvelle persécution qui s'étoit élevée contre moi dans sa famille, avoit pris le parti de se contraindre pour laisser à cet orage le temps de se dissiper, ne fut plus le maître de ses transports lorsqu'il sçut que l'on craignoit pour mes jours. Dès qu'il eut reçu la lettre de Madame Deville, il accourut à la S***. Le hasard voulut que sa femme, que j'avois fait informer du danger où j'étois, & qui avoit eu la généreuse compassion de m'amener elle-même un des plus habiles Médecins de Paris, se trouva ce même jour à l'Abbaye. Quelque dangereusement malade que je fusse, l'Abbesse ayant refusé de laisser entrer Madame de Morcour dans l'intérieur du Couvent, je comptois qu'il me restoit si peu de jours à vivre, que le desir

de la voir encore une fois , de lui remettre mon enfant , que je m'étois déterminée à lui confier , & que je voulois lui recommander moi-même , en la priant de l'emmener sur le champ , m'avoit donné le courage , toute mourante que j'étois , de sortir du lit ; & de me faire traîner au parloir. Je venois de faire passer ma fille dans celui du dehors ; Madame de Morcour la tenoit étroitement embrassée , & tâchoit par ses caresses d'appaiser les cris que lui faisoient jeter les larmes qu'elle me voyoit répandre , & l'espece de violence dont il avoit fallu user pour l'arracher d'auprès de moi : enfin j'étois au douloureux moment de m'en séparer , lorsque l'effort terrible que je me faisois , joint à mon extrême foiblesse , me fit tomber sans connoissance

de la Baronne de Blémon. 285
dans les bras de Madame Deville.

Ce fut précisément dans cet instant qu'arriva M. de Morcour. Frappé de l'état où il me vit, il s'élança avec toutes les marques du plus violent désespoir à la grille, où il se jeta à genoux en m'appellant des noms les plus doux & les plus tendres sans presque remarquer sa femme, qui, surprise, comme vous pouvez l'imaginer de cette subite apparition, à laquelle elle s'attendoit si peu, s'évanouit à son tour, & laissa de ses bras échapper ma fille qu'elle tenoit encore, dont la chute fut si malheureuse qu'elle se fit à la tête une blessure très-considérable. Les cris perçans de cet enfant m'ayant fait revenir à moi, j'ouvris les yeux; je suis encore à comprendre, comment il est possible que l'effroi que j'é,

prouvai ne me les ait pas refermés pour jamais. Ma fille couverte de sang fut le premier objet qui se présenta ; quel que fut mon amour pour son pere , mon premier mouvement fut pour elle ; & m'étant instruite de ce qui venoit de lui arriver , je priai qu'on la fit rentrer , & conjurai le Médecin , qu'on avoit amené de Paris , pour moi , & qui étoit heureusement présent , de visiter & panser sa blessure ; pendant cet intervalle , Madame de Morcour avoit repris ses esprits. Il seroit difficile de vous donner une idée de la situation où nous nous trouvâmes alors , elle , son mari & moi.

M. de Morcour, toujours à genoux devant la grille sur laquelle il avoit les mains appuyées, dont il se couvroit le visage , répandoit un torrent de larmes ; sa fem-

me , les yeux attachés sur lui , pâle & tremblante , respiroit à peine ; moi inquiète , éperdue , & presqu'expirante , j'attendois avec saisissement comment se termineròit cette étrange scene.

Lorsque l'on eut donné à ma • fille les secours qui lui étoient nécessaires , & que j'exigai qu'on lui donnât devant moi , j'ordonnai qu'on la transportât dans mon appartement , où le Médecin & Madame Deville l'ayant accompagné , je restai seule avec Monsieur & Madame de Morcour , qui fut enfin la première à rompre le triste silence que nous gardâmes encore quelques momens tous trois : voici mot pour mot le discours qu'elle adressa à son mari ; il m'est pour jamais resté gravé dans la mémoire.

Je me figure à peu près, Mon-

fieur , lui dit-elle , quelles sont actuellement les idées qui vous occupent , & les soupçons que peuvent faire naître le lieu où vous me surprenez & les objets que vous y trouvez avec moi ; peut-être que je redouterois l'impression que les unes & les autres sont capables de faire sur votre esprit , si je n'avois de ma façon de penser & de ma conduite un témoin irréprochable que votre cœur , sans doute , ne refusera point de croire ; c'est Mademoiselle elle-même , continua-t'elle en me regardant ; j'ose sans crainte vous supplier d'interroger ici sa droiture ; c'est d'elle dont j'attens la justice que vous devez rendre à la mienne. Je ne nierai point que je n'aye contribué à sa retraite , je me suis cru obligée , par respect pour vous , de l'avertir

tin

tir du fort qu'on étoit au moment de lui faire éprouver , & que vous ne pouviez lui faire éviter vous-même. Je le répète , lorsque je hafardai cette singuliere démarche , je n'avois que vous en vue ; mais la candeur du caractère de Lucie , la beauté de son ame , la tendresse même de son cœur , tout m'a intéressé pour elle , je ne m'en trouve que plus à plaindre d'être l'obstacle insurmontable qui s'oppose à son bonheur ; & c'est , je vous le jure , sans nul sentiment de haine & de basse jalousie que je gémis en secret de la trouver si digne d'en être un éternel au mien ; vous ne doutez point des sentimens dont je vous assure , n'est-il pas vrai , poursuivit-elle en s'adressant à moi ? quelque extraordinaires qu'ils soient , ce n'est point à

un cœur comme le vôtre ; ma chere Lucie , qu'ils doivent le paroître ; vous seriez à ma place tout ce que je suis , cela est certain ; vous m'en avez donné aujourd'hui une preuve sensible , en me confiant le dépôt précieux , dont le malheur qui vient d'arriver , & dont je suis l'innocente cause , me prive pour quelques jours ; soyez assurée que je sens tout le prix de cette confiance : cependant quelle que soit la reconnoissance qu'elle m'inspire , il est possible qu'elle augmente encore ; obtenez de M. de Morçour que son consentement , joint au vôtre , mette cette enfant chérie dans mes bras ; ah ! le bonheur de la tenir de lui , sans rien ajouter aux soins que je lui destine , ajouteroit , je l'avoue , au plaisir que je goûterois à les lui rendre. Ma-

dame de Morcour se leva en achevant ces mots , me tendit avec grace une de ses mains , que je portai respectueusement à ma bouche ; me dit qu'elle reviendrait me voir le lendemain ; fit donner ordre au Médecin qu'elle avoit amené de rester auprès de moi & de ma fille ; partit ensuite , & me laissa , ainsi que son mari , dans un état qui peut à peine s'imaginer.

N'attendez point que je vous détaille ce qui se passa alors entre nous ; le trouble de notre cœur , le désordre de notre esprit mit tant de confusion dans nos idées & dans nos sentimens , qu'il me seroit difficile de vous en rendre compte ; tout ce que je ne remarquai , hélas ! que trop distinctement , ce fut l'impression favorable que commençoit à faire sur

M. de Morcour le caractère doux, tendre, vertueux & soutenu de sa femme ; il ne put s'empêcher de m'en parler avec une admiration & un attendrissement, qui, je l'avoue à ma honte, excita dans mon ame le plus injuste & le plus vif mouvement de jalousie : je pris assez sur moi cependant pour l'empêcher de paroître ; mais la violence qu'il me fallut faire, jointe à toutes les différentes sensations que je venois d'éprouver, m'ayant donné un redoublement de fièvre des plus considérables, accompagné du plus furieux transport, Monsieur de Morcour effrayé ayant fait appeler du monde pour me secourir, & Madame Deville étant accourue, je fus transportée dans mon lit.

Enfin que vous dirai-je, après

avoir été plusieurs jours entre la vie & la mort , la force de l'âge l'emporta sur la maladie & les chagrins , & contre toute apparence je fus rendue à la vie , malgré les vœux sinceres que je formai pour la perdre. Madame de Morcour , qui , selon la promesse qu'elle m'en avoit faite , étoit revenue me voir le lendemain , me trouvant à toute extrémité , obtint alors facilement de l'Abbesse la permission d'entrer dans le Couvent , dont elle ne voulut plus sortir que je ne fusse absolument hors de danger. Son mari pareillement n'ayant pu se résoudre à s'éloigner , resta dans le dehors , où sa femme à toutes les heures avoit soin de lui faire dire de mes nouvelles , & souvent alloit elle-même lui en donner. Des procédés si suivis , dont je

fuis forcée de convenir , qu'elle seule peut-être étoit capable , produisirent à la fin leur effet ; l'estime parfaite qu'ils inspirerent à M. de Morcour , fit bientôt naître la plus tendre amitié , & l'amour peu-à-peu succéda à l'une & l'autre : en un mot elle réunit pour elle tous ces sentimens , & obtint avec le temps le triomphe qu'elle méritoit si bien , & qui lui avoit coûté si cher.

Pour moi dès que je fus rétablie , & que ma fille , qui avoit été aussi très-incommodée de sa chute , fut entièrement guérie , Madame de Morcour ayant renouvelé ses instances pour m'engager à la lui remettre , ainsi que je le lui avois promis , l'intérêt de cet enfant m'y ayant fait consentir , je fis donc encore ce cruel sacrifice , qui me coûta d'autant

plus que cet enfant y parut d'une sensibilité fort au-dessus de son âge. Après notre séparation il me fut impossible de rester à la S***. tout, en m'y rapellant l'idée de ma fille, m'entretenoit trop dans l'amertume des regrets que me causoit sa privation. Je proposai donc à Madame Deville de changer de Couvent, & nous choisîmes l'Abbaye de Chaillot, où j'ai passé deux années avec elle. Je ne revis plus M. de Morcour; immédiatement après ma maladie, je lui avois fait signifier par Madame Deville, que désormais rien ne seroit plus capable d'ébranler la résolution que j'avois prise de prouver à sa femme par ma conduite que je n'étois point indigne des bontés dont elle m'accabloit; & que c'étoit très-sincèrement que je le faisois sup-

plier de ne s'occuper plus que du soin de rendre justice à ses vertus & à ses charmes : le cruel, hélas ! n'étoit que trop bien disposé à m'obéir. A l'air satisfait & tranquille que je remarquai à M^{de}. de Morcour , je jugeai qu'elle étoit heureuse ; il est affreux d'en convenir , mais je vous ai promis d'être sincère ; malgré les obligations essentielles que j'avois à cette généreuse femme , je ne pus être certaine de son bonheur sans en sentir accroître mon désespoir ; l'amie , la bienfaitrice disparurent à mes yeux ; je ne vis plus en elle qu'une odieuse rivale ; & il s'éleva dans mon ame des mouvemens de haine , que toute ma raison eut bien de la peine à réprimer : je passai à les combattre , sans parvenir à les vaincre , les deux années que je demeurai à Chail-

lot. Au bout de ce temps , l'Abbesse , fille respectable , qui avoit pris beaucoup d'amitié pour moi , & à qui j'avois donné toute ma confiance , touchée de l'état où me réduisoit une passion sur laquelle le temps opéroit si peu , me conseilla d'essayer ce que pourroit produire l'éloignement ; ce fut elle qui m'indiqua la Maison où je suis , & dont elle étoit religieuse avant sa nomination à l'Abbaye de Chaillot. Quoiqu'il m'en coûtât de mettre cet espace entre ma fille & moi , le supplice que me faisoient éprouver les fréquentes visites de Madame de Morcour m'y déterminèrent : je pris donc des mesures secrètes pour mon départ ; je n'en prévins point Madame Deville , dans la crainte qu'elle ne voulût me suivre. Je lui fis mes adieux dans une lettre ,

ainsi qu'à Madame de Morcour ; & je partis sans même voir ma fille. Mais ni l'éloignement, l'absence, ni les vœux sacrés, dont peu de temps après mon arrivée ici j'ai voulu me lier ; ni les devoirs austères que mon état m'impose, n'ont encore pu depuis six ans arracher de mon cœur le trait cruel qui le déchire.

Madame de Morcour fut plus surprise qu'affligée de ma résolution ; pour Madame Deville elle en fut au désespoir, & tenta l'impossible pour obtenir de moi la permission de me venir joindre ; je ne me suis défendue d'y consentir qu'en lui faisant comprendre, combien il m'étoit important d'avoir sur les lieux où j'avois laissé ma fille quelqu'un de sûr, qui pût exactement m'instruire de ce qui lui pourroit arriver. Cette rai-

son , à laquelle elle s'est rendue , est la seule qui la retient à Paris ; ce qu'elle me marque de ma fille , qu'elle voit souvent , & pour laquelle les bontés & la tendresse de Madame de Morcour ne se démentent point , fait toute ma consolation. Je ne m'informe point de M. de Morcour , j'ai prié , une fois pour toutes , sa femme & mon amie de ne me parler jamais de lui : il aime son enfant , je le sçais , cela doit me suffire.

Tels sont les malheurs , dont vous avez exigé le récit , ajouta tristement , & en levant les yeux au Ciel , la trop tendre Lucie : j'ose espérer que mon entière confiance ne me fera rien perdre des sentimens dont vous m'honorez l'une & l'autre.

Nous l'assurâmes , Mademoiselle de Blémon & moi , que rien

300 *Mém. de la Bar. de Blémon.*
n'altéreroit jamais notre amitié pour elle ; que sa confiance , loin de l'affoiblir , ne nous la rendoit que plus intéressante & plus chère ; & qu'en partageant ses peines , nous espérions les adoucir : effectivement la liberté de nous en parler sans cesse , & la sensibilité que nous lui faisons paroître les calmerent un peu ; mais rien ne fut capable de lui rendre une parfaite tranquillité. Exemple infortuné autant que rare de la plus tendre & de la plus constante passion qui fût jamais. Elle finit enfin par en être entièrement la victime , comme on le verra par la suite.

*Fin de la seconde Partie & du
premier Tome.*

